

Dans la série

UN POUR TOUS, TOUS POUR UN

Les Editions LJCG vous présentent

THONON - TRIESTE

Récit rédigé par JOSIE ESTOPINA

Club IBM MONTPELLIER

Club SAINT-JEAN-DU-GARD

PETITS BRAQUETS

BELLE AMITIE

ET VOLONTE

FONT PLUS QUE FORCE

NI QUE RAGE ..

Table des matières.

Prologue.....	1
Vendredi 12 juillet.....	6
Samedi 13 juillet	7
Dimanche 14 juillet.....	9
Lundi 15 juillet.....	13
Mardi 16 juillet	22
Mercredi 17 juillet.....	30
Jeudi 18 juillet.....	37
Vendredi 19 juillet.....	47
Samedi 20 juillet	55
Dimanche 21 juillet.....	62
Lundi 22 juillet.....	68
Mardi 23 juillet	79
Mercredi 24 juillet.....	85
Epilogue	92

THONON - TRIESTE

HISTORIQUE D'UN GUET-APENS

Soirée d'automne, 22 heures.

Les petits dorment ; enfin, ils sont dans leur chambre et sont censés dormir. Le lit conjugal est transformé en dernier salon où l'on lit. Sans préjudice d'autres saines distractions, le lit est aussi un excellent endroit pour lire confortablement.

- "Dis donc, tu sais ce qu'ils préparent, à St Jean, pour cet été ?" me demande mon époux d'un ton un peu trop détaché pour être vraiment naturel.

Un monstre sanguinaire, nommé "le Dragon Noir" vient d'assassiner horriblement une famille de cinq personnes et il voudrait que je m'intéresse aux vagues projets estivaux des St-Jeannais ? Je grommelle un "Hmmm ?" qui veut dire tout ce que l'on veut - et même le contraire - en tournant anxieusement la page de mon roman.

- "Ils ont prévu 'Thonon-Trieste'. C'est Séguy qui me l'a dit. Tu te rends compte ? Voilà un truc que j'aimerais drôlement faire moi..."

Quelque chose de sucré dans la voix me met la puce à l'oreille. Gardant un œil sur mon bouquin (le Dragon Noir pourrait profiter de mon inattention pour trucider le chien de la famille, on ne sait jamais...) je jette l'autre sur le profil songeur de Guy. (On ne sait jamais, là aussi, un borborygme un peu trop appuyé pourrait passer pour une approbation enthousiaste - qui ne connaît la mauvaise foi d'un homme, cyclotouriste de surcroît, ne connaît rien - et je me retrouverais embringuée Dieu sait où... donc, MEFIANCE.) Ce que je vois alors m'oblige à reléguer sur le champ le Diable Noir aux oubliettes ; perdu dans une revue largement ouverte sur ses genoux, le regard de Guy a une expression quasi extatique. Le regard d'un enfant devant une vitrine de Noël ; à peu près ce que doit être mon regard devant une vitrine de pâtisserie, à n'importe quelle époque...

Au risque de passer pour une contrefaçon de cyclotouriste, je m'enquiers:

- "Qu'est-ce que c'est, au juste, Thonon-Trieste ?"
- "Eh bien, c'est une randonnée qui s'appelle aussi Léman-Adriatique. Tu pars de Thonon, sur le lac de Genève et tu traverses toutes les Alpes, horizontalement jusqu'à Trieste, sur la mer Adriatique. Une balade de 1200km, avec 40 cols dont 15 à plus de 2000 m, à faire en 12 jours maxi... 100 bornes par jour... c'est correct, non ?"

Une lumière rouge se met à clignoter, quelque part dans le lointain de mon subconscient et s'emballe dès avant la fin des explications de Guy.

- " Correct, correct... c'est vite dit ! Les Alpes, tu sais, et pendant 12 jours... ça ne doit pas être de tout repos !..."
- " Bien sûr... il faut être très bien entraîné, mais c'est faisable..."
- " C'est le profil que tu as là ? Montre-moi, pour voir..."

Alors là, la chose est tellement énorme qu'elle en perd toute crédibilité. Un profil "correct", ça ? Que nenni ! C'est plutôt la coupe longitudinale d'un balai-brosse après usage ; le tracé d'un électroencéphalogramme de cyclotouriste épileptique, le repaire inviolable de la sorcière aux dents vertes, le royaume inaccessible de l'homme au gros marteau.

- "Eh ben dis-donc ! les gars qui font ça , ils ont intérêt à être costauds !!!"

Et laissant mon tendre époux à des rêveries que j'estime, désormais, sans aucun danger pour ma tranquillité estivale, je retourne avec soulagement à mon assassin paranoïaque.

Quelques semaines plus tard. 11 heures du matin dans les Cévennes.

- "Non, tu comprends, finalement, je suis bien content que ça ne se fasse plus, me raconte Lucien en balançant sa moustache noire au-dessus de son sac de guidon. D'abord, l'Italie, c'est bien beau mais, qui parle italien à St Jean ? Personne ! Tu nous vois à l'étranger, avec nos vélos, sans rien connaître à la langue ? Pour faire les courses, pour trouver l'hôtel chaque soir (parce que, bien sûr, rien n'était retenu à l'avance...) Tu parles d'un cirque ! Et l'argent ? Tu connais l'argent italien, toi ? Moi non plus et les autres pareil. Pour se faire "entuber", c'est l'idéal... d'autant que les Italiens, il paraît que c'est voleurs et compagnie. A chaque arrêt, tu t'imagines, il m'aurait fallu avoir un œil sur les vélos, un sur le porte-monnaie et un sur les fesses de ma femme ! Non, finalement, c'est mieux comme ça. Avec Claude, tu comprends, on s'était inscrit sur un coup de cœur, mais, à la réflexion, c'est bien mieux que ça ne se fasse plus."

Quand Lucien est lancé, il n'y a pas grand chose qui puisse l'arrêter. L'envie de faire pipi, peut-être, quand il pédale. Mais quand il parle, il ne s'arrête que lorsqu'il est à court - et c'est plutôt rare - ou lorsqu'il l'a brusquement décidé et alors c'est définitif. Je me garde donc bien d'interrompre un si intéressant monologue, ne prouvant mon extrême attention que par quelques onomatopées complaisamment placées aux moments opportuns. Je me garde encore plus de lui apprendre que Guy s'était senti admiratif et vaguement envieux et qu'il sera sans doute un peu déçu de lui voir abandonner l'aventure avant qu'elle ne commence. Il y a des choses, comme ça, que l'expérience m'a appris à passer pudiquement sous silence...

Même jour 13 heures sur l'herbe verte et sous le chaud soleil des châtaignes cévenoles.

- "Dis, chérie, tu sais ce qu'il vient de me proposer, Lucien ?"
Je viens de faire la tournée de tous les pique-niqueurs du coin et j'ai mangé des gâteaux à tous les râteliers avant de commencer mon propre repas. On commence à connaître mes petits défauts, dans le milieu de la pédale.

- "Non, dis toujours..."
- "Il voudrait que nous allions faire Thonon-Trieste avec eux, l'été prochain."
- "??? Tu plaisantes ! Il vient de m'expliquer qu'il ne le faisait plus et qu'il en était, d'ailleurs, bien soulagé !"
- "Oui, mais il t'a dit ça parce que Claude et lui se retrouvaient tout seuls, les autres se sont désistés ; alors, bien sûr, à deux, ça ne leur disait plus rien et il se cherchait de bonnes raisons pour ne pas être trop déçu..."

Ben voyons ! Et la langue ? Apprise en deux heures ? Et la monnaie italienne ? itou! et le caractère italien et, et cette belle conviction, complaisamment tartinée pendant toute la grimpette, c'était

du cinéma, Lulu ? Eh oui, ça m'en a tout l'air, vu le regard volontairement lointain du susdit au-dessus d'une moustache penaud et d'un demi-sourire qui se veut finaud.

Bien, prenons la situation en main, et tout de suite, si je ne veux pas qu'elle tourne à la catastrophe.

" - PRIMO, tu sembles oublier que nous avons prévu, nous, d'aller faire le Jura cet été, en voyage-club."

"- DEUXIO, toutes les "bonnes raisons" de Lucien, pour feintes qu'elles soient en ce qui le concerne, sont toujours valables pour moi."

"- TERTIO, non mais, tu m'as vue faire un truc pareil, moi! ??? Moi, qu'il faut attendre en haut de toutes les côtes ? Moi, que tu ne peux pas accompagner en montée parce que je vais si doucement que tu as peur de tomber ? Moi, qui loupe presque toujours les "pots de clôture" et à qui on laisse le soin de récupérer la coupe parce que je suis toujours la dernière arrivée ? Moi, qui, en plus, n'ai jamais traîné de sacoches de ma vie ? Oh ! Oh ! les gars, un peu de calme ! Descendez de votre nuage. Si vous voulez faire Thonon-Trieste tous les trois (si tu te trouves assez de jours de congé pour cumuler avec le Jura, la Semaine Fédérale et la semaine de visite à Paris promise aux enfants) à la rigueur, OK. Avec moi, pas question ! Suis pas folle, moi ! NON MAIS..."

Ouf ! Me voilà soulagée et le gros nuage menaçant s'en va faire un tour dans un autre horizon que le mien. Il y a des circonstances, dans la vie, où il faut savoir se montrer ferme et rester sagement à sa place, nom d'un pédalier !!!

Quelques semaines plus tard.

- "J'ai les prévisions pour les voyages de cet été, me dit Guy en rentrant de l'usine. Ce n'est pas très encourageant pour le Jura, tu sais, on n'est que 4 inscrits..."
- "Zut, ce n'est pas beaucoup. Tu crois que ça pourra quand même se faire ?"
- "Ben, je ne sais pas. L'an dernier, nous n'étions que 4 en Charentes. Alors, pourquoi pas ?"
- "Sinon, on s'arrangera pour le faire quand même, non ?"
- "Mmmoui...bien sûr...enfin, on verra..."

!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

- "Pour le Jura, on n'est plus que tous les deux. Les autres se sont désistés."
- "Alors, ça tombe à l'eau ?"
- "Je n'en sais rien encore ; il va falloir s'organiser. Le Jura ou autre chose..."
- "Tu as une idée ?"
- "Nnnnon, pas spécialement..."

Au printemps

- "Bon, me dit Guy d'un ton énergique, il faudrait tout de même prendre une décision."
- "Une décision, pourquoi donc ?"
- "Pour notre voyage d'été, tiens ! Le Jura, avec le club, c'est cuit. On n'est que tous les deux. Alors, qu'est ce qu'on fait ?"
- "Ce qu'on fait ? Ca me semble simple : on va le faire tous les deux et voilà. Ca ne te convient pas ?"

- "Oui, bien sûr, enfin, si tu y tiens vraiment. Sinon on pourrait faire quelque chose avec Lucien et Claude puisque eux aussi ils se retrouvent seuls, non ?" (Aïe, aïe, aïe)
- "Qu'est ce que tu appelles, au juste "faire quelque chose" avec Lucien et Claude ? Parce que je te préviens tout de suite, Thonon-Trieste, pour moi, c'est toujours non !"
- "Eh, pas la peine de t'énerver ! Tu serais d'accord pour rouler avec eux ?"
- "Bien sûr, ils sont sympas, et ça ne les gêne pas de m'attendre. Au contraire, ce serait bien de partir tous les quatre. Mais pas pour faire n'importe quoi. Je veux pouvoir suivre, moi, et arriver autrement que transformée en zombie squelettique !"
- "En zombie, ça, c'est possible, squelettique, il y faudrait du temps, non ?" (Ca, c'est le côté spirituel de Guy)
- "Bon, à part tes plaisanteries infantiles, qu'est ce que tu proposes ?"
- "Eh bien, on pourrait faire, soit le Jura..."
- "Tout à fait d'accord ! Soit ?"
- "Soit, à faire quelque chose, Lulu préférerait quand même que ce soit Thonon-Trieste. Mais attends enfin avant de hurler ! D'abord, il a déjà tout préparé, ensuite, c'est seulement pour cet été. Alors, voilà ce qu'on te propose : on s'entraîne tout le printemps et on a jusqu'à la Vulnérable (le 1er juillet, c'est pas demain, hein ?) pour décider. Et d'ailleurs, c'est toi qui décideras. Si tu t'en sens, on y va ; sinon, eh bien, on fait le Jura. Et voilà !"

Et voilà !!! Voilà comment je me suis retrouvée piégée ; lamentablement et irrémédiablement piégée.

L'"Entraînement" commence.

- **Brevet de 200 km:** Dur mais bon.
- **Tour du Tarn:** Avec sacoches latérales à l'avant qui accentuent mon côté gastéropode asthmatique et déclenchent des douleurs dorsales de mauvais augure. Le physique se rôde mais le psychisme ne suit pas.
- **Brevet de 250 km:** De la pluie, beaucoup de vent. Je boucle le tour ; à ma grande surprise, dans un état de fraîcheur, toute relative, certes, mais, à mon sens, tout à fait remarquable. Tiens, tiens...
- **Sortie Haute-Loire Club :** 2 jours de monte et descend, de descend et remonte. Malgré le mauvais temps, je fais le circuit prévu. Ce n'est pas si mal.
- **Randonnée de la vallée de l'Aude :** 2 jours. Quelques plumes d'une certaine Sainte-Colombe me restent en travers de la gorge, mais mis à part ce malencontreux volatile, le reste passe.

Un genou me tracasse cependant. Je consulte le Dr BENESIS en me disant qu'il pourrait, peut-être, à la faveur d'une tendinite naissante m'interdire tout effort violent, auquel cas, zou ! réglé le problème du voyage d'été et sans que ma volonté n'intervienne. C'eût été trop facile ! Rien de grave et feu vert pour l'Aigoual. A ce stade de mon entraînement, j'aurais été bien soulagée si j'avais du renoncer ; mais, à la réflexion, j'aurais sans doute été, quelque part, un peu déçue. Finalement, petit à petit, l'idée fait son chemin. Le physique commence à tourner rond, le psychisme démarre, avec un temps de retard, mais ça y est, il démarre...

- **Randonnée de l'Aigoual:** Le petit circuit (200 km), passe sans difficulté. Je ne suis pas si mauvaise après tout ; timidement, je commence à oser regarder le profil de Thonon-Trieste de plus près. Je me permets d'écrire à M. Pierre ROQUES qui a publié, dans la revue, le récit de son Thonon-Trieste sous le titre "La mouette et les chandons" pour lui demander des renseignements. Il me répond très vite et très gentiment. Il me rassure, il m'encourage... j'en ai bien besoin !

- **Le Toboggan Cévenol**: 240 km en un jour et demi avec la gracieuse permission de M. Hubert ROQUES, président de la S.A.M.A. (Claude a horreur de rouler la nuit). Tout va bien ; pour moi, car Claude, elle, souffre à son tour d'un genou. Elle abandonne en cours de route. Pour qui la connaît, c'est inquiétant. Mais elle le veut absolument, son Thonon-Trieste, alors, elle se soigne énergiquement et promet être en forme pour la Vulnérable, l'épreuve décisive qui me permettra, ou non, de donner le feu vert pour l'expédition alpine.

A la veillée, le soir, j'étudie les étapes, les dénivelés, les pourcentages, ma V.A.M. ; quel travail ! Mis à part Rosy et Jean-Marie, nos camarades de club, qui roulent régulièrement avec nous, personne n'est au courant de nos projets : j'ai bien trop peur qu'on ne me regarde comme une suicidée en puissance et j'ai besoin de toutes mes forces vives...

- **La Vulnérable** : 2 jours en Chartreuse. Ah ! le col de la Charmette ! mais je garde quand même un filet de souffle pour tenter d'écœurer Lucien qui m'attend au sommet, appareil photo en main, en chantonnant "ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine..." Claude, prudente, a préféré raccourcir le 2ème circuit après un premier jour impeccable.

Le moral est excellent. Voyons, voyons, trois regards anxieux se tournent vers moi: vais-je les décevoir ? ou vais-je faire "LA" folie ? Vais-je la faire ? OUI, je la fais ! Feu vert pour la GRANDE AVENTURE!!! et adienne que pourra.

Les enfants et la chienne sont partis chez les parents hier soir. Ce matin, je me suis levée avec ne boule dans la gorge et un poids sur l'estomac. C'est aujourd'hui que nous quittons nos tranquilles pénates pour la grande expédition. Il m'est, certes, déjà arrivé de me sentir fébrile à la veille de voyages difficiles. Le tour de Savoie, par exemple, n'avait pas laissé de m'inquiéter. Mais ce n'était rien en comparaison de mon état actuel. Je passe par des phases d'espoir raisonné et d'abattement sans fond. A 9 heures, je me dis, en prenant une profonde inspiration "Bon, du calme. Je me suis bien entraînée, j'ai calculé tous mes temps bien en-dessous de mes possibilités. Dans le pire des cas, j'ai 2 jours de battement puisque j'ai fait le plan de route sur 10 jours et que j'en ai 12 en réalité. Ca devrait marcher, il n'y a pas de raison". Et la boule se desserre un peu... A 10 heures, je suis au bord de la panique "Tu es complètement tarée, ma pauvre fille ! Partir pour 10 jours (parce que tu t'imagines, peut-être que tu vas réussir à boucler "ça" en 10 jours) sans voiture suiveuse, donc, sans aucune sécurité avec des sacoches qui pèsent un âne mort (6 kilos, plus les 5 kilos que tu n'as pas réussi à perdre ça ira encore dans les descentes, mais en montée !!!) Et ton genou ? D'accord, il ne s'est plus manifesté, mais s'il allait remettre ça, crac dès le 2ème jour ? Tu serais fraîche ! Et ces cols ! 10, 15, 20 km ! et ces pourcentages ? 10%, 15%, 18% !!! Ils vont passer des heures à t'attendre, les autres. Ils sont braves, d'accord, mais il y a des limites ! Tu vas arriver le soir à 8 heures au moins, et dans quel état ! Et pour remettre ça le lendemain ! C'est pas possible ! Tu ne peux pas partir, ça va être une vraie catastrophe !" Et je rêve à des imprévus délicieux : je glisse dans l'escalier et je me casse la jambe. Guy reçoit, ex-abrupto, une mutation pour Honolulu et il nous faut partir dans un mois au plus tard...

Hélas, trois fois hélas ; il est 16 heures et rien n'est encore arrivé. Si, Guy, de l'usine, en me disant avec un grand sourire (le sadique).

- « Bon, ma chérie, es-tu prête ? il ne faudrait pas arriver en retard le premier jour ! ».

Bien sûr que si, nous allons arriver en retard. Un monde fou sur la route des "vacances", un accident qui ralentit encore la circulation, et moi, qui me fais si lourde dans la voiture que je dois bien réussir à la freiner un peu ! Les vélos brinquebalaient gaiement sur la remorque, derrière nous. Un dernier fol espoir : et si la remorque se décrochait et si un vélo, mal arrimé, tombait, et si... et si... Et nous arrivons enfin chez Claude et Lucien qui commençaient à jouer sœur Anne à leur fenêtre.

Presque en même temps arrive un préposé avec un télégramme. C'est Jean-Marie, dont le "MERDE A TOUS" amical a traversé, les airs sur son petit papier bleu pour nous porter bonheur. La première surprise passée, je me sens envahie par un sentiment de réconfort, assorti d'une pointe de regrets. Quel dommage qu'il ne vienne pas avec nous. Mais il pense à nous, déjà, et, le connaissant, je sais qu'il va nous suivre, de jour en jour, à distance. Il croit en nous, donc, pour 1/4 en moi... Allons, ma fille ! Il faut en prendre ton parti, et le plus vite sera le mieux. Plus de rêves de catastrophes, plus d'idées noires. Fonce, on verra bien... et si tu n'y arrives pas, tu n'auras rien à te reprocher !

La soirée, entrecoupée d'un plaisant intermède dans une pizzeria, se passe en derniers préparatifs, répartition et pesage des bagages, distribution de l'argent suisse et italien, pour lesquels, Claude, toujours avisée, a fait faire de petites bourses en tissu à porter sur soi.

Nous installons les plaques de cadre et nous allons prendre une bonne nuit de repos.

Il est 18 heures et 4 cyclos foncent derrière une voiture qui leur ouvre la route pour traverser verticalement Lausanne. Verticalement, je dis bien (enfin, presque) car les cousins chez qui nous laissons notre voiture habitent tout en haut de Lausanne et le port, où nous devons prendre le bateau pour Thonon via Evian, est, bien sûr, tout en bas.

Nous fonçons car nous nous sommes décidés tardivement à prendre le bateau de 18 heures 15 et le temps nous est chichement mesuré.

Nous fonçons avec toute notre énergie encore neuve et nos lourdes sacoches à travers une ville qui a l'air superbe mais dont les rues sont sinueuses et pentues au possible. Claude, qui a une sainte horreur des descentes, se console en pensant qu'au retour, il faudra remonter tout ça. Moi, je préfère ne pas y penser !

Nous fonçons... J'ai encore dans la gorge la fin de ma phrase commencée là-haut, sur le parking des cousins :

- « Bon voyons, si on récapitulait pour voir si... »

Ils étaient déjà tous partis, les traîtres et je terminais pour moi toute seule - et puis zut, si on a oublié quelque chose, tant pis ! -. Heureusement en descente, je ne suis pas mauvaise et j'ai réussi à les rejoindre assez vite.

Nous fonçons. Ils se sont vite rendus compte que j'étais dans leurs roues, car si Claude grince des dents (dégringoler à tombeaux ouverts, en pleine ville, ça n'a rien de particulièrement réjouissant) mon vélo, lui, grince des freins, et méchamment ! Celui de Guy aussi, et pas en sourdine ! C'est un véritable concert en couinements majeurs à chaque virage et à chaque feu rouge. Et il y en a !

- "Non mais, s'exclame Lucien, vous n'allez pas nous faire "ça" pendant toute la randonnée, non ?"
- "C'est drôle, s'étonne Guy, ils sont tout neufs, je les ai changés exprès ! Bah ! Ils se feront peut-être !!!".

En attendant la voiture des cousins n'a pas besoin de sirène et tout Lausanne est bientôt au courant de notre traversée. Le port, ça y est ! Nous sommes encore dans les temps ! C'est vraiment une randonnée qui commence sur les chapeaux de roue ! Pendant que Roger gare la voiture au plus près, la cousine Joséphine se précipite au guichet pour nous prendre les tickets. Comme cette dépense n'était pas prévue (eh oui ! Il y a des choses qui échappent...) et que nous avons compté notre argent sans largesse aucune, c'est elle qui gentiment va régler la note.

Et nous voici tous les 4 dans le bateau. Le lac Léman est calme et le navire trace un grand sillon d'écume en mettant le cap sur Evian. Je ne peux m'empêcher de penser à notre départ pour le Tour de Corse, il y a déjà 6 ans. Discrètement, je croise les doigts dans mon dos. Si tout pouvait se passer aussi bien ! Les employés nous ont demandé de mettre nos vélos à l'écart. Nous les avons donc soigneusement rangés dans un coin, appuyés au bastingage.

Leurs plaques toutes neuves "Thonon - Trieste" et leurs sacoches les empêchent toutefois de passer inaperçus. Quelques passagers viennent rôder autour d'eux, se penchent pour compter les dents des plateaux, les regardent de haut avec une moue dubitative, soupèsent mentalement chaque sacoche... et s'en vont avec un petit geste de la main et une grimace qui en disent long.

Lucien a le cœur en joie. Il vient me rejoindre dans le coin où je me suis terrée, en proie à une dernière crise de panique.

- « J'en ai entendu deux discuter, me dit-il avec un grand sourire, tu sais ce qu'ils disaient ? (non mais j'imagine...) Ils disaient : « Qu'est ce qu'ils doivent être forts les gars qui font ça ! »

Tiens, il me semble avoir déjà entendu ça quelque part. Merci, Lulu, c'est gentil de me remonter le moral. Je déglutis avec peine en lui adressant un sourire plutôt piteux. Ils sont peut-être forts, les gars qui vont faire ça, mais la "garce" qui s'est lancée là-dedans, elle, elle n'en mène pas large ! Pendant ce temps, Guy, bricoleur et mécano à ses heures, examine avec intérêt les machines visibles dans le ventre béant du bateau, tandis que Claude, très décontractée, visite le bâtiment. Si elle est inquiète, elle le cache fort bien. Mais il est vrai qu'elle n'a aucune raison d'être inquiète. Quand on a déjà à son actif des randonnées aussi prestigieuses que le B.R.A., la R.C.P. et un Antibes - Thonon, passés la fleur aux dents, on n'a pas peur d'un Thonon - Trieste, voyons ! Enfin, pas trop en tous cas.. Si son genou tient, pour elle, c'est pratiquement gagné d'avance. S'il ne tient pas, c'est une autre histoire, mais elle se refuse, pour l'instant, à seulement l'envisager.

Evian, tout le monde descend. Dieu, qu'il est lourd ce vélo ! Il y a une petite dizaine de kilomètres à faire pour rallier Thonon et nous voici à l'hôtel choisi pour la nuit. Je garde les vélos pendant que mes compagnons vont s'enquérir de la disponibilité et du prix des chambres. Je commence à trouver qu'ils s'attardent un peu trop à mon gré lorsque Guy revient avec une drôle de tête.

- « Hinault vient de se casser la figure à l'arrivée de l'étape ! ».

Allons bon ! Hinault est tombé ; Hinault a le visage en sang ; on ne sait pas si Hinault pourra terminer le Tour ! Et les chambres ?

- « Hé, je ne sais pas, y a la télé dans l'entrée, on s'est arrêté et on n'a encore rien demandé. »

D'ailleurs, qui aurait le cœur de penser à souper et à dormir quand Hinault... Ne riez pas ; que voulez-vous, nous sommes des inconditionnels du Blaireau, et de le voir ainsi, ça nous met le cœur à l'envers. Bien sûr, les vélos sont restés seuls sur le trottoir. Personne n'aurait le cœur de nous les faucher, tout de même, alors qu'Hinault... Non, personne ne nous les fauche, Hinault nous rassure lui-même (Chapeau, Champion) et nous avons enfin le vivre et le toit. Petit souper sans histoire au milieu de curistes sexagénaires pour le moins. Demain, il fera jour.

DE THONON A BRIG 161km 1200m de dénivelé

Et voilà, nous y sommes ! C'est le grand JOUR. Curieusement, ma peur à tout a fait disparu. Au pied du mur, je ne ressens plus qu'un grand calme et une envie folle de réussir. Pendant les premiers kilomètres, je pense aux examens passés au cours de ma jeunesse estudiantine. Même préparation acharnée, même angoisse irréprouvable, mêmes idées noires avant le jour J. Et le calme total, le sentiment profond du travail à accomplir sitôt la feuille lue. C'est bien pareil, en effet. Aujourd'hui, je passe mon examen d'entrée dans la confrérie des randonneurs au long cours. Comme j'ai réussi un peu plus d'examens que je n'en ai ratés, la comparaison me paraît plutôt de bon augure, toute modestie mise à part...

Au panneau de sortie de Thonon, nous prenons nos premières photos. Un cycliste complaisant nous prend même tous les quatre. Il est 8 heures du matin, il fait très beau... C'EST PARTI !

Nous prenons vite notre vitesse de croisière, pour l'instant assez groupés puisque la route ne s'élève que lentement. Guy et moi nous connaissons déjà le chemin pour l'avoir fait à l'envers lors du Tour de Savoie du club, il y a 5 ans. Le groupe commence à se disloquer au long du val d'Abondance et je prends la place qui me revient de droit en montée : la dernière, en toute sécurité et sans aucun complexe. Je sais qu'en haut du col, ils m'attendront tranquillement et que je n'entendrai aucune réflexion désagréable ni même ironique (ah ! les "Bon, elle est là, on peut y aller" !! ou les "Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? Tu as crevé ?" et j'en passe...). Je sais que j'aurai le droit de boire, de manger, de m'habiller ; je sais que nous discuterons de tout et de rien ; je sais que le signal de la plongée ne sera donné que lorsque j'aurai bien récupéré. C'est une formidable sécurité morale et si, hélas !, elle ne me donne pas des ailes, elle me permet au moins de profiter au maximum de mes possibilités.

A Châtel, j'essaie de retrouver l'hôtel où nous avons couché pendant le Tour de Savoie, mais, soit oubli de ma part, soit changement du paysage, je le cherche en vain. Dommage j'aurais salué avec plaisir l'endroit où nous avons tant ri en nous coiffant de larges feuilles vertes. Le Pas de Morgin (1er col de la randonnée) franchi sans encombre, nous profitons de notre passage à la douane suisse pour récolter notre premier pointage. Je regarde ma feuille de route d'un œil ému : elle était vierge ; paf ! elle ne l'est plus ; et dire que dans une dizaine de jours, elle sera pleine !... Nous plongeons dans la vallée, le cœur en fête. En effet, que demande le peuple ? L'ascension a été agréable, il fait toujours très beau, le genou de Claude tient bien et je suis en avance sur mes prévisions ! Alors !!! Mes prévisions vont m'être d'ailleurs d'un grand secours tout au long de la randonnée. Contrairement à Claude, qui enfourche gaiement son vélo sans se préoccuper ni du kilométrage ni des pourcentages (tout juste peut-être, s'inquiète-t-elle, en passant, du nombre et de la pente des descentes...). Je ne peux, moi, rouler que si je sais exactement ce qui m'attend. J'ai donc soigneusement préparé des feuilles que j'ai glissées sous le plastique de mon sac de guidon (juste à côté du télégramme de Jean Marie qui va donc faire le parcours avec nous). Une feuille par étape, avec le kilométrage partiel le plus détaillé possible et, en regard, le dénivelé, le pourcentage moyen et le temps que je suis censée mettre. Cette préparation psychologique a demandé bien des heures de travail mais je ne les regrette pas car je suis sûre, dès le départ, de ne pas avoir de mauvaises surprises. Hum ! Ca, c'est ce que je croyais. Le pourcentage "moyen" n'étant, par définition, qu'une "moyenne", les surprises, non seulement ne manqueront pas mais seront plutôt nombreuses et les quolibets ne me seront pas épargnés. Mais n'anticipons pas.

Pour l'instant, nous descendons vers Monthey. Une jeune femme inconnue arrive à ma hauteur et, au vu de nos plaques Thonon - Trieste, engage la conversation. Apparemment, elle est loin

d'être novice en cyclotourisme et nous discutons un bon moment en freinant de concert. A mi-chemin, c'est le premier repas pique-nique. Un banc public, dressé en bord de route, dos à la chaussée face à la vallée nous accueille ; dommage que la vue soit entièrement bouchée par les frondaisons: du vert, du vert et encore du vert. C'est joli, c'est reposant, un peu monotone aussi. Mais il fait si beau, l'air est si pur (oui, même au bord de la route c'est fou ce que tout peut être si... lorsqu'on a l'esprit pour...). Nous sommes si bien, à l'ombre. Trop bien même, il faut se secouer pour se remettre en selle. Pour aujourd'hui, cependant, le plus dur est fait. Si l'étape est longue (161 km), son dénivelé est très raisonnable (1200 m) et s'il nous reste une bonne centaine de kilomètres ce ne sera plus qu'en fond de vallée jusqu'à Brig. De plus, le vent est favorable et il va nous permettre de mener bon train.

Pour éviter la route trop fréquentée nous en prenons une autre, parallèle, beaucoup plus tranquille jusqu'au moment où nous nous trouvons entourés de motos. Enormes, rutilantes, noires et pétaradantes, elles déferlent sur nous, nous submergent. Il en vient de partout et il semble bien qu'elles se soient donné rendez-vous là.. Nous qui recherchions la tranquillité, c'est gagné! Ils ne sont pourtant pas désagréables, ces motards. Souvent en couple sur leurs machines, ils sont plutôt sympathiques (deux roues, comme eux, nous avons droit même à quelques saluts fraternels, mains discrètement soulevées du guidon) et disciplinés. Il y aurait simplement deux choses à supprimer pour que tout soit parfait : le boucan (il n'y a pas d'autre mot ! Je me demande toujours s'ils se rendent vraiment compte de ce qu'ils imposent aux oreilles des autres. Peut-être qu'étant au cœur du bruit ils en sont protégés, comme l'œil du cyclone est toujours en calme plat?...) Le boucan, donc, et la fumée. Nuisance pour les oreilles d'abord, nuisance pour le nez ensuite (cette odeur d'huile chaude et d'essence n'a rien d'apéritif), pour les poumons enfin. Dommage, c'est trop cher payé la vitesse et l'impression de puissance. A Martigny, troublés par les bolides, nous nous trompons de route et sommes obligés de faire un petit demi-tour pour reprendre la nationale.

Le beau temps, superbe et si agréable en altitude, devient rapidement étouffant dans la vallée. Le vent arrière, s'il nous pousse bien, ne nous rafraîchit guère (comme quoi on n'est jamais content. Qu'aurions-nous rôlé si nous l'avions eu de face !). La route dévide son ruban poussiéreux devant nous. De temps en temps, heureusement, quelques fontaines nous tendent leurs robinets et leurs vasques fraîches en une invite que nous ne refusons jamais, quelque soit la classe de l'édifice: petits tuyaux s'ouvrant sur un abreuvoir de pierre, becs de canards crachant l'eau dans un bassin de marbre, tout nous est bon. Guy trempe son bob, le remplit à ras-bord et s'en coiffe avec délectation. Lucien, que la chaleur travaille par le bas se déchausse et plonge ses pieds dans l'eau fraîche en une position parfois acrobatique mais toujours efficace. Claude, qui a successivement enlevé son maillot de club, son tee-shirt avec Pierrot sur la poitrine et son bustier à pois, finit par se retrouver en soutien-gorge de maillot de bain (non, demain elle n'enlèvera pas le bas ! D'abord ce n'est pas son genre, ensuite, ce ne serait sans doute pas très pratique !) Quant à moi, je me contente de m'asperger copieusement et de me faire les couettes car les queues de rat qui me servent de cheveux, trempées de sueur, me collent dans la nuque et c'est très désagréable. Ainsi coiffée (les couettes à mon âge ! "Voyons, mais ça ne se fait pas !" me dirait ma maman !) j'ai un peu l'air de Bécassine en voyage, mais, comme je n'ai pas de parapluie, la comparaison s'arrêtera là, n'en déplaise aux mauvaises langues. C'est ainsi que de fontaine en fontaine, d'arrêt boisson en arrêt-pipi, nous arrivons à Brig à une heure tout à fait convenable ; nous avons tout le temps de chercher notre hôtel quotidien. Près d'un petit torrent canalisé, que la carte consultée nous dit être le Rhône, nous attendons Guy, parti se renseigner au Syndicat d'Initiative. L'hôtel recommandé par l'organisateur est en bas de la rue que nous venons de monter. Nous rebroussons chemin. Sympathique d'aspect, cet Hôtel, mais bel et bien fermé pour congés. Bon, ce n'est pas dramatique, il ne manque sûrement pas d'hôtel. Guy ressort du S.I. avec une petite

moue dépitée. Eh ! bien sûr, il y a des hôtels à Brig, mais la plupart complets et les autres à quel prix ! L'hôtesse, compatissante, nous donne l'adresse d'une pension de famille qui peut-être...

- « Mais, dit Lucien, là, au coin, c'est bien un hôtel aussi, et, vu son nom l'Elite, il est tout à fait pour nous ! On va voir ? » On y va et on voit ! Un rapide calcul nous apprend que, si on soupe et on couche à l'Elite, ce soir, on risque fort de dormir à la Belle Etoile, le dernier jour prévu en Suisse.
- « Bon ! dit Guy, attendez-moi là, je vais voir cette pension de famille. » et il disparaît dans une petite rue.

Sans aucun scrupule, nous étalons nos jambes sur les marches, en face de l'Elite pour bien montrer aux employés de l'hôtel à quel genre déplorable de clients ils viennent d'échapper. Pour passer le temps, nous lorgnons du côté du Simplon que nous allons passer demain. D'ici, nous voyons très bien la route qui coupe la montagne, tout là-haut. Ce sera la première vraie difficulté : 22,5 km de long, 1324 m de dénivelé (soit 6% de pente moyenne). Plus de dénivelé en 22 km qu'aujourd'hui en 161 ! Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Heureusement, car nous n'avons qu'un goût très modéré pour la monotonie. Guy revient après être quelque peu perdu dans les ruelles suisses.

- « J'ai trouvé la pension ; c'est pas très loin d'ici ; il y a de la place mais ça arrangerait la patronne si on couchait tous les quatre dans la même chambre et elle nous ferait un prix. J'ai vu la chambre : il y a 4 lits à 1 place. La salle de bain est dans le couloir et on peut manger sur place. Alors, qu'est-ce qu'on fait ? »

Consultation rapide, accord immédiat. On y va. Du moment qu'il y a des lits, une douche, un repas et un prix convenables, cela suffit à notre bonheur. Peu nous importe d'être à 2 ou 4 dans la chambre ; notre vie intime est suffisamment riche par ailleurs (mais oui, mais oui !) pour pouvoir se permettre une abstinence provisoire. N'ayant donc rien de scabreux à étaler, ni rien de honteux à cacher, va pour la communauté ! Notre porte-monnaie ne s'en trouvera que mieux. La pension de famille a tout du bistrot. On y fume, on y parle à voix très haute un langage rocailleux et les bières valaisiennes sans faux col défilent sur le comptoir et les tables. La chambre est plutôt spacieuse et les lits sont bons. Pendant que les Melgoriens étalent leurs affaires, les Martignaux partent à la douche. Leur toilette est rapide car les voilà déjà de retour, se frictionnant vigoureusement.

- « Brr... ya plus d'eau chaude ; on vous souhaite bien du plaisir ».
- Ma foi, la perspective d'une douche froide n'est pas faite pour nous réjouir mais il n'est pas question de rester ainsi, moites de transpiration et saupoudrés de sel. Courageusement, nous partons à la découverte.
- « C'est la porte de gauche, dans le couloir. »
 - « Attends, me dit Guy, toujours fouineur. J'ai bien l'impression que c'est un appartement qui a été transformé en chambres. De l'autre côté du palier il doit y avoir un appartement identique... donc, une autre salle de bain. Avec un peu de veine... il y a encore de l'eau chaude. Allons voir. »

Sur la pointe des pieds, l'air de rien, nous traversons le palier, poussons des portes.

- « Tiens, qu'est ce que je disais ? Voilà la salle de bains. Voyons comment est l'eau... Ouille ! ».

D'après la vapeur qui sort de la baignoire et le cri de Guy, j'en déduis que je vais pouvoir me relaxer façon sauna. Ha !, quelle chance.

Après avoir copieusement graissé le dos de Claude qui flamboie dans un superbe dégradé de rouge (suivant les étapes de son déshabillage), je propose le tube de Biafine à la cantonade. Lucien, en bon méridional, a un teint mat qui se rit du soleil. Avec ses cheveux noirs, si fournis qu'ils en sont presque crépus (enfin, l'illusion y est encore sur le devant, parce qu'au milieu, eh oui... c'est plus tout à fait ça...) et son teint de pruneau cuit, il aurait plus de dispositions naturelles pour jouer Abd-el-kader qu'Harald le Viking.

- « Non, merci, je n'en mets jamais. »

Guy se pommade un peu le nez, histoire de me faire plaisir et je récupère le tube pour apaiser mes coups de soleil sur les bras et les mollets.

Le repas du soir est pris dans une ambiance très germanique et pas diététique pour un sou : bières pour tous (sauf Claude qui n'aime pas. Vues ses origines bretonnes, elle a une prédilection pour le cidre, mais par ici, c'est plutôt rare), œufs au jambon, omelettes, frites. A côté de nous, de charmants jeunes gens, qui étaient déjà attablés lorsque nous sommes arrivés, chantent à tue-tête des airs qui ne doivent pas figurer au répertoire des Petits Chanteurs à la Croix de Bois. En fait, je n'en sais trop rien (à part les inévitables kartoffen-kaput-schnel, je n'ai strictement aucune notion allemande) mais comme la patronne les rappelle à l'ordre d'une voix des plus autoritaires, je suppose que... Une petite promenade digestive s'impose. Dans le quartier, les gens sont nombreux à déambuler et à consommer aux terrasses. C'est dimanche, il fait bon les vacances ; chacun essaie de prolonger cette journée d'été dans la douce fraîcheur du soir.

ET D'UNE !

DE BRIG A BELLINZONA 141 km 2050m de dénivélé

- « Qui a ronflé comme ça toute la nuit ? »

Lucien n'a pas plutôt ouvert les yeux que la question jaillit. Ronfler ? Qui a ronflé ? Personne, c'est bien connu, ne ronfle, sauf peut-être le voisin... Moi, je ne ronfle pas, sûr ! Claude ? Voyons, regardez-là, blonde, lumineuse, a-t-elle une tête à ronfler ? Guy, ronfle parfois, un peu, très peu, mais vraiment très très peu. Lucien prétend qu'il n'a jamais ronflé de sa vie (pourquoi Claude lève-t-elle les yeux au ciel ?) mais un vieux proverbe ne dit-il pas : "C'est la poule qui chante la première qui a fait l'œuf" ? Donc, il y en a un qui a perdu l'occasion de se taire.

Le temps est nettement moins beau qu'hier. Il tombe une petite pluie fine, ni froide ni désagréable d'ailleurs, mais qui nous oblige à enfilez nos Goretex. Que nous sommes beaux, tous les quatre de rouge et de noir vêtus ! Le Rhône bouillonne joliment dans son lit de ciment. "Allez-y donc, moi j'en viens" semble nous dire son écume blanche. Eh bien, nous y allons, et de fort bonne humeur grâce à un spectacle assez cocasse. Vêtu d'un ciré orange, un homme, sans doute un employé municipal, arrose consciencieusement le gazon et les massifs. On a du lui dire : - "Lundi matin, il faut arroser". Alors il arrose sous la pluie. C'est quelque chose tout de même, le sens de la discipline. A ce point, on ne sait s'il faut plaindre ou admirer ! Encore que... moi, j'en connais à qui on dit : - "Dimanche, il faut pédaler" et qui, le dimanche arrivé, pédalent, pédalent dans le vent, dans le froid, dans la pluie, dans la neige, dans le brouillard, dans le cagnard, avec mal aux jambes, mal à la tête, mal aux fesses, mal aux genoux, mal à l'estomac, mal au cœur, mal à l'âme (rayez la mention inutile). Ouais, j'en connais même pas mal. Remarquez, la comparaison n'est peut-être pas tout à fait exacte : on ne leur a pas vraiment dit : "Dimanche, il faut pédaler" en réalité, et c'est peut-être pire, c'est eux qui se sont dit "Dimanche, je vais pédaler". Eh oui, toute la différence est là. C'est dit, n'allez pas, je vous prie, comparer bêtement un arroseur arrosé suisse et des pédaleurs pédalants français !

Au bout de 4 ou 5 km à peine la pluie s'arrête et nous quittons nos imperméables. Le Simplon nous domine de sa masse imposante et nous nous mettons en mesure de le grignoter tranquillement. La pente est raide mais tout va bien. Nous voyons de temps en temps l'ancienne route dérouler ses méandres au-dessous ou au-dessus de nous. Nous apprendrons, une fois rentrés à la maison, que nous aurions pu aussi bien l'emprunter. Ma foi, elle ne figure pas sur notre carte et personne n'en a remarqué l'embranchement (ou alors personne n'a rien dit). Donc, nous montons par la "grande" route, la plus facile paraît-il. C'est fort possible, mais comme nous l'ignorons, ça nous est bien égal. Il n'y a guère de circulation en ce lundi matin et notre ascension tranquille nous laisse tout le loisir d'admirer le superbe paysage. Guy s'est envolé, Claude l'a suivi, Lucien, bon compagnon, me fait un brin de causette. Que c'est donc agréable de s'élever tout doucement en discutant poésie et littérature. Y a pas à dire, disserter sur Brassens ou Hugo, c'est autre chose que parler roues libres et manivelles. Attention, je n'ai pas dit "C'est mieux", j'ai dit "C'est autre chose" et de temps en temps, moi, j'apprécie. Bientôt (enfin, c'est façon de parler...), bientôt donc, apparaît un grand pont à la merveilleuse architecture. Ses arches aériennes, sa forme serpentine semblent un défi à la masse montagneuse qui nous entoure.

- « Tiens, on dirait qu'ils nous attendent à l'entrée du pont. Je vois une tache de couleur. Peut-être veulent-ils faire une photo ? »

Non, personne ne nous attend à l'entrée du pont ; c'est un chiffon sur un panneau qui nous a trompés. Mais, à la sortie du pont, Guy est bien là pour la photo. Ne pas la prendre eût été dommage. Lucien, qui baguenaudait à mes côtés, réagit trop tard à mon démarrage et je passe en tête au moment où Guy déclenche l'appareil. Excuse-moi Lulu, mais pour une fois... La matinée s'égrène au fil des kilomètres, mais aujourd'hui encore j'arrive au sommet en avance sur mon temps de marche. En avance et au soleil. Après la grisaille du matin, il fait effectivement un temps superbe et le moral général l'est tout autant. Alors que nous nous lançons gaiement dans la descente, notre attention est attirée par un aigle gigantesque, magnifique, sculpté dans la pierre juste à l'aplomb de la route. Je passe au ralenti pour mieux l'admirer et j'en veux à Guy de ne pas s'être arrêté pour le photographeur.

- « Non, me dit-il plus tard, avec le 35mm, il serait mal sorti. »

Eh bien, ne vous en déplaise, Monsieur le photographe, j'aurais préféré un aigle mal sorti que pas d'aigle du tout. Mais, comme nous avons déjà franchi la frontière et que cela fait une bonne vingtaine de bornes que nous dégringolons gaillardement la pente, je préfère ne pas lui demander de remonter ; on ne sait jamais, un mauvais coup est si vite attrapé !

Pendant que les autres font les courses dans le petit village d'Iselle, je me remets de mes fatigues, allongée sur un tas de pierrailles au bord d'un chemin, sous le prétexte spécieux - et qui ne trompe personne - de garder les vélos. Que voulez-vous ! Je viens de décider de ne pas faire les courses. Je n'en ai pas la moindre envie. Na ! Ils m'ont voulue ? Ils m'ont eue ! Qu'ils fassent avec, maintenant. Le seul travail que je consentirai à faire, c'est de garder les vélos et, peut-être, s'ils sont sages, demander les chambres le soir. C'est à prendre ou à laisser, et ils prennent, généreusement. Claude, d'ailleurs, ne tardera pas à trouver mon attitude tout à fait digne d'intérêt et se rangera sous ma bannière très vite. Nos hommes sont donc "volontaires pour la bouffe". Et, de toutes façons, c'est logique ! Ce sont les plus costauds. Ils peuvent donc se permettre de prendre de l'avance pour acheter et nous servir tomates - sandwiches - yaourts tout prêts à notre arrivée. Inversement, ils peuvent très bien se permettre de prendre du retard pour effectuer les achats ce qui leur donnera l'occasion rêvée de se "payer une bonne partie de manivelles" afin de nous rattraper, nous dépasser et nous servir (voir fin de la phrase précédente). Entre nous, je dois avouer qu'il ne me déplaît pas du tout de laisser Lucien se démener avec les Lires et la langue italiennes. Hé, hé... Dommage que Guy soit là pour l'aider. Remarquez, lorsque l'on connaît ses dispositions naturelles pour les langues étrangères et son sens aigu de la communication, on peut se dire que l'aide, ma foi, ne vaut que ce qu'elle vaut. $0,5 + 0,5$, ça ne fait toujours pas grand chose et le spectacle dans les épiceries doivent valoir son pesant de spaghettis. Pour ne pas trop les humilier, je préfère les imaginer de loin, en jubilant. N'empêche, mauvaise langue que je suis, nous avons toujours très bien mangé. Pas très varié, mais très bien ; si, si, vraiment ! Maintenant, Claude, faisons une expérience. Demande à Lucien (je poserai aussi la question à Guy) comment on dit "tomate" en italien. Après 11 jours de tomates à chaque repas de midi, je suis sûre qu'ils ne savent pas. On parie ? Je fais Thonon - Trieste à l'envers si je me trompe... mais je suis bien tranquille ! Guy qui vient lire par-dessus mon épaule, bien qu'il sache que j'ai horreur de ça, rouspète comme un voleur en disant que j'écris n'importe quoi, qu'ils se sont très bien débrouillés dans les épiceries et que d'abord je n'étais pas là pour les voir. Dont acte. Mais il ne m'a pas donné, pour autant, la traduction de tomate...

De chaque côté de la route s'étendent des prairies bien vertes. Nous nous arrêtons juste après Iselle pour savourer en toute quiétude la reconstituante et virile cuisine du midi. Nous nous installons en plein soleil, au milieu de l'herbe, des fleurettes, des sauterelles et des fourmis qui rappliquent dare-dare, ravies de l'aubaine. Devant nous, des prés, une rivière que nous suivons depuis le sommet du col et la montagne ; derrière nous, des prés, l'entrée du grand tunnel du

Simplon et la montagne ; tout est calme, seul le grondement des trains trouble le silence de la méridienne. Tout en mastiquant, Lucien se prend à rêver.

- « Dire que, dans 11 jours, nous serons dans ce train et nous repasserons par-là... Ce sera la nuit... Si tout va bien, bien sûr... »

Quadruple soupir ; eh oui, on en aura fait du chemin dans 11 jours si... Pour l'instant, il fait tellement chaud au soleil que nous transportons nos pénates sous le seul arbre du coin. L'ombre est maigre mais toujours plus agréable que ce plomb fondu qui nous fait rissoler. Que c'est bon de faire la sieste, dans l'herbe, la tête à l'ombre et les pieds au soleil ! Dommage qu'il y ait tant de bestioles.

...INTERLUDE...

Délicatement secouée par mon tendre époux, j'ouvre un œil hésitant et consens finalement à me remettre en selle alors que nos amis piaffent déjà à côté de leurs fidèles coursiers.

Durant toute cette merveilleuse randonnée je vais être d'un égoïsme ignoble.

- « C'est toi qui donneras le ton, m'a-t-on juré et rejuré. Tout se fera en fonction de toi. »

Bienheureuse promesse que je n'ai pas du tout l'intention d'oublier. Je vais en user, en abuser, en jouir comme il n'est pas permis. Ai-je froid ? Je m'arrête et m'habille. Tant pis s'ils sont loin. Ai-je faim ? Je fouille ma sacoche et ma vitesse tombe en chute libre. Ai-je pipi ? Je n'attends pas d'être au bord de la catastrophe. Ai-je soif et mes bidons sont-ils vides ? Je siffle mon porteur d'eau (enfin, quand il est là, sinon, je continue à mâcher ma salive jusqu'à la prochaine fontaine, bien sûr). Ai-je sommeil ? (et j'ai toujours sommeil après le repas). Je fais la sieste. Et elle est sacrosainte. Je suis à l'écoute de tous mes besoins, voluptueusement.

J'ai parlé d'égoïsme, plus haut, mais à la réflexion, ce n'est pas ça. Ce doit être un louable souci de tout faire pour la réussite de l'entreprise. Eh oui, réfléchissons un peu. Si je ne fais pas ma petite sieste, j'aurais sûrement un bon coup de bambou dans l'après-midi. Ça va retarder tout le monde. Le moral va en prendre un coup, forcément. On va se disputer pour des bêtises ; moi, je me connais, ça va me couper tous mes moyens. On sera obligé de s'arrêter 40 km avant l'étape prévue ; autant à faire en plus le lendemain et, sans sieste à midi, j'aurais un coup de bambou... Non, franchement, si je tiens tant que ça à ma sieste quotidienne, c'est par dévouement envers notre petite communauté pédalante. Que voulez-vous, quand il s'agit d'aider les copains, aucun sacrifice ne me fait peur.

Bon, de la descente, encore de la descente, ça commence à bien faire. Claude ne dit rien mais n'en pense pas moins. Je crois avoir déjà dit qu'elle a horreur des descentes. Voilà une chose que j'admets, certes, les faits sont là, mais que j'ai bien du mal à comprendre. Pour moi, "descente" est le complément indispensable de "montée", comme la nuit qui suit le jour, le réconfort après l'effort ; pour moi, "descente" veut dire facilité, aisance, vitesse. Comment, alors qu'il est si simple de se laisser aller, si grisant de se laisser emporter, alors qu'on n'a d'autres efforts à faire qu'à surveiller sa vitesse, comment ne pas se régaler ? Eh bien, demandez à Claude. Elle vous répondra qu'elle a peur.

La peur toute bête, inexplicable, mais bien là ; la peur qui l'angoisse et la crispe ; autant elle aime grimper, décontractée, aérienne, et ce, quel que soit le pourcentage, autant elle aborde la descente avec crainte. Une belle descente, sur route large, avec virages bien raisonnables, à la

rigueur, elle réussit à se faire une raison et se débrouille aussi bien qu'une autre. Mais parlez-lui des descentes en Cévennes et vous la verrez pâlir. Tiens, parlez-lui de la descente du Splügenpass... ah, mais ça c'est pour demain, nous y reviendrons.

Pour l'instant, nous sommes sur un faux-plat descente, en fond de vallée, à l'approche du Druogno, le prochain col de la journée. Bof ! 10 km à 5,4% de "moyenne". On a vu plus dur. Nous serpentons un peu entre la rivière, la voie ferrée et quelques villages, non indiqués sur la carte ; nous nous cassons le nez sur un rampillon au moins à 12% (demandez à Guy qui n'a pas passé son triple) heureusement assez court, nous traversons le village de Masera, pas plus sur la carte que les autres et nous y sommes. Ca commence gentiment par une petite route folâtre qui remonte un sympathique torrent. La pente est tout à fait convenable, mais, en ces heures chaudes de l'après-midi, Dieu qu'il fait chaud ! Bientôt, la vallée s'encaisse et il faut appuyer plus fort sur les pédales. Des tunnels paravalanches bouchent la vue. Je m'amuse à essayer de traduire les affiches placardées sur les piliers en béton.

Des chanteurs célèbres, inconnus chez nous, sourient de toutes leurs dents. Moi, je souris jaune. Mais c'est bien dur, tout à coup ! Pourtant d'après mes calculs, 5,4% ce n'est pas si terrible. Peut-être le Simplon m'a-t-il fatiguée plus que je ne pensais ? 5,4%, mon œil !!! Ca fait beaucoup plus que ça ; j'ai du oublier une retenue quelque part... A la vingtième affichette "La valle Vigezzo saluta al Giro d'Italia" je craque : et nous, nous n'y avons pas droit, au salut de la "Valle Vigezzo" ? Eh bien, tant pis, nous nous en passerons, d'autant que "Valle Vigezzo" ça ressemble à tout, mais sûrement pas à une vallée telle qu'elle figure dans mon imagerie personnelle. Il fait chaud. Je coule, tu coules, il et elle coule, nous coulons... nous conjugurons, à grosses gouttes salées, le verbe "Couler". Tout en me liquéfiant (vous croyez, vraiment, que c'est la cellulite qui s'en va ? Vous savez, au front, sur la poitrine et dans le dos, je n'en ai pas tellement...). J'essaie de calculer.

- « Voyons, depuis que je les ai perdus de vue, j'ai bien du faire 2 ou 3 km ; donc, je ne devrais pas être loin de la moitié du col. Sapristi, si j'avais le compteur de Claude ! »

Ah ! C'est vrai, j'ai oublié de vous parler du compteur de Claude. Une merveille, une vraie petite merveille ! Le genre d'objet que l'on regarde avec respect et admiration. Il donne tout ce dont on a besoin : le kilométrage du jour, le kilométrage total, la moyenne, la vitesse maxi, la vitesse horaire constamment affichée (me suis-je assez tordu le cou pour essayer de la lire !). Et pas bien gros avec ça, même pas une grosse boîte d'allumettes ; et facilement détachable, c'est la première chose qu'elle récupère à chaque arrêt ; et électronique, à la pointe du progrès, on est "branché" ou pas ! Et robuste, ça ne craint ni le froid, ni le chaud, ni la pluie ; et fiable, toujours d'accord avec mes calculs. Une merveille, vous dis-je ! Oui, mais qui est sur son vélo, à elle. Et son vélo et elle, ils sont devant et je n'ai pas le cou assez long. J'en suis donc réduite à un calcul mental des plus approximatifs, qui, s'il ne m'est d'aucun réconfort, me permet toutefois de passer le temps. A pester autant que ce soit contre les chiffres que contre mon vélo ! Je m'arrête soudain de râler pour pouvoir admirer un jeune cycliste italien, style "tout Campa", qui me double sur un braquet pas possible et me laisse carrément sur place. Il n'est vraiment pas élégant à voir, on dirait Pollentier dans ses meilleurs jours, mais il est drôlement efficace. Reste à savoir s'il le sera longtemps ! Tiens, voilà Guy qui m'attend en s'épongeant le front à l'ombre d'une haie d'arbres. Une petite moue, un sourire mi-gentil, mi-compatissant :

- « Hé bé ! on s'attendait pas à ça, hein ! »
- « Il reste combien ? »
- « D'après Claude, d'ici, il en reste 5. »

C'est à peu près ce que j'avais calculé. Courage, ça ne va pas durer 5 km comme ça... Eh bien, oui, figurez-vous. Mon petit Pollentier de tout à l'heure joue à présent les penseurs de Rodin sur le bord du talus. Je prends mon air le plus naturel pour demander :

- « Prego, 5 kilometri, cosi ? » en mettant ma main à l'oblique devant moi, doigts bien tendus et serrés (geste bien connu de tous les cyclistes, généralement accompagné d'un rapide mouvement vertical de l'autre main doigts écartés et d'une grimace horrifiée (si on est cyclo) ou d'un rictus sadique (si on est organisateur) et arrêtez votre gymnastique, vous voyez très bien ce que je veux dire...).

L'Italien me lance un regard noyé et sa moue dubitative répond à mon semblant de sourire et sa main tanguant à l'horizontale répond à la mienne grimant à l'oblique. Pas besoin d'avoir étudié les langues étrangères. Dans toutes les langues du monde, ça veut dire, qu'à peu de chose près, la pente restera la même jusqu'au bout. Et le bout... il est loin. Pollentier, ayant repris quelque vigueur me re-dépassera en ahanant, sans un geste ; enfin, sans un geste ni un mot pour moi. Ah ! Elle a commencé gentiment cette vallée Vigizzo, mais elle se termine en "vraie vacherie" comme le déclare Claude lorsque je la rejoins enfin au sommet. En effet, le final était encore meilleur que le reste. Pour accéder au village qui coiffe la montagne, imaginez un grand pont et dessus une route bien large, bien bitumée, et surtout bien raide. Vous savez, ce genre de routes que les Ponts et Chaussées se font un devoir de mettre à la place des charmantes routes sinueuses et ombragées d'antan ; ce genre de routes qu'affectionnent les automobilistes et qu'abhorrent les cyclotouristes, à plus forte raison, lorsqu'elles sont ventées comme aujourd'hui. Eh bien, nous avons eu "ça" pour finir et nous sommes tous d'accord avec Claude : c'est une vraie vacherie. Heureusement tout en haut, il y a une vraie fontaine avec un vrai bassin. A-t-elle du en abreuver des cyclistes assoiffés cette fontaine ! Pour notre part, nous en usons sans aucune réserve, et ça fait du bien dedans comme dehors. Pendant que nous nous reposons en grignotant et en commentant cette montée surprise, un camion-remorque manœuvre à nos côtés et nous remarquons, à notre grand étonnement, que le volant est à droite. Pourvu qu'il ne se mette pas à rouler à gauche, ça ferait du joli !

Petite descente sans histoire jusqu'à Malesco et dernière difficulté, si l'on peut dire : 4 km à 4,2% de "moyenne" pour passer le Piano di Sale.

- « Si c'est comme la "moyenne" du Druogno, on n'est pas sorti de l'auberge. » soupire Claude.

Malesco, petit village écrasé par la chaleur, sommeille à l'ombre de quelques arbres. Comme un seul homme, nous tournons à angle droit au coin d'une place suivant la direction Locarno donnée par un panneau indicateur et nous continuons à descendre gentiment, bientôt arrêtés par un train italien qui ressemble à s'y méprendre à un train français. Petite route tranquille, faux-plat descente... On se laisse vivre, mais un coup d'œil sur ma fiche me tire vite de ma rêverie béate.

- « Dites, vous êtes sûrs qu'on est sur la bonne route ? Parce que, d'après mon plan, juste après Malesco, ça doit remonter. »
- « Oui, on va sûrement remonter tout de suite, t'inquiète pas. »

T'inquiète pas, c'est vite dit. Tout en continuant à me laisser aller, je regarde mes compagnons qui n'ont pas l'air plus rassurés que moi.

- « Stop, on s'arrête vérifier la carte, dit Lucien, ça ne me paraît pas normal, on descend trop. »

Grand déploiement de cartes, de bras et de doigts pointés au-dessus de guidons emmêlés.

- « Bon, on est... attends, on doit aller... Santa Maria Maggiore, on l'a passé, non ? »

- « Mais oui, regarde là, Malesco... et le Piano di Sale, où est-il ? »
- « Ben, il n'y est pas. »
- « Et la prochaine ville, alors, qu'est ce que c'est ? »
- « C'est Valmara. »
- « Valmara. Val-ma-ra... Ah oui, tiens, c'est là et après c'est Locarno. Ca y est, j'ai compris. On s'est bien trompé. Si on continue sur cette route, on arrive à Locarno, regardez, par-là, mais sans faire le dernier col et en loupant le 2ème pointage, facultatif d'ailleurs. Il nous aurait fallu continuer tout droit dans Malesco »
- « Eh bien, on retourne. On est là pour faire Thonon - Trieste et on le fera en entier sauf empêchement majeur. » Et 3 km n'ont jamais été considérés comme un empêchement majeur par des cyclos dignes de ce nom !

Claude a, bien sûr, participé au débat, enfin, autant qu'elle peut se le permettre avec la bouche pleine. Elle met le moindre arrêt à profit pour avaler quelque chose et elle fourrage sans arrêt dans sa sacoche même en pédalant. Et elle mange, elle mange ! A se demander où elle met tout ce qu'elle ingurgite, mince comme elle est ! Ah ! Ce n'est pas moi qui pourrais faire ça ! Moi, on ne me demande jamais où je mets ce que je mange, ça se remarque assez ! Chez elle, le chocolat et les fruits secs se transforment en grâce et en puissance ; chez moi, ils vont tout droit alimenter mon postérieur qui n'en a nul besoin. Où est la justice, dans tout cela, dites-moi ? Enfin... (gros soupir) Heureusement qu'elle est brave, sinon, je ne la supporterais pas une seule demi-journée ! Nous repassons devant les pépés qui discutent en prenant le soleil sur leur chaise, à l'angle de la petite place de Malesco. Ils nous reconnaissent avec un air amusé "Vous nous auriez demandé, on vous aurait dit, nous..." nous disent leurs regards narquois. Pas d'erreur, cette fois, nous sommes vraiment sur la bonne route. Ca grimpe tout de suite. Oh ! pas beaucoup, c'est même une pente très gentille, bien ombragée, sinueuse, presque paresseuse. C'est d'autant plus agréable pour moi que j'arrive à suivre le train des trois autres. Eh oui, jusqu'à 3 ou 4% ça peut aller. C'est après que ça coince, pourquoi ? Mystère... Bref, nous sommes tranquillement en train de monter le Piano di Sale, pour une fois en accord avec le pourcentage moyen, quand la route se fait soudain plus rocailleuse. Un panneau nous apprend bientôt que "Mezza lavaro in movimento" (pour autant que je m'en souviene). J'en suis encore à chercher la traduction que Guy et Lucien, partis en éclaireurs, lancent des cris d'alarme.

- « Tout à gauche, les filles, vite, vite. »

En effet levant la tête je vois la route, un lacet au-dessus qui semble se redresser méchamment. Pourtant nos hommes ont disparu ; mais où sont-ils passés ? Dans un trou, ils sont dans un trou et Claude et moi nous y plongeons à notre tour. Le panneau susdit devait signaler les travaux car la route est en pleine réfection, et carrément impraticable. Pour assurer la continuité, les braves ouvriers italiens n'ont pas trouvé mieux que de nous faire dégringoler d'un côté pour remonter aussi sec de l'autre côté des travaux. Et ne croyez pas que cette route de substitution soit au moins correcte ! Oh non ! Elle est cyclable, certes, puisque nous y passons, mais rien de plus. Heureusement qu'ils nous ont averties et que nous avons eu le temps de passer nos petits plateaux. La plongée est courte et rapide, la remontée, courte aussi (environ 300m) mais des plus laborieuses. Nous slalomons entre les touffes d'herbes sèches, les graviers et les caillasses sur une pente qui doit bien flirter avec les 18-20%. Sans nous consulter, mais avec un synchronisme touchant, Claude et moi terminons à pied en grommelant comme il se doit dans pareille situation.

- « Je ne veux pas m'esquinter, moi, suis pas folle, non mais !" »

Lucien et Guy, eux, sont passés, bien sûr, mais il n'aurait pas fallu que ça dure beaucoup plus longtemps. Plutôt saumâtre, ce genre de plaisanterie ! D'autant que la suite n'est pas non plus piquée des vers. Trois grands lacets s'amuse à nous monter au sommet en nous mettant le rouge aux joues et la sueur au front. Dur, dur. Je m'éroule dans l'herbe en reprenant mon souffle.

- « Combien c'était, déjà, la pente moyenne ? »
- « 4,2%, Ah, bon ?... »

Regards et sourires ironiques...

L'après midi s'avance et il nous reste encore une bonne cinquantaine de kilomètres. Heureusement, c'est de la descente et du plat ; ça devrait aller tout seul. Est-elle agréable, cette descente sur Cannobio ! Comme les gens chauvins qui retrouvent leur clocher partout, nous ne pouvons nous empêcher de trouver à cette Valle Cannobina le charme discret de nos chères Cévennes ; mêmes petites routes étroites et tordues, mêmes ombrages et tant pis s'ils ne proviennent pas des mêmes ramées, mêmes villages de pierres sèches qui se blottissent au détour d'un lacet entre une église et la rivière. Mais voilà un spectacle qui nous ramène en Italie : une vieille femme traverse, à pied, la route devant nous ; il pourrait pleuvoir, elle ne risquerait pas de se mouiller et pourrait même protéger une demi-douzaine de marmots sous l'énorme baluchon de fourrage qui lui sert de chapeau et lui dessine une silhouette aussi bizarre que disproportionnée. Bah, ce n'est que du fourrage, ça ne doit pas peser bien lourd ! Question : qu'est ce qui est plus lourd, un kilo de foin ou un kilo de plomb ?...

La vue sur le Lac Majeur, au débouché de la vallée, est une fête pour les yeux. Nous allons le longer jusqu'à Bellinzona, à la pointe extrême nord et nous trouvons, sur cette belle route, une circulation intense. A Valmara, poste frontière avec la Suisse, nous nous arrêtons à la douane, au milieu de la route, au milieu des voitures, en plein sur les zébras, juste à côté des douaniers. Je me dévoue pour aller chercher le pointage dans le bâtiment. Le douanier qui me précède est un grand brun, aux épaules larges ; les mains passées dans le ceinturon, il a l'air suffisant d'un Aldo Maccionne qui n'aurait pas encore trouvé le truc pour avoir la classe. Je le suis jusque dans une petite pièce et j'attends patiemment qu'il choisisse entre une dizaine de tampons en vrac dans une boîte. Pour meubler le silence, je me hasarde à lui demander ce que signifiait "Mezzi lavaro in movimento" en essayant de lui expliquer, gestes éloquentes à l'appui, de quoi il s'agissait. Mon éloquence est-elle en berne ou le douanier est-il totalement hermétique à mon art gestuel, toujours est-il qu'il reste à me regarder d'un œil tristounet, le tampon enfin choisi en l'air, sans me répondre le moins du monde. J'ai du tomber sur le seul douanier neurasthénique de la frontière car, en me voyant dans le miroir d'une vitre, je me fais rire toute seule. Lui reste de bois. Je rengaine donc mon sabir, mes larges mouvements et mes sourires, reprends nos cartes dûment tamponnées et le laisse à sa tristesse sans l'ombre d'un regret.

Pendant ce temps, mes amis sont aux prises avec un autre spécimen de la douane italienne, qui, revolver à la ceinture, genre cow-boy roulant des mécaniques, leur intime fermement l'ordre de dégager, et pronto, la chaussée. C'est qu'ils gênent, plantés là, en plein milieu ! Ne voulant pas créer d'incident en pays étranger, ils vont sagement se ranger sur le trottoir en m'attendant.

Claude, que son travail d'employée de banque a désignée sans discussion pour tenir les cordons de la bourse, décide d'aller renflouer la caisse commune en francs suisses au bureau de change voisin. Une femme est là, derrière le guichet.

- « Qu'est-ce que vous voulez ? » demande-t-elle d'un ton rogue.
- « Je voudrais changer 200 francs français en francs suisses, s'il vous plaît. »
- « Voilà, ça vous fait tant. »

- « "Pardon, Madame, pourriez-vous me préciser le taux ? »
- « Le taux ?... »

Visiblement, l'insolence de cette prétention la laisse sans voix.

- « Bon, vous prenez ou vous ne prenez pas ? reprend-elle sans répondre à la question de Claude, parce que moi, maintenant je ferme. »

Charmant. Claude, sidérée par une telle impolitesse et une telle désinvolture, ne peut que prendre mais ses coups de soleil en blêmissent de colère et elle n'est toujours pas calmée lorsque nous nous retrouvons.

- « Quel culot alors, si je répondais comme ça aux clients, moi... »

Enfin, nantis de nos précieux tampons et de nos non moins précieux billets suisses, nous repartons vers Bellinzona, via Locarno. C'est fou ce que, sur le papier, les choses ont l'air simple et facile. Il nous reste simplement 32 km à faire tout le long du lac Majeur. Il n'y a qu'à pédaler gentiment en admirant le paysage et en se rangeant des voitures qui font le bonheur de nos hommes.

- « Ah ! On les voit les pays qui ont des capitaux ! Mercedes, Maserati, Ferrari, BMW, regardez-moi ça... on ne voit que ça ici. » Et patati le moteur, et patata la puissance et patate la ligne...

Claude et moi, qui arrivons tout juste à mettre un nom sur les 2CV et les Traction-Avant, nous échangeons un sourire amusé. Les femmes, bien sûr, ne savent que papoter sur des futilités, gosses, chiffons, accouchements ; les hommes, eux, débattent de grandes idées sur le parc automobile, la paix dans le monde ou les ondulations du serpent monétaire. Ca, au moins c'est du débat constructif !

Tout en les écoutant re-fabriquer la dernière Renault avec un soupçon de Peugeot et un zeste de Citroën, nous suivons une large avenue bordée de maisons magnifiques. Nous ne devrions pas être loin de Locarno car la circulation s'intensifie, l'avenue se ramifie, les pâtés de maisons se font de plus en plus nombreux. Par où devons nous passer ? Et d'abord, où sommes nous exactement ? La carte ne nous aide pas plus que les panneaux. Nous cherchons, nous tournons, nous vrillons. Sommes-nous à Locarno ? L'avons nous passé ? Est-ce encore à traverser ? Nous sortons nos cartes ; l'énervement pointe le bout de ses grimaces.

- « Moi, je pense qu'il faut aller vers l'eau, dit Lucien, donc là, on tourne à droite. On a passé Locarno. »
- « Moi, je crois qu'il vaut mieux aller vers la gauche, dit Guy, la ville est là. » Et il s'en va.

Force nous est donc de le suivre, malgré nos doutes et nos appréhensions.

- « C'est idiot, grommelle Lucien dans sa moustache. Bellinzona est au bout du lac et Locarno sur la rive. En suivant le bord du lac, on est bien forcé de traverser Locarno et d'arriver à Bellinzona. Et l'autre andouille qui caracole là devant !!!.. »

Guy est déjà loin, en effet, et bon gré mal gré nous suivons, jusqu'à ce qu'il s'arrête, à nouveau indécis ; nous sommes plus perdus que le Petit Poucet sans ses miettes. Une brave femme, qui passe par là, est arrêtée et interrogée.

- « Mais ce n'est pas du tout ça, nous dit-elle, il vous faut rebrousser chemin. »
- « Là, triomphe Lucien, qu'est ce que je disais ! »
- « Mais n'allez pas jusqu'au bout. Quand vous verrez le panneau Locarno à droite, vous tournerez à gauche. Vous trouverez un peu plus loin une piste cyclable et vous n'aurez plus qu'à la suivre... »

Bien, voilà nos deux navigateurs renvoyés dos à dos. Nous trouvons bientôt cette superbe piste cyclable, parallèle à une 4 voies où la circulation est rien moins que fluide. Nous avons tellement perdu de temps que nous décidons de téléphoner à l'hôtel de Bellinzona pour être sûrs de

trouver des chambres, quelle que soit notre heure d'arrivée ; comme on le voit, l'optimisme règne. La première cabine rencontrée ne fonctionne pas (tiens, il n'y a pas qu'en France !), la deuxième, si, heureusement et Guy a l'air de très bien se débrouiller au téléphone. En tous cas, il gesticule beaucoup dans sa cage en verre et ressort tout content après avoir retenu deux chambres (et si je lui demandais comment on dit "chambre" en italien ?). Assurés d'avoir un toit pour dormir, nous nous sentons un peu plus guillerets et les derniers kilomètres se passent plutôt bien. Bellinzona profile bientôt ses remparts et ses tours ; très agréable surprise que de trouver ainsi, au terme d'une étape longue et difficile, un coin aussi pittoresque alors que nous nous attendions vaguement à une ville nouvelle, touristique et impersonnelle à l'image de cette bordure du Lac Majeur. L'hôtel Gamper, qui nous accueille sur une très vaste avenue est, lui, un hôtel mille-feuilles comme il en existe tant. Nos vélos seront parkés au 2ème sous-sol tandis que nous coucherons, nous, au 7ème étage. Il y a, fort heureusement, un ascenseur que Claude et moi, nous monopolisons sans vergogne avec tous les bagages pendant que les hommes se chargent de border les engins. Un charmant jeune-homme nous aide à ramasser ce que nous semons dans le long couloir menant à nos chambres (qui sont, bien sûr, directement à l'opposé de la cage d'ascenseur...) Galanterie pas morte. Pas morte, non, mais moribonde tout de même car ce même jeune-homme, beaucoup moins attentionné, me souffle la salle de bains commune sous le nez quelques minutes à peine plus tard.

Attablés au restaurant de l'hôtel, nous faisons nos comptes et Claude nous autorise un quadruple spaghettis-quelque chose (au gré du dîneur). Ce n'est pas trop cher et ça tient bien au ventre. Comme le repas est strictement à la carte, il faut faire très attention ; en Suisse, les francs s'évanouissent encore plus vite qu'en France ! Je ne sais plus si nous avons pu nous offrir du fromage mais je me souviens très bien des magnifiques gâteaux au chocolat qui me sont restés, hélas, interdits. Nous nous sommes donc consciencieusement bourrés de pâtes et de pain (qu'il m'a fallu demander et redemander avec insistance, car, de toute évidence, le serveur refusait l'hérésie de servir du pain avec des spaghettis).

Un peu frustrés sur les bords, nous partons nous coucher en nous promettant des festins lorsque nous serons enfin en Italie.

ET DE DEUX !

DE BELLINZONA A CHIAVENNA 112 km 2550m de dénivelé

Oh là là ! Que le ciel est gris et lourd et triste, ce mardi matin ! Au lieu de se dégager, il se couvre de plus en plus au fur et à mesure que s'avance notre petit déjeuner. Lorsque nous sortons, à 8 h, plutôt inquiets, les phares des voitures matinales trouvent une obscurité de très mauvais aloi. Nous avons à peine franchi quelques centaines de mètres que la pluie commence à tomber. Avec un ciel aussi uniformément bouché, ça nous promet une belle journée ! Nous allons donc devoir négocier avec le temps mais aussi avec le San Bernardino (20 km de côte coupés de 2 km de descente) puis avec le Splügenpass (9 km). Deux cols sérieux puisqu'à plus de 2000 m au programme pour un 3^e jour, toujours réputé difficile pour les organismes. En prime, le ciel nous accorde le privilège d'une douche fine et froide. Après la chaleur d'hier, ça change et ça surprend. Mais enfin, le moral n'est pas trop entamé pour autant. De toutes façons, nous n'avons pas le choix, alors, autant en prendre son parti et faire le plus de chemin tant que c'est possible. Ce n'est pas si désagréable, finalement, de rouler sous la pluie quand elle n'est pas torrentielle ! Mais voilà que justement, elle le devient en redoublant de rage et nous ne sommes pas encore sortis de Bellinzona. Dans ces cas là, Claude et Lucien se mettent à l'abri et attendent patiemment que ça se calme. Guy et moi, nous préférons, en général, continuer, advienne que pourra. Il nous faut donc composer au mieux de la communauté et nous nous arrêtons, Claude, Lucien et moi sous un porche et Guy, un peu plus loin, tout seul plaqué contre une porte. Pendant un quart d'heure nous piétons sur place en regardant le déluge qui s'abat sur Bellinzona. Des ruisseaux écumeux dévalent la rue en très légère pente, puis, peu à peu, la fureur du ciel se calme et la pluie redevient abordable.

Nous accrochons bien nos ponchos au velcro posé exprès sur la face avant de nos sacoches (ce qui les maintient bien droits et empêche la formation d'une mare toujours désagréable à recevoir sur les pieds lorsque l'on descend de vélo ; sans compter le poids supplémentaire...) et en avant ! Il y a, d'ailleurs, (quand on ne peut faire autrement, bien sûr) une certaine jouissance à affronter les éléments hostiles. Je parle pour moi, évidemment, mais il est bien connu que les cyclos sont tous maso, peu ou prou, et je serais bien étonnée si j'étais la seule à ressentir cette impression un peu trouble faite de colère, de fatalisme et de fierté. Une chose que je n'apprécie pas du tout en revanche, c'est bien d'avoir la tête emprisonnée dans cette capuche rigide et résonnante. Je suis assourdie par le gong répété de toutes les gouttes de pluie ; je ne vois qu'une bande de paysage, droit devant moi. Je me sens raide, engoncée, handicapée. Je m'empresse donc de dégager ma tête que je n'avais couverte que pour obéir à mon cher époux. (Guy ne s'habitue jamais à me voir nu-tête sous la pluie et me menace invariablement de la pneumonie double si je m'obstine à faire boucler ma permanente à l'eau du ciel.)

En ce fond de la vallée Mésolina, nous roulons l'un derrière l'autre, les pieds copieusement aspergés par les voitures, comme toujours dans les mêmes conditions. Sans y prendre garde, nous nous engageons, à la queue leu leu sur la bretelle d'autoroute. Il faut dire qu'elle n'est pas particulièrement bien signalée. Bêtement, nous suivons la direction Colle San Bernardino et seul Lucien, en queue de file, a vu le panneau 'Interdit aux vélos'. La bonne route est celle d'à côté, devant laquelle est planté un panneau indiquant le nom d'un patelin voisin et tout à fait inconnu. En consultant la carte (la pluie a cessé heureusement) nous apprenons que ce village est bien dans la direction du col. Il va falloir se méfier dorénavant si seules les autoroutes bénéficient d'une indication de direction ! Plutôt que de rebrousser chemin, il nous est encore loisible de

prendre la bonne voie en enjambant gaillardement la barrière métallique qui sépare les deux routes. Guy continue pourtant à avancer. Il y a, là-bas, un carrefour, qui, peut-être... Lucien râle :

- « On ne peut pas traverser ici, non ? Il faut que ce soit là-bas. Sûr que c'est mieux, là-bas, pour traverser : une barrière, c'est pas suffisant pour lui, il lui en faut deux ! »

Effectivement, Guy s'est enfin arrêté : le carrefour n'est rien que l'arrivée d'une autre bretelle et, les routes s'étant éloignées l'une de l'autre, la barrière, là, est double et bien plus haute, de part et d'autre d'un petit terre plein central. Penaud, Guy déclare qu'il était venu jusqu'ici en croyant que... pour voir si... mais qu'on pouvait très bien reculer pour franchir l'obstacle plus haut. Lucien ne veut rien entendre. On est venu là. On traverse là. Et il joint le geste à la parole.

Mais c'est loin d'être facile à faire. Il ne pleut plus, certes, mais le transbordement n'en est pas moins délicat. C'est que c'est lourd, un vélo plus des sacoches, tenus à bout de bras ! Moi, de telles situations me mettent en joie. Lulu rouspète dans sa moustache, en jouant les Zorros à cheval sur le garde-fou. Guy se multiplie pour faire pardonner son impair. Claude et moi, fragiles créatures, aidons comme nous le pouvons, tant bien que mal, et cela donne une scène des plus cocasses où jurons alternent avec fou-rire. Tout se passe finalement le mieux du monde, la mauvaise humeur de notre moustachu étant plus de principe que de fait.

Nous essayons de rattraper un peu le temps perdu en menant bon train mais nous n'allons pas assez vite et l'orage nous rattrape à nouveau. Le tonnerre et les éclairs se mettent de la partie afin que le tableau soit complet. Nous roulons un peu sous les trombes mais jugeons bientôt préférable de rechercher un abri. Nous y restons une bonne demi-heure en regardant alternativement nos montres, les nuages au-dessus de nous et le ciel, au fond de la vallée, toujours aussi noirs. Finalement, l'impatience l'emporte.

- « Bon, on ne va pas rester là jusqu'à ce soir ; je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi, je serais plutôt d'avis d'y aller. De toutes façons, c'est parti pour la journée, alors... »

Alors, en selle. Stoïque et silencieuse, notre théorie grise glisse entre les gouttes et s'élève peu à peu. La vallée s'encaisse ; les kilomètres défilent, ponctués par la grosse caisse du tonnerre. Après avoir longtemps mené la troupe sur le faux plat, je suis à nouveau décrochée car la pente s'accroît de façon beaucoup plus franche. J'ai un peu l'impression que, plus ça monte et plus il pleut (ou réciproquement). Je souffle régulièrement sur le bout de mon nez pour en détacher la goutte qui s'y balance. S'il est vrai que l'eau de pluie est pure, nettoie l'épiderme et avive le teint, je n'aurais pas besoin d'esthéticienne pendant au moins un an. C'est un vrai teint de bébé que je vais avoir... enfin, je peux toujours l'espérer. Ce dont je suis sûre, c'est que je suis en train de prendre des muscles de déménageur car ça monte de plus en plus. L'autoroute qui nous suit s'amuse à sauter mouton avec notre petite route tranquille et, sous l'un des ponts, j'aperçois les trois autres arrêtés à l'abri. Guy me fait de grands signes de bras mais je n'y comprends rien. Arc-boutée sur mes pédales, je me fraie un passage à contre courant dans le ruisseau qui dévale vers la vallée. Sous le pont, nous nous regardons en riant tellement nous avons piteuse mine. Le contraste entre notre abri, même précaire, et le déferlement extérieur nous rend encore plus pitoyables. Mais le moral reste inébranlable.

- « Ca vaut mieux que d'attraper la scarlatine... » (air connu)

Nous sommes à un kilomètre maximum de Mesocco et il est déjà 11 heures. C'est à dire que nous avons mis trois heures pour faire 32 km, dont la plus grande partie en fond de vallée. A ce train là, nous ne sommes pas encore à Chiavenna. Heureusement l'étape n'est que de 112 km mais

quand même... Guy se met torse nu pour se frictionner vigoureusement et changer son polo trempé de sueur.

- « Tu n'as pas compris que je te faisais signe de passer carrément sous l'autoroute ? Tu aurais été à l'abri. Moi, je n'ai pas osé prendre le passage car j'avais peur qu'il n'y ait pas de sortie au bout ; mais toi, tu aurais pu, regarde, le chemin débouche juste là... »

Bof ! D'accord, j'aurais pu, mais au point où j'en étais ! La fringale nous ayant donné des dents de loup, nous fouillons dans nos sacoches à la recherche des derniers nougats ou pâtes de fruits. Nous profitons de ce que nous baptisons pompeusement une '*légère accalmie*' (les gouttes font un tout petit peu moins d'écume en rebondissant sur la chaussée) pour nous propulser, façon pédalo, jusqu'au village tout proche. Là, en pleine pente une épicerie nous attire comme un aimant attire le fer. Cette fois-ci, pas question de me sacrifier pour garder les vélos. Ils se garderont bien tout seuls ! et quatre épaves dégoulinantes pénètrent dans le petit magasin. Avec le peu d'argent suisse qui nous reste, nous essayons d'établir un menu digne des circonstances. C'est difficile mais nous y arrivons et c'est tout de suite, devant l'épicerie, que nous allons lui faire un sort, à pleines dents. La matinée est presque finie et nous n'avons même pas commencé les choses sérieuses. En revanche, notre capital "énergie-résistance" est, lui, déjà passablement entamé. Avant de laisser le froid nous saisir complètement sur la digestion, nous reprenons le collier et nos vélos sous le regard apitoyé des commerçants et de leurs clients.

Et la véritable montée du San Bernardino commence ; malheureusement, je ne pourrai pas vous en narrer grand chose car je n'en ai guère de souvenirs. D'après Claude, elle a été longue, triste et "chi..." (sic). D'après Lucien, ce trou de 2 km pour arriver au village de San Bernardino a été un piège à c...(re-sic). D'après Guy, il y a eu un troupeau d'une centaine de vaches (au moins) en plein milieu de la chaussée ; même que Claude a mis pied à terre et que Lucien s'est propulsé en s'accrochant aux queues et aux cornes je blague... mais j'imagine si bien la scène...). De toutes façons, moi, j'étais derrière ; le temps que j'arrive, les vaches avaient largement de quoi dégager la route. Je me souviens qu'il pleuvait et qu'il faisait chaud. J'ai enlevé et remis le poncho. J'ai essayé et rejeté le Gore-tex. Il fallait se protéger à la fois de la pluie et du bain de vapeur et j'ai eu une idée de génie. J'ai gardé le poncho et enlevé le maillot. Je roulais ainsi en soutien-gorge et poncho, m'amusant toute seule de l'érotisme du détail sous la rigueur de l'ensemble ; et, Dieu, quel bien-être ! Guy, m'attend, à sa gentille habitude, à mi-col. Malgré la pluie qui tombe nos bidons sont à sec. Une fontaine nous invite bientôt à l'arrêt et nous nous désaltérons longuement tout en constituant des réserves. Je m'amuse à vamber mon homme en soulevant légèrement le poncho.

- « Devine, chéri, ce qu'il y a dessous... »

Il a vite fait de deviner et, ma foi, seuls dans la nature, sur l'herbe verte en ce début d'après-midi, nous nous laisserions facilement aller à certaines galipettes aussi - sinon plus - nécessaires à la bonne santé corporelle et mentale que l'ingestion forcenée de kilomètres plus ou moins pentus. Mais nous n'oublions pas que nous faisons partie d'une équipe. Quand nous faisons les choses, nous les faisons bien ; donc cela nous prendrait beaucoup de temps ; beaucoup trop ; les autres nous attendraient et finiraient par s'inquiéter d'un si long retard commun. Peut-être même se sentiraient-ils obligés de rebrousser chemin pour s'assurer que tout va bien. Nous ne pouvons, décemment pas, leur infliger pareil traitement. Et d'ailleurs l'herbe est vraiment trop mouillée ! Allons, un bon gros bécot bien frais et tout plein de tendresse, ce n'est pas mal non plus et redonne bien du cœur à l'ouvrage. Sur ce, Guy m'abandonne et s'envole, me laissant à ma laborieuse et tranquille ascension. Comme j'ai ma fiche quotidienne sous les yeux (en décrochant mon poncho) je sais très bien qu'il va falloir descendre 2 km jusqu'au village avant de remonter pendant 7,5 autres km. Je ne suis donc pas prise au dépourvu, moi, et je profite pleinement du

répit de cette rapide descente ; ce qui ne empêche pas de jouer des castagnettes avec les dents tellement il fait froid.

Après le verrou du village, la fin du col se distingue très loin au bout de larges lacets. Je suis sûre d'y avoir vu des cyclos. Guy prétend que je me trompe, je suis arrivée, dit-il, si tard après eux que je n'ai pas pu les voir. Mais moi, j'ai encore intactes devant les yeux ces petites taches qui grimpaient tout là-haut. Ou alors j'ai rêvé... Pourquoi pas ?

Il y a des rêves bien agréables et que faire sur un vélo lorsqu'on est seul et que la route est longue ? Certains font le vide dans leur esprit et se transforment en animal pédalant, regardant, reniflant ; d'autres, plus intellectuels, composent des vers (eh oui, j'en connais). Moi, parfois, je me récite des poèmes appris jadis en classe. J'ai ainsi - presque - réussi à reconstituer, vers après vers, kilomètre après kilomètre, 'Les pauvres gens' en grim pant le col d'Allos un jour de grand soleil. J'avais commencé par "Son bonnet de forçat" en arrangeant ma casquette (association d'idées toute naturelle) et je terminais sur un vibrant "Les voilà" lorsque j'aperçus Guy au sommet en grande conversation avec un civil. Il y avait sûrement quelques trous dans ma récitation mais l'ensemble me paraissait assez cohérent et je n'avais pas vu passer le col. Double et profonde satisfaction ! D'autres cyclos composent leur demande d'augmentation ; certains préparent ce qu'ils répondront à ceux qui leur diront que quelqu'un a dit... la liste est loin d'être close. Mais je m'égare, revenons à nos moutons.

Rêve ou réalité, je suis presque arrivée au col. Je longe un petit lac perdu dans une brume glauque. Il fait froid. Le refuge me tend les bras et je ne m'attarde pas à admirer un paysage triste balayé par une bise aigrette. A l'intérieur, au contraire, règne une touffeur bien sympathique. Mes compagnons sont déjà installés et un premier chocolat chaud dont ils parlent en salivant leur a redonné couleurs humaines. Pour moi, une soupe fera parfaitement l'affaire et si je me brûle les lèvres, tant pis ! Dire qu'hier nous haletions après un verre d'eau bien fraîche ! Nous nous prélassons volontiers dans cette petite pièce chaude et pleine de monde. Un peu de correspondance est une bonne excuse pour paresser davantage. Un cycliste est là aussi, qui a du mal à reprendre ses sens : gros braquets et petite tenue. Il sourit, choisissant d'assumer bravement son inconscience. Mais son regard est envieux devant nos bonnets, nos gants de cuir, nos Goretex et nos jambières. Réchauffés, requinqués, rhabillés, nous plongeons dans une longue descente qui va nous emmener au pied du Splügenpass.

Une dégringolade rapide, à flanc de montagne, où je prends une avance considérable sur Claude (revanche de la montée) puis un faux-plat descente tranquille dans une vallée paresseuse. Le temps semble vouloir s'en tenir désormais à un compromis bienveillant : il ne fait pas trop froid, il ne pleut plus mais... A Splügen, nous reprenons un peu de forces avant de nous élancer sur cette longue et raide ligne droite qui sort du village et monte à l'assaut de la montagne. Je suis déjà en queue de file, tranquille sur mon plus petit braquet, lorsque je me vois doublée par un grand énergumène rigolard, chargé comme il n'est pas permis et poussant un braquet qui me rend aussitôt neurasthénique. Mais comment font-ils, les autres, tous les autres, pour tirer 'ça' aussi vite et aussi bien ? Pourquoi suis-je la seule à ne pouvoir tirer autre chose qu'un lamentable 26/24, et encore, souvent avec les pires difficultés ? Mais qu'ai-je donc dans les jambes ? Ou plutôt, que n'ai-je donc pas ? Elles sont pourtant belles, mes jambes, non ? (enfin, 'belles' dans le sens où l'on s'extasiait devant un 'beau' bébé des années 50). Le cyclocampeur rigolard freine un peu pour faire un brin de causette avec les trois devant (moi, bien sûr, je ne compte pas, je suis juste là pour faire un chiffre pair...) Puis il passe la surmultipliée et, complètement écœurée, je le vois disparaître dans les premiers lacets, laissant aussi les autres à la traîne. Et nous ne l'avons plus jamais revu ! J'ai, un moment, caressé l'espoir de le retrouver les bras en croix, sur le talus, alors que je passerais, souriante et souveraine, moulinant avec facilité... ou alors, nous aurions pu trouver, par terre, une casserole ou un oreiller de mousse échappé à son invraisemblable

chargement... mieux, nous nous serions faussement apitoyés devant sa roue libre moribonde et ses larmes intarissables. Rien, vous dis-je, nous n'avons plus rien vu ! Même pas quand les lacets sont devenus larges, et beaux, et visibles de loin. Disparu, envolé... Oh ! dites-moi qu'il s'est caché dans les fourrés pour nous laisser passer, haletant, au bord de l'asphyxie et de l'infarctus. Même si ce n'est pas vrai, ça me ferait tant plaisir !... Quelle horreur ! Vous rendez-vous compte que la pratique du vélo devient cousine germaine de la psychanalyse ? Qui aurait pu se douter que moi, si douce, si complaisante, si généreuse, si modeste, je cache au fond de mon âme tant de hargne, de jalousie, de mesquinerie ? Il n'y a pas de quoi être fière ! J'ai honte et le rouge me monte au front. N'empêche... S'il pouvait seulement crever... Mais c'est Claude, entourée de nos deux mâles très affairés que je rencontre un peu plus loin. Elle a cassé sa chaîne et, par chance, Guy et son dérive-chaîne étaient derrière elle. La réparation va bon train quand je passe. Hypocritement (décidément, c'est ma fête) je lance :

- « Vous n'avez pas besoin de moi ?... »

Grands Dieux, moi qui ne sais même pas faire la différence entre un démonte-pneu et une clé de... Ah, mais si ; je me sous-estime, le démonte-pneu, ce n'est pas ce bout de plastique dur et jaune que j'ai pris dans l'oeil la seule fois où j'ai essayé de commencer seule une réparation ?

- « Non, non, me répondent-ils avec un ensemble touchant, continue, avance toi. »

Ca vaudra mieux pour tout le monde, en effet. Je continue donc à mouliner en essayant de faire mentalement une mise au point énergique. Ca ne peut pas continuer comme ça. Plutôt que de râler et de nourrir des sentiments aussi hostiles que stupides envers de pauvres gens qui n'ont que le défaut de mieux pédaler que moi, je m'exhorte à ne considérer et donc à valoriser, que l'effort colossal dont je fais preuve quotidiennement, la qualité rare de ma volonté, mon peu de dispositions physiques qui augmente d'autant mes qualités morales. D'ailleurs, si on y regarde bien, il y a quand même beaucoup plus de personnes incapables de seulement me suivre, que de personnes qui me doublent en rigolant. Oui, mais ceux qui ne pourraient pas me suivre, ils n'essayeraient même pas ; ils ne font pas de vélo ! Tandis que moi, je serre les dents, je m'obstine, je m'acharne et je m'élève, au propre comme au figuré, sublimant ma souffrance pour accéder à une compréhension totale et sans indulgence de mon "moi" profond dans une communion intime avec la nature... Arrivée à ce stade de mon raisonnement, je ne suis pas loin de me considérer comme quelqu'un de franchement exceptionnel. Et c'est dans la plus sereine indifférence que je regarde mes trois compagnons me doubler, confite dans mon autosatisfaction. Désormais, je ne regarderai plus que ceux qui ne m'arrivent pas à la cheville. C'est tout simple, il suffisait d'y penser et c'est le bonheur assuré. Et sans risque d'encroûtement : avec les trois Stoges qui pédalent devant moi, je suis bien tranquille. Ils trouveront toujours - et sans se forcer - 'la' randonnée terrible où il faudra absolument que je les accompagne. Aussi n'est-il pas nécessaire, pour moi, d'avoir de l'ambition. J'ai bien compris, depuis ce printemps, qu'à eux trois, ils en avaient de reste pour quatre !

Nous voici donc au sommet du Splügenpass après une montée dure mais honnête, dans un paysage plus beau à chaque lacet. Le douanier nous accueille ; gentil, mais service-service, il épluche consciencieusement nos cartes de route avant de les tamponner, et à notre grande surprise, commence par refuser de nous prendre en photo.

- « Pas devant le poste de douanes, traduisons-nous sans difficultés, c'est tout à fait interdit »
Mais nous n'en avons que faire de son poste de douanes ! Pour ce qu'il est beau, ce bête petit cube de béton !

- « Regardez, là, devant le grand panneau d'entrée en Italie ? C'est possible ? »

Là, oui, c'est possible et même faisable et il immortalise nos sourires épanouis devant la perspective de tonnes de spaghettis et de crème au chocolat (l'argent italien, nous avons). Il est déjà tard et, au loin, le tonnerre reprend ses gammes en sourdine. Il nous reste une trentaine de kilomètres en descente, nous devrions avoir le temps de terminer l'étape sans nous remouiller. C'est l'espoir que nous caressons en enfourchant nos Pégases, laissant notre douanier italien chanter la gloire de Bernard Hinault. La pente est plutôt raide mais adoucie, de ce côté aussi, par de larges lacets. Dans une épingle assez serrée, une petite voiture rouge, carrément à sa gauche, manque emporter Lucien ; et son conducteur, tête à la portière et main au klaxon, se permet encore de nous insulter copieusement. Hé, que voudrait-il donc ? Que nous descendions à travers champs pour lui laisser toute la route, peut-être ? Il ne manque pas d'air et je ne lui envoie pas dire. Tout en nous éloignant, nous échangeons, clamés aux quatre vents, des propos virulents, incompréhensibles dans la forme, mais parfaitement bien saisis quant au fond, de part et d'autre. Comme ça ne peut pas durer indéfiniment, je conclus sur un "Et ta sœur !" qui me semble sans réplique et je redonne toute mon attention à la pente. Arrivée à la hauteur de Lucien, qui s'est bien amusé à nous écouter, je lui fais part de mon indignation quand des vociférations tombées du ciel nous font lever la tête. L'énergumène s'est décidé à descendre de voiture et, perché au bout d'un virage à l'aplomb de la route, il me fait comprendre à grand renfort de cris et de gestes, de "Remonter si je suis un homme". Ah ! Il va bien, l'Italien ! Ecraseur de mauvaise foi, d'une vulgarité frisant l'obscénité (le geste aperçu ne prête à aucune confusion) ça ne lui suffit pas, il lui faut, en plus, commettre 'la' faute impardonnable : me prendre pour un homme ! Ca ne correspond pas tout à fait avec l'image du séducteur bellâtre roucoulant ses barcarolles que véhiculent les chansons populaires. En tout cas, rassurez vous, il m'attend toujours.

Le petit village de Montespluga rassemble ses toits serrés et argentés au bord d'un lac aux eaux miroitantes. Il n'y a presque personne, quelques enfants courent derrière un porc échappé sur la place centrale, mais sans cris, sans joie réelle. Il est tard, le soir tombe tout doucement, amenant avec lui une sorte de tristesse paisible ; soudain, d'un haut-parleur jaillit une voix de femme articulant bien haut et bien net :

- « Uno, due, soletta ; uno, due, soletta »

Et le silence redouble, encore plus poignant d'avoir été troublé un instant. Je me demande encore ce que cela signifiait et je garde bien enfouis au fond de moi l'image de ce petit village, beau, triste et solitaire et le son de cette voix sophistiquée, incongrue et mystérieuse.

Nous descendons avec le soir un faux plat tranquille mais le grondement du tonnerre se rapproche. Vite, vite, grand plateau, petite couronne, nous roulons fort quand bientôt une succession de tunnels ouvre devant nous des gueules noires et béantes. Malgré nos loupiotes à l'avant et à l'arrière allumées à la hâte, nous n'y voyons guère et le revêtement de la chaussée - inexistant - ne nous incite pas à une vitesse suffisante pour entraîner correctement la dynamo. Claude met pied à terre ; moi, je fais de la trottinette et nous n'en menons pas large. Guy et Lucien avancent nettement plus vite que nous mais dire qu'ils se sentent parfaitement à leur aise serait peut-être exagéré. Entre deux tunnels, à l'intérieur même des tunnels, la route, étroite et défoncée, tourne, retourne, s'enroule autour d'un rocher, en contourne un autre, revient, s'entortille, se recroqueville. C'est proprement ahurissant. Je comprends mieux, maintenant, le libellé des panneaux plantés un peu plus haut qui m'avait bien amusée : '2 tornanti' puis '4 tornanti' puis '2 tornanti' puis carrément 'serie de curve'. Sur cette espèce de spirale torturée qui se prétend route, quatre cyclos descendent au ralenti, n'en croyant pas leurs yeux, freins et fesses serrés.

Les automobilistes italiens, en bons habitués, foncent sans se soucier de nous : moteurs et avertisseurs emplissent nos têtes de leurs grondements impatients. Guy, qui roule en plein milieu de la chaussée, au jugé, est considérablement gêné par les incessants appels code-phare d'une voiture qui s'étouffe derrière lui. Malgré ses gestes d'impuissance et de supplications, le conducteur continue à l'éblouir pour le replonger dans l'obscurité aussitôt après, l'empêchant par là même d'accommoder sa vision et donc de se ranger plus au bord. A la sortie du tunnel, qu'ils ont passé tous les deux presque au pas, Guy s'arrête très gentiment (trop gentiment, il faut se méfier de mon mari quand il arbore cet air de politesse glacée), toujours en plein milieu, pour remercier courtoisement l'automobiliste de sa complaisance et de sa compréhension. Cette bonne intention n'a pas du faire long feu car, en arrivant à leur hauteur, je perçois des éclats aussi courtois et raffinés que ceux qui m'étaient naguère adressés. Or, Guy a une grande qualité (ou un gros défaut, cela dépend des circonstances), il est têtu et quand il a pris une décision, croyez-moi, il faudrait autre chose qu'un pauvre petit Italien pour lui faire lâcher prise. Il a donc, en l'occurrence, décidé de convertir l'émule de Fangio en serviteur inconditionnel de cyclotouristes en difficultés et ce n'est pas un petit détail ridicule comme sa méconnaissance totale de l'italien qui pourrait l'en empêcher.

Je le laisse tout à son sermon et continue ma prudente descente. Claude, à l'arrière, meurt de peur au moins 100 fois par tunnel. Ah, il y a consommation d'adrénaline, et même surconsommation ! Et pas que pour nous ! Au beau milieu d'un tunnel, aussi étroit et aussi coudé qu'une coquille, une voiture tractant une caravane manœuvre laborieusement en montée. Pauvre homme ! C'est un Français à qui l'on a du dire "Allez en Italie, vous verrez, c'est magnifique !" Pour l'instant, c'est tout vu et il n'a pas fini d'en voir, d'ici le sommet. Je préfère tout de même être à ma place qu'à la sienne !

A chaque sortie de tunnel, le tonnerre nous gronde aux oreilles sa rengaine menaçante. Verrons-nous jamais la fin de cette hallucinante descente ? Un car de tourisme nous double ; visiblement, le conducteur s'amuse bien, klaxonnant en rythme tandis que nous nous collons aux parois et que Claude traîne son vélo en se tordant les chevilles. Mais, comment ce car a-t-il pu arriver jusque là ? Comment n'est-il pas resté coincé dans un virage comme une arête dans un cesophage ? Mystère.

Lucien reste avec sa femme en époux attentionné ; Guy me double, très satisfait de lui, en me criant au passage que "ça va, l'autre a compris !" Toujours à l'aise sur son vélo (sauf quand il a mal à l'estomac ; alors, là, il n'y a plus personne, rien qu'un estomac trop acide recroquevillé sur une selle alors trop dure. C'est ce qui m'a permis, un jour que j'ai marqué d'une croix blanche, d'arriver avant lui au sommet du col de la Lombarde. Doux souvenir...) il jouit à présent sans vergogne de cette descente vraiment extraordinaire et je le vois disparaître et réapparaître au gré des virages et des ouvertures. Je balance un peu entre mon désir de le suivre et celui d'attendre Claude ; le plaisir de la descente non-stop, même dangereuse, est le plus fort et je m'élanche franchement à mon tour, pas très rassurée cependant.

Quelques éclairs viennent conforter ma décision. A se mouiller, que ce soit le moins possible et je serai plus utile à mes amis si je leur trouve l'hôtel, la chambre et leur tiens le séchoir tout prêt, que si je reste à me tremper en les attendant (c'est fou ce que l'on se trouve toujours de bonnes raisons pour faire ce que l'on a envie !). Je rejoins Guy à l'entrée de Chiavenna. Il est déjà 19 heures 30 et le ciel devient de plus en plus menaçant.

- « Va chercher l'hôtel Helvetia, me dit-il, moi, je les attends ici. »

L'hôtel Helvetia, proposé par l'organisateur, est remarquablement bien indiqué et je n'ai qu'à suivre les flèches. La patronne m'accueille avec un grand sourire : les randonneurs de Thonon -

Trieste, elle connaît, elle en voit passer chaque été, dans un sens ou dans l'autre. Je réserve une chambre avec douche et une sans (il n'y a pas de petites économies) et repars à leur rencontre au moment même où ils arrivent. Oh, surprise, je partais les chercher du côté opposé.

- « Ben, d'où venez-vous ? »
- « On arrive en suivant les flèches, comme tu as fait, tiens ! »
- « Mais moi, je ne suis pas arrivée par là ! »
- « Mais si... »
- « Mais non... »

Cela durera toute la soirée entre Guy et moi. Finalement, force m'est de constater que mon sens particulier de l'orientation m'a encore joué des tours. Et moi qui croyais que je m'étais améliorée en pratiquant assidûment la bicyclette ! Il y a encore du travail à faire !

Nous sommes à peine dans nos chambres que l'orage éclate. La pluie tombe à grosses gouttes pressées et bruyantes, résonnant sur le salon de jardin de la cour intérieure.

Devant nos apéritifs, nous sommes mieux que bien. Qu'il pleuve, qu'il pleuve même toute la nuit ! Mais qu'il fasse beau demain.

ET DE TROIS !

DE CHIAVENNA A LIVIGNO 94 km 2360m de dénivelé

Nez à la fenêtre, sitôt réveillé, Guy se frotte les mains de satisfaction : il fait beau. Le ciel est bleu, l'air est pur, la route est large... (je ferais bien le clairon, mais excusez-moi, je dors encore). Il ne lui faut rien de plus pour être heureux, à cet homme. Si, peut-être une femme un peu moins endormie. Il me laisse 5mn de répit au fond de mes draps pour aller réveiller les Martingaux dans la chambre voisine. L'heure, c'est l'heure, affirme Lucien. Il est plutôt du style 'avant l'heure, c'est pas l'heure, etc.' Pour lui, l'exactitude est, bien sûr, la politesse des rois, en général, mais se doit être aussi celle de chacun, en particulier. Voilà qui témoigne d'une âme droite, d'un homme solide sur qui on peut compter. Mais que fais-je donc avec des gens pareils ? Moi pour qui l'heure change sans arrêt, moi qui ne la conçois que dans une fourchette de plus ou moins 15 minutes ; moi qui ne suis jamais aussi heureuse que sans montre ?

- « Allez, debout maintenant ! Tu vas encore être en retard, allez, allez. »

Avec la vigueur d'un Gaston Lagaffe dans ses meilleurs jours, je mets pied à terre et j'enfile mon cuissard (dans les récits cyclos, en général, dès l'aube, les joyeux pédaleurs 'sautent' dans leur cuissard ; j'ai essayé un beau matin et le résultat aurait déridé Buster Keaton lui-même. Depuis sagement, j'*enfile*).

Munie de mon pot de 'Nescafé décaféiné spécial filtre' (publicité gratuite) je descends pour commander mon bol d'eau chaude. C'est toujours, lorsque l'hôtel ne propose pas de décaféiné au petit déjeuner, un moment particulier.

- « Je me demande comment tu peux avaler cette saloperie. » s'étonne Lucien.

Boire du café décaféiné lui paraît absolument inconcevable, le comble de l'absurde. Y a-t-il du lait dé lacté ? Du cacao, décaca... ? Ah mais, à chacun ses goûts, non ? Le copain Jean-Marie prend bien 3 cuillères à soupe de chicorée dans un peu d'eau chaude sous prétexte que c'est bon pour la santé (même si son sourire reste crispé comme s'il avait mordu dans un citron vert). Et je ne lui ai jamais fait de réflexions idiotes, que je sache ? Ah si ? Vous croyez ? ... oui, mais alors juste une, en passant, gentiment... Et puis d'ailleurs, j'étais pas la seule, même que vous m'avez bien aidée... Bon, vais-je pouvoir le boire tranquille, mon Nesdéca ?

Aujourd'hui, quatrième jour de notre joyeux périple, 94 km sont prévus au programme. Les étapes se rétrécissent comme peau de chagrin, mais nous avons tablé davantage sur le dénivelé que sur le kilométrage, essayant de ne pas dépasser (ou pas trop) les 2500m. C'est, à notre avis, largement suffisant pour une journée. Aujourd'hui, nous en aurons donc 2400 contre 2600 hier.

Nous réglons la note, salée, et c'est reparti. C'est à dire que nous faisons une centaine de mètres et que nous ne savons déjà plus où aller. Le seul panneau que nous voyons indique Milano et Milano est à l'opposé de la Maloja. Prendre la direction opposée au panneau, dites-vous ? Petits malins... C'est sens interdit ! Je vais interroger deux ouvriers qui creusent une tranchée et leur mimique est très expressive : ils ne sont pas d'ici. J'arrête alors un jeune homme qui interpelle une mamée à sa fenêtre et tous sont d'accord pour nous envoyer direction Milano et après on verra bien. La petite rue, tortueuse et pavée, fait le tour de Chiavenna et nous amène dans la bonne direction, laissant bientôt Milano dans notre dos. Nous allons - encore - repasser la frontière et nous roulerons toute la journée en Suisse, ne retrouvant l'Italie qu'en fin d'étape.

Cela veut donc dire que si nous voulons manger à midi, il nous faut impérativement faire nos achats à Villa di Chiavenna, dernière ville italienne.

Je laisse Claude, Lucien et Guy se débrouiller avec l'épicière et je continue toute seule mon petit bonhomme de chemin ; il y a 25 km de grimpette jusqu'au Passo del Maloja et toute avance m'est bonne à prendre. Au bout de quelques kilomètres tranquilles, j'aperçois une voiture bizarrement garée et une demi-douzaine de carabinieri tout autour. Tiens, que se passe-t-il ? Ce n'est pourtant pas encore la frontière. Moi, dans ce cas-là, je m'arrête ; avec la maréchaussée, on ne sait jamais, mieux vaut toujours se montrer complaisante. Ils m'accueillent avec de grands sourires, me précisant que la douane est à 2 km maximum. Dans un français approximatif mais très sympathique, ils me posent les questions d'usage, après toutefois, s'être inquiétés de mes trois compagnons. (Ils nous ont doublés tout à l'heure.) Modestement, je fais gonfler mes biceps en précisant qu'ils sont derrière et qu'ils ne devraient pas tarder à arriver. Quoi ? Mensonge par omission ? Qu'est-ce que c'est que ça ? La plaque Thonon - Trieste les intrigue et apprenant que je viens de France et que je vais sur la côte adriatique, ils me regardent soudain avec des yeux tout ronds. Bon, le cinéma, c'est bien, mais dans la Maloja, ce n'est pas Antonioni qui fera la mise en scène ; je les laisse donc à leur admiration, démarrant nerveusement, accompagnée de sympathiques "Forza, signora Hinault !" Une telle promotion me propulse jusqu'à la frontière où la pente, raide et pavée m'oblige à tempérer mon ardeur.

Le gros de la troupe me rattrape alors et nous rentrons en Suisse en danseuse. Comme ils sont traîtres, ces raidillons affreux en pleine ville, là où il y a le plus de monde ; là où on ne peut décemment pas mettre pied à terre, ni même se soulager en rouspétant. Je râle en silence (Guy vous dira que je le fais très bien) mais ce n'est pas la même chose. La ville frontière dépassée, la route est plutôt agréable, le paysage de montagne toujours aussi beau et la pente correcte. D'après ma fiche et mes calculs, nous avons une 'moyenne' de 4,8%. Ma foi, ça doit être ça ; tant mieux, cela veut dire que ce sera tout bon jusqu'au bout.

Le soleil, après sa bouderie d'hier, revient, plus chaleureux que jamais. Le dos de Claude se couvre de grosses cloques visibles mais indolores. En revanche, son séant lui adresse de façon discrète mais catégorique, de véhéments reproches et, pour essayer de l'amadouer, elle s'isole un moment avec un petit pot de Mitosyl et le tube de Biafine. On n'en fait jamais assez dans ces cas-là ! Elle pousse même la sollicitude jusqu'à changer de cuissard et repart, la conscience tranquille. Faire plus, ce n'était pas possible ! Mais elle n'est pas à la fête, aujourd'hui, Claude. Ce col la 'nifle'... non ne cherchez pas dans le dictionnaire ; c'est un mot particulier aux gens de Chateaufort-les-Martigues. Il n'y a pas, d'ailleurs, de traduction bien précise. Beaucoup de choses peuvent vous 'nifler' : remplir votre déclaration d'impôt par exemple ; apprendre la couture quand vous n'êtes pas douée et que vous voulez quand même pouvoir faire des économies ; attendre des gens qui sont en retard alors qu'ils avaient promis-juré d'être à l'heure pour une fois... Eh bien, elle, c'est monter ce col qui la 'nifle', on n'y peut rien, c'est comme ça ! Quoiqu'il en soit, 'niflée' ou pas, elle est quand même devant...

Les voitures, face à nous, arrivent pas vagues successives. A tous les coups, il y a des travaux pas loin et une circulation alternée. Touché ! Juste après un virage, un ouvrier brandit sous mon nez et à bout de bras un panneau rond et vert. Chance, je n'ai même pas besoin de freiner et je passe pelleuses et bulldozers dans un nuage de poussière. Un peu plus loin un homme sur une Vespa pétaradante veut absolument me pousser malgré mes protestations. C'est un monde, ça, on ne peut pas souffrir tranquille maintenant ? D'abord, je ne suis pas encore à l'agonie, tant s'en faut ; ensuite, j'ai peur quand on me serre de trop près dans un équilibre qui me paraît bien instable ; enfin, j'ai posé pour principe, une bonne fois pour toutes, que je ne me ferai jamais pousser ; lentement, péniblement, à pied s'il le faut, mais toute seule ; je ne refuse aucun soutien moral, au

contraire ; je ne veux pas de poussette, c'est tout. Mais c'est dur à expliquer en italien, surtout quand le Bon Samaritain de service a tout sourire dehors et paraît persuadé que vous n'êtes qu'une pauvre petite chose qui, sans lui, va s'effondrer dans moins de 100m. Il faut presque que je me fâche pour qu'il accepte de me lâcher l'épaule, tout dépité de voir ainsi méprisée sa galante sollicitude.

Décidément, elle est bien facile, cette Maloja. Deviendrais-je bonne, mine de rien ? Je remonte une petite rivière dans une vallée large et débonnaire quand soudain, la grande paroi rocheuse qui bouchait l'horizon se trouve là, devant mes yeux horrifiés. Je suis stupéfaite de ne pas l'avoir vue arriver. Rêvais-je encore ? C'est le mur, le mur qu'il faut franchir pour sortir de la vallée ; le mur qui s'appelle 'la Maloja' ; le mur à flanc duquel, je distingue les fins lacets de la route ; sur cette route, en écarquillant bien les yeux, j'aperçois des voitures, pas plus grandes que des miniatures, qui semblent suspendues, collées à la paroi ; un car (un car de nougats de Montélimar, me dira Claude qui était à sa hauteur) manœuvre dans une épingle et bloque un moment toute la circulation. C'est une vision à la fois splendide et affolante. En 3 km, sûrement pas plus, on doit bien faire 300m de dénivelé (j'ai l'air fine avec ma moyenne). Je m'arrête un moment, histoire de bien m'imprégner de la difficulté avant de l'aborder. Curieusement, je ne râle pas. Je commence à développer une certaine philosophie qui tend à considérer comme un miracle inespéré (et sûrement payable à très courte échéance) toute pente inférieure à 5% et comme une situation allant de soi toutes celles supérieures à 5% ; quant aux pentes supérieures à 10%, ce sont elles qui font la gloire de Thonon - Trieste, alors pourquoi les bouder quand nous sommes venus - presque - pour elles ? Finalement, la pente, bien que très raide, se laisse facilement grignoter. Oh ! ce n'est pas une partie de plaisir physiquement parlant ; mais moralement, c'est une vraie fête. Je monte ce mur que, d'en bas, je voyais vertical ; et la vallée s'ouvre sous moi, à chaque lacet plus large, plus profonde ; j'étais là-bas, sur cette route que d'en haut je vois plate et qui n'a eu d'intérêt que celui de m'emmener ici ; dans peu de temps, je basculerai de l'autre côté, la pédale soudain légère, dans la fraîcheur du sommet, dans la lumière du soleil et des sourires amicaux qui m'attendent. Je respire un bon coup, fatiguée et heureuse. Les voilà, mes trois lascars, mes trois bourreaux, mes trois amis, gesticulant sur un rocher d'où ils surveillaient ma lente progression.

- « Hé bien, me disent-ils, on te croyait beaucoup plus bas, tu es drôlement bien montée ! »
Ca n'a l'air de rien, une petite phrase de ce genre, mais qu'est-ce que ça fait plaisir !

- « Dis donc, me disent-ils aussi, ta 'moyenne' ? tu es sûre que ??? »

- « Bon ! A partir d'aujourd'hui, je ne veux plus rien entendre au sujet d'une quelconque moyenne, je décline toute responsabilité. Faites comme si vous n'aviez pas de 4^e colonne sur vos fiches ! »

D'ailleurs, elles sont justes mes moyennes, sorties tout droit d'une calculatrice, c'est tout dire... Mais, sur le tas, il est vrai que théorie et pratique font assez mauvais ménage. Donc, c'est décidé, je renie mes moyennes...

Claude en m'attendant, s'est reposée en faisant bronzer ses cloques ; son séant, bâillonné de pommade, n'a plus manifesté mais n'en pense pas moins pour autant ; son genou tient bien mais la gêne quand même un peu.

- « Tant que la gêne ne devient pas douleur, c'est bon, dit-elle, mais heureusement que Guy m'a récupérée au sommet, j'étais morte et j'ai profité de ton absence pour lui tomber dans les bras. »

Ca m'est égal, moi, j'ai fait mon plus charmant sourire pour le petit oiseau de Lulu. Il y a beaucoup de touristes en ce sommet de col. Il faut dire que le temps est aussi superbe que le paysage ; l'air est léger, un rien pétillant. Le plaisir d'être là monterait vite à la tête mais nous gardons bien les pieds sur terre et très prosaïquement, nos estomacs crient famine. Le temps d'admirer le chalet-hôtel à la superbe façade richement sculptée ; le temps de déchiffrer en prenant un peu de recul la phrase gravée tout en haut sur toute la largeur "*Qui chaque année à Maloja viendra, longtemps sur terre restera*" ; le temps de décider qu'une ascension à vélo vaut toutes les ascensions en voiture et que donc, c'est certain, nous vivrons vieux, et nous voilà repartis à la recherche d'un coin sympathique pour pique-niquer. Et il n'en manque pas ! Nous en trouvons un, à l'écart de la grand route, près du Lago da Segl. Nous étalons nos orteils au bord de l'eau pendant que rafraîchissent au bout d'un morceau de ficelle bouteille et yaourts. Dieu que c'est beau et que nous sommes bien ! De temps en temps, nous voyons passer quelques cyclos mais ils sont trop loin de nous et trop occupés par leur route pour seulement nous remarquer. Je sombre dans ma sieste quotidienne quand Guy prend soudain son air des mauvais jours :

- « M..., je ne trouve plus ma pellicule photos. Tu sais, Claude, celle que j'avais à la main quand tu es arrivée en haut du col tout à l'heure. Tu ne te rappelles pas où je l'ai mise ? »
- « Non, je ne vois pas. Dans ta sacoche ? »
- « J'ai tout fouillé. Voyons, en vous attendant, j'ai pris la dernière photo et j'ai changé la pellicule. Je l'avais à la main et c'est à ce moment que tu es arrivée. Je t'ai attrapée au vol... mais je l'avais rangée avant ou non ? »
- « Tu l'as peut-être posée à côté de toi sur la murette... »
- « Ah oui ! C'est possible. Ecoutez, ça serait trop bête de perdre 36 photos. J'y retourne. On ne sait jamais. »

Et le voilà qui bondit sur son engin et rebrousse chemin avec vigueur. Personne ne se propose pour l'accompagner. Ce n'est pas trop loin, ce n'est pas trop pentu et puis c'est sa pellicule, non ?

Nous l'attendons en revivant nos souvenirs, communs ou pas, d'objets égarés en cours de randonnée. Pendant le Tour du Tarn, par exemple, nous avons oublié dans une vieille grange, toutes nos cartes B.P.F., B.C.N. et nos feuilles de route fraîchement tamponnées. Guy ne s'en est rendu compte qu'à l'étape du soir. Il s'en est donc retourné le lendemain, avec Lulu qui avait tenu ce jour-là à partager son sort misérable sous une pluie battante. Ils nous sont revenus, crottés, crevés, trempés mais avec les précieuses cartes qui les avaient sagement attendus, bien étalées sur le timon d'une charrette aussi rouillée que déginguée. Plus original, ce souvenir de Claude et Lucien pendant leur Antibes -Thonon. L'ami qui les accompagne oublie à Bousiéyas dans la grimpe du col de la Bonnette sa pellicule, tout comme Guy. A force de réflexions, ils décident que ça ne peut être qu'à tel endroit mais que c'est tant pis parce que ça remonte déjà à deux jours. Là dessus, ils rencontrent une équipe qui fait Thonon - Antibes. Au moment de se séparer, à tout hasard, ils leur parlent de cette pellicule et de l'endroit où elle est censée se trouver. Echange d'adresse, au cas où... et le miracle a lieu. La pellicule est retrouvée et expédiée pour la plus grande joie de notre randonneur étourdi. Il est vrai que les photos sont un support magique aux souvenirs et que les regarder apporte toujours une bouffée de plaisir à nulle autre pareille. Guy revient bientôt avec le sourire, sa pellicule soigneusement rangée. Elle était bien sur la murette où il l'avait posée avant d'attraper le vélo de Claude.

Nous repartons d'une pédalée languissante, sur une route idyllique, au bord de lacs somptueux où se reflètent les pics enneigés des montagnes toutes proches (ouf ! voilà le décor planté, je n'y

reviendrai plus). Le faux-plat descente nous permet d'enrouler un braquet fort convenable en toute sérénité.

St Moritz étage bientôt ses chalets, ses palaces, ses villas. Dirai-je que tout est luxueux ? Non, je ne le dirai pas. Nous avons, d'ailleurs, à peine regardé, cherchant à nous persuader que nous ne pourrions y vivre une semaine sans sombrer dans la plus profonde mélancolie ; - Ces raisins sont trop verts, dit-il... -. Laissant la grande route descendre la vallée de l'Inn, nous commençons tranquillement la remontée du Val Bernina. Notre 3ème col à plus de 2000m se présente plutôt bien. Grande et large vallée, écrin verdoyant de l'inévitable torrent. Le nez en l'air, nous pédalons à une encablure les uns des autres, partageant les mêmes plaisirs. Chacun essaie de rendre sa grimpe encore plus plaisante en tâchant de minimiser ses petits problèmes. Claude s'assied dessus, carrément ; Lucien pense avec délectation au bain de pied qu'il va prendre dès que le torrent lui sera accessible ; moi, je pommade d'écran total le triangle de nuque laissé libre par mes couettes qui rougit autant qu'il picote ; il n'y a que Guy qui n'a besoin de rien : être sur son vélo lui fait tout oublier et il ne fait qu'un avec son engin et son engin et lui se fondent dans le paysage, silencieux et rapides. Il y a de la mécanique dans cet homme là. Nourrissez-le convenablement, mettez-le sur un vélo et il va vous tricoter des kilomètres de route, inventant même des points nouveaux (oh ! le cyclo-muletier où il m'a traînée l'autre jour !!!) imperturbable sur son petit braquet de clown. Les jours de grand soleil, de beaux paysages et de grands cols, son sourire va s'élargissant et ses yeux se plissent. Lorsqu'il consent à mettre pied à terre et qu'il perd son air extatique, il ressemble alors à une chouette : visage bronzé troué par les deux taches rondes de ses orbites et maquillé de blanc par les sillons de ses pattes d'oie. Aujourd'hui, 3ème jour de grand soleil, la chouette se précise de plus en plus. C'est bon signe.

Tiens, revoilà mon bon Samaritain à la Vespa de ce matin. Il me refait un brin de conduite mais gentiment, sans essayer de me pousser. De notre conversation rendue difficile autant par les pétarades de son engin que par la différence de langue, il ressort que le col ne doit pas être très difficile. Je veux bien le croire : ma moyenne précise 3,3% pour 18 km de montée. Mais maintenant, je me méfie. Je le laisse rejoindre les autres sans même tenter de profiter de l'aspiration. Pas folle : vous n'avez pas vu cette fumée ? Je les retrouve très vite, garés tous sur le bas côté, en grande discussion, c'est à dire faisant tous de grands mouvements tandis que la Vespa tousse au ralenti.

Un peu plus loin, c'est un jeune couple de cyclo-campeurs qui me double à son tour. Des vélos au chargement de bric et de broc. Comme leur collègue du Splügen, ils me passent avec un grand sourire et me plantent là pour aller discuter avec les autres devant (mais qu'est-ce que je leur ai fait aux cyclocampeurs ?). J'apprendrai donc, de seconde main, qu'ils sont de Grenoble et vont à Venise (ah, Venise !) en passant par le Stelvio, qu'ils y vont en vélo parce que c'est plus original et moins onéreux et qu'ils ne font pratiquement jamais de vélo qu'en vacances. Et eux-aussi appuient sur leurs pédales, font tanguer leurs échafaudages et disparaissent sous les arbres du premier virage. Décidément, il y a de quoi s'asseoir sur le talus pour pleurer ! Mais, vite, vite, je retrouve ma petite méthode Coué "Ne les regarde pas. Ils n'existent pas ; toi seule existes ; tu es là et si tu es là, c'est que tu es bonne. Lente mais bonne. La tortue de La Fontaine, voilà ce que tu es ; une brave, courageuse, solide petite tortue...". Ah ! Ca va mieux ; et la petite tortue rattrape, comme de juste, un grand gaillard de lièvre en train de prendre la température du torrent avec ses pattes en feu. Bientôt c'est le col ; effectivement pas plus difficile que ça. Mais la longueur et le soleil usent tout de même la résistance. Je refuse de m'arrêter au petit bâtiment à 1 km avant le sommet. Claude court après moi pour me mettre à la bouche notre dernière sucette en réglisse que je mâchouille avec gourmandise en arrivant en haut. De là, nous voyons la large et belle route qui dégringole dans la vallée. Mais il ne faut pas s'y tromper. Mes fiches sont impitoyables :

nous allons descendre sur seulement trois petits kilomètres et remonter exactement à la même hauteur en 4 km.

Sans perdre de temps, nous plongeons. Pour si peu, ce n'est pas la peine de s'habiller. Le carrefour est là, tout de suite et je le passe la 1ère, Guy dans mon sillage. En levant la tête, on voit très bien le sommet du col, dernière difficulté de la journée et la perspective en est plutôt inquiétante. Au lieu de monter régulièrement à 6,5%, la route se prélassse d'abord sur environ 2 km au milieu de prairies et de pins et elle se redresse soudain, sèche comme un coup de trique pour basculer là-haut sur ce sommet poussiéreux. Aïe, aïe, aïe, je sens que les petites tortues courageuses ne vont pas aimer ça du tout ! Eh bien tant pis, puisque je suis là pour en baver, bavons... et je fonce. Pardon je force. Guy, mouche du coche zélée et lièvre compatissant, ne me quitte pas d'un pneu, obsédant comme un crissement de cigale.

- « Josie, tu ferais bien de t'arrêter pour souffler et manger un peu. C'est raide, là-bas et tu n'as rien mangé depuis longtemps. Tu es fatiguée. Josie, arrête-toi, juste 5 mn, ça te fera du bien ; si tu continues comme ça, tu vas te crever pour rien ; Josie, on est dans les temps, on va faire une pause dans l'herbe. Josie, sapsristi de bon sang de bon soir, arrête tes conneries. Ca suffit ; 10mn d'arrêt. C'est un ordre. »

Et il s'accroche à mon porte bagages sans tenir compte de ma colère. Car je suis en colère. J'ai horreur, positivement horreur, de m'arrêter si près du sommet. Et bêtement, plus je suis fatiguée et moins j'ai envie de m'arrêter, partant du principe que, plus vite j'en aurai fini, plus vite je serai soulagée. Je sais très bien que mon Seigneur et Maître a raison ; je suis tout à fait d'accord pour le reconnaître, devant mon pastis, à la fin de la journée, mais à chaud, sur mon vélo, tout en sachant que j'ai tort, je m'obstine, dents serrées, butée et hargneuse. Alors, comme il me connaît bien, il emploie les grands moyens. Non, bien sûr, pas les ordres ; il y a belle lurette que ça ne m'impressionne plus ; il a dit ça simplement pour se donner de l'importance. Mais s'accrocher à mon porte bagages, ça, c'est un argument irrésistible et je n'y résiste pas. Cultivant ma rage, je balance mon vélo dans l'herbe et je m'affale à côté.

- « C'est complétement idiot ; il reste à peine 2 km et après on descend pendant 14 bornes. J'aurais eu le temps de récupérer ! »

Guy me laisse exhaler ma mauvaise humeur et farfouille dans nos sacoches.

- « Eh ben, il ne nous reste plus grand chose. Tiens, il y a encore un fond de fruits secs.
- « On en a mangé 1 kilo à quatre ! Allez, mange-moi ça, ça va te requinquer »

Mais, je n'ai pas faim ; j'ai soif et bien sûr, nous n'avons plus d'eau. Lucien, qui a pris le temps de se rechausser, et Claude arrivent alors et s'inquiètent devant ma mine sombre.

- « Non, ce n'est rien, leur dit Guy, je l'ai obligée à s'arrêter, alors, elle râle. »

Mais non, voyons, je ne râle plus. Je fais juste semblant, histoire de ne pas avoir l'air de céder trop vite. On est si bien, le nez dans les fleurettes. Et puis, ne sont-ils pas attendrissants, mes trois loustics ?

Lulu me propose l'eau de son bidon ; Guy revient à la charge avec sa poignée de raisins secs et Claude s'allonge à mes côtés en feignant d'être encore plus crevée que moi. A l'entendre, si je n'avais pas eu la bonne idée de m'arrêter, elle s'écroulait avant 100 mètres. Pendant un bon quart d'heure, nous allons nous détendre, picorant nos restes d'amandes, noisettes et raisins, apprivoisant du regard les deux fameux derniers kilomètres.

- « Eh bien, tu vois, finalement, ce n'était pas si dur que ça ! Je suis très bien passée ; ce n'était pas la peine de faire tout ce cirque et de m'obliger à m'arrêter ! »

- « Bien sûr que si ! Tu es bien passée parce que tu t'es arrêtée, qu'est ce que tu crois » répond Guy en levant les épaules et les yeux au ciel. Effectivement l'arrêt a été très bénéfique et nous basculons vers Livigno pour nos derniers 14 km de la journée.

Livigno est une petite ville curieuse, toute en longueur. Pendant que les hommes gardent les vélos, Claude et moi entrons nous renseigner dans une pizzeria qui fait aussi hôtel. Les chambres sont tout à fait correctes mais le prix de 46.000 liras par personne, même pour la demi-pension, nous paraît prohibitif. Nous continuons donc nos recherches, assez inquiets. Nos réserves italiennes vont-elles fondre aussi vite que feues nos réserves suisses ? Laissant Lucien et Guy frapper à d'autres portes, nous épluchons le papier donné par la serveuse de la pizzeria et je m'aperçois alors que 46.000 liras est le prix pour un couple et non pour une personne. Voilà qui est donc beaucoup plus raisonnable et qui change tout. Nous retournons sans vergogne dans la pizzeria où la serveuse nous accueille avec un sourire entendu. C'est d'accord pour 4 demi-pensions, total 92.000 liras.

- « Prego, un momento » dit-elle alors ; et nous traduisons qu'elle va demander confirmation à son patron.
- « Va bene, assure-t-elle en revenant, 92.000 liras. »

Un grand bonhomme l'appelle d'un ton cassant, à l'autre bout du comptoir. Nous déchargeons nos bagages et encombrons le passage de la petite salle quand elle nous rejoint, l'air ennuyé. Ce n'est plus 92.000 liras qu'elle nous demande, mais 110.000 ! C'est la meilleure, et de quel droit ? Navrée elle nous explique qu'elle a deux patrons ; le premier était d'accord pour le prix fixé ; le second (l'homme du comptoir) nous entendant discuter, a manifesté sa mauvaise humeur de n'avoir pas été consulté et a haussé le tarif. Ah ! Ils sont bien les Italiens ! Comme si c'était à nous de payer les différents de frères ennemis ! Mais, il n'est pas question pour nous de nous laisser faire. Je proteste énergiquement. La serveuse, de plus en plus gênée, interroge du regard l'homme, qui, lui, suit les mouches au plafond. Finalement, nous acceptons un compromis de 100.000 liras. Ca fait un compte rond et l'honneur est sauf.

Au repas du soir, spaghettis et vin italiens pour enrichir nos connaissances vini-gastronomiques. Enfin, un bon, gros, vrai repas. La sous-ventrière n'en "pète" pas, non, mais enfin, ce soir, nous partons dormir bien calés. Allons courage, Claude, les jours de vaches maigres sont finis.

ET DE QUATRE !

DE LIVIGNO A GOLDRAIN 100 km 2130m de dénivelé

Il fait plutôt frisquet, ce matin à 1800 m, une brume légère flotte sur un paysage de montagne endormie. Quelques sonnailles assourdies accompagnent nos premiers coups de pédale. Il est dur de se réchauffer et nous attendons avec impatience les premières rampes sérieuses du Passo di Eira. Lulu affûte ses mollets : c'est aujourd'hui qu'il se trouve ou qu'il se perd ; c'est aujourd'hui qu'il a rendez-vous avec lui-même ; c'est aujourd'hui, en un mot, que nous allons passer le STELVIO et le Stelvio, c'est l'obsession de Lucien. C'est pour le Stelvio, et presque pour lui seul, qu'il a tant tenu à nous entraîner dans cette aventure.. Alors, pensez, c'est le grand jour et le fringant Lulu a le trac.

Guy a, lui aussi, comme un poids sur le plexus, mais le Stelvio n'a rien à voir dans l'affaire et mon homme a plutôt tendance à accuser le petit déjeuner que le géant des Alpes italiennes. Si j'étais mauvaise, je me réjouirais sans discrétion aucune : j'ai une chance de le 'bananer' puisque son estomac lui joue des tours. Mais il est bien connu que je suis brave : je me contente de le regarder avec commisération en pensant que son petit déjeuner aurait pu choisir un autre jour pour mal passer. Ca lui apprendra à se goinfrer de lait et de tartines quand je n'ai pas pu avoir mon Nesdéca, tiens ! Car ce matin, au réveil, j'ai vainement cherché mon pot de café. Oublié ! Oublié à Chiavenna, sur la table au milieu des tasses vides, des papiers de beurre et des petits pots de confitures. Alors, j'ai chipoté un vrai café italien, largement baptisé pour éviter la tachycardie et je me suis rattrapée sur les tartines tandis que Claude trempait ses croissants dans son thé au citron matinal (beurk !).

Enfin, tout va bien ; la journée promet d'être superbe ; la brume matinale dissipée, le soleil commence à nous réchauffer gentiment, bien aidé en cela par les pentes du Passo di Eira qui développe ses lacets aux flancs d'une vallée verdoyante à souhait ; les remonte-pentes dispersés de-ci, de-là, laissent augurer de fructueuses saisons hivernales. Pour l'instant, les pistes de ski sont bien vertes et bien plaisantes à l'œil. Cette mousse épaisse et uniforme donne envie de redevenir enfant et de s'allonger dedans pour dévaler en roulant, mélangeant terre et ciel, endroit et envers jusqu'à l'arrêt brutal contre une barrière de bois ou au fond d'un fossé, le cœur battant la chamade et l'estomac au bord des lèvres. Si j'osais... Mais, je n'ose pas. C'est dommage. Un jour, il faudra ; un jour, j'oserai, c'est promis. Après tout, c'est sérieux, l'enfance, et retrouver l'enfance l'espace d'un moment, même si on doit être malade ou perdre un peu de temps, à mon avis, ça vaut le coup. Mais avec le Stelvio au milieu du chemin, pas question d'aller faire des galipettes. J'ai déjà du mal à faire accepter mes arrêts fraises, mes arrêts framboises et mes arrêts myrtilles, alors pensez, si je commence aujourd'hui des arrêts galipettes, je risque carrément la fessée...

Ma moulinette tourne rond lorsque j'arrive au sommet où je trouve Guy jouant les infirmiers : il 'tricotérylise' les doigts de Claude dont les jointures ont été râpées par la sacoche lors de la fameuse descente du Splügen. Pour mieux comprendre, il faut préciser que Claude a des freins à double poignée et qu'elle se refuse catégoriquement à freiner avec ceux du bout du guidon. A chaque fois qu'elle actionne trop fort ses freins médians, ses articulations digitales (n'est ce pas bien dit ?) s'écorchent contre le tissu rugueux de sa sacoche de guidon. En effet, cette sacoche dont le support s'était cassé, a été réparée par Lucien et se trouve maintenant trop rapprochée du guidon. Et Dieu sait combien de fois et avec quelle force, elle a serré ses freins avant-hier soir ! Depuis, bien sûr, ces écorchures mal placées ne se cicatrisent pas et chaque contact devient de

plus en plus douloureux. Un coup d'éponge miracle, quelques petits pansements, allez, tout ira bien.

En face, par delà la vallée, on aperçoit le Foscagno, le prochain col, à peu près à la même hauteur que l'Eira où nous sommes. Depuis la Maloja, nous jouons un peu au toboggan tout en restant en altitude et, vu le grand soleil que nous avons, nous sommes sûrement mieux ici qu'en fond de vallée. Ce Foscagno est fort désagréable à monter. La route est en cours de réfection et, sur 4 km, nous roulons sur de la terre défoncée, respectant scrupuleusement la limitation à 10 km/h du panneau annonçant les travaux. Les ouvriers nous saluent largement, profitant de notre passage pour souffler, appuyés sur leur pelle ou aux commandes de leur bulldozer. Une débauche de drapeaux nous accueille au sommet. Nous sommes pourtant bien en Italie ! Ou la Suisse y a-t-elle enfoncé un doigt imprévu dans le courant de la nuit ? Le douanier nous explique gentiment que nous sommes en 'zona franca' d'où cette multicolore et fasseyante décoration.

Pour redescendre de 1000 m en 22 km, nous nous habillons bien soigneusement et nous savourons, chacun à sa façon, ce long moment de repos avant les choses sérieuses. Personnellement, je trouve cette descente très agréable. A un endroit où une trouée dans les arbres permet d'avoir une vue plus large sur les alentours, Lucien et Guy s'arrêtent, fouillant les montagnes du regard.

- « D'après toi, il est où, le Stelvio ? » Ah, Lulu ! Aussi ému qu'un jeune marié attendant sa promesse au pied de l'autel.
 - « Ca !!! En face, d'après la carte... C'est sûrement l'un de ces pics, par là, mais lequel ? »
- Patience, Lulu, tu la cueilleras bientôt, la fleur de neige de tes rêves !

La chaussée laisse à désirer. Nous avons été avertis qu'elle était 'Dissestata' par un panneau mis en évidence, mais c'est, à notre humble avis, une façon un peu rapide et passablement cavalière de réparer le bitume. Enfin, tout ne peut être parfait, n'est ce pas ?

- « Ah ! Pour être 'péiratata', elle est vraiment 'péiratata', cette route ! » s'exclame Lucien en arrivant à ma hauteur, laissant Claude négocier la descente à sa main.
- « Péiratata ? Qu'es acco ? »
- « Ben, c'est pas ce qu'il y avait écrit sur le panneau, tout à l'heure ? »

Ah bon, moi, j'avais cru lire autre chose mais allons-y pour "péiratata" c'est trop beau pour ne pas être adopté d'office.

Guy, toujours perturbé par son estomac, essaie de distraire sa morosité par la griserie de la vitesse. Il dévale donc à vive allure (à sa bonne habitude, d'ailleurs ; mais je n'ai au-cun-sou-ci à me faire ; il est toujours très, très prudent). Son arrivée, intempestive mais silencieuse, interrompt la tranquille promenade d'un gentil écureuil roux à travers la chaussée. Un coup de frein, toujours aussi bruyant (les miens se sont un peu calmés mais pas les siens) finit d'affoler la pauvre petite bête qui fait un superbe bond sur place, ramasse le beau panache de sa queue et disparaît en catastrophe derrière le parapet. A tous les coups, il devait penser que la fréquentation du Marsupilami était sans doute moins dangereuse.

Le regroupement se fait à Validentro. Pendant que les hommes font les courses, si on téléphonait à la famille ? Justement, une poste est là, au milieu de ce petit village où nous arrivons sur le coup de 10 heures. Nous fixons bien solidement nos vélos avec les antivols et le groupe se divise, hommes d'un côté, femmes de l'autre. La poste est petite mais a l'air avenante. Trois employés mâles s'y occupent derrière les guichets. Je m'approche ; dans ces cas là, en général, Claude joue l'arrière-garde.

- « Prego, dis-je de ma voix la plus suave, per telefonaré en Francia ? »

Evidemment, cet italien, appris sur le tas en 4 jours, n'est rien moins qu'orthodoxe, mais dans la mesure où je me ferai comprendre, il suffira à mon bonheur.

- « Telefonaré ? Francia ? » répète d'un air surpris l'employé interpellé, « Telefono Publico ! » et il replonge dans ses dossiers.

Claude et moi, nous nous regardons. Bon, ça commence bien ! Téléphone public, d'accord, le mot à mot, nous comprenons, mais dans le contexte, qu'est ce que ça veut dire ? J'insiste avec mon plus charmant sourire :

- « Prego, no capito, per telefonaré... »

- « Telefono publico, si, si... »

Je regarde Claude, qui me regarde ; les trois employés nous regardent d'un air encourageant. Heureusement, nous sommes les seules clientes ! Un second préposé vient à la rescousse du premier. Vient-il aussi à la nôtre ?

- « Per telefonaré, nous dit-il avec cet accent chantant qui fait rêver les midinettes, chi, non, telefono publico » et il fait un geste vague vers la rue.

Ah bon ? D'ici, on ne peut pas téléphoner ? Ah, mais c'est bien sûr, dehors, à 20 mètres, j'ai vu une cabine. Bien, on y va ! Oui, mais minute, pas comme ça !

- « OK, capito ; pero el número d'appel per Francia ? »

Ben oui, quel numéro fait-on, depuis l'Italie, pour appeler la France ? Le visage de mon interlocuteur qui, l'espace d'une minute, s'était illuminé, se referme brusquement. On sent monter en lui comme une lassitude. D'autant qu'il n'a pas l'air de comprendre du tout mon sabir franco-hispano-italien. Mon art gestuel, qu'en bonne méridionale, je cultive chaque jour, ne m'est pas, ici, d'un très grand secours. Si je rencontre un jour le mime Marceau, il faudra que je lui demande comment on dit 'numéro d'appel' en langage Bip pour public difficile. En attendant, je griffonne sur un bout de papier le numéro de mon papa.

- « Ca, eso, número del mio padre, en Francia »

Je mets un grand point d'interrogation devant et un plus grand encore dans mon regard. Claude joint ses supplications muettes aux miennes. Avec un sourire rayonnant, l'employé se précipite sur son stylo et mon papier. Il a compris, nous sommes sauvées !

- « Chi, nous dit-il, número chi, 75-26... »

Non, mais c'est dingue ! Voilà qu'il nous donne le numéro du village ! Mais que veut-il donc que nous en fassions ! Je secoue la tête d'un air lamentable quand Claude me dit :

- « Mais peut-être que toutes les indications sont données dans la cabine ? »

Evidemment ! que n'y a-t-elle songé plus tôt ! Nous quittons la poste sur un dernier sourire embarrassé :

- « Grazié, grazié, telefono publico » et nous fonçons dans la cabine.

Et tout est là ; le numéro d'appel pour la France et même la petite fente pour recevoir les "getoni". Ah, ça marche avec des jetons ! Bon, retournons à la poste pour en acheter. Nous sentons comme une gêne lorsque nous rentrons dans la petite salle. J'essaie d'être aussi claire que possible sans affoler mon monde.

- « Telefono publico ; va bene, capito ; mais comprare getoni ? »

Plus ça va et plus je me fais l'effet d'un mamamouchi nouveau look. Le pauvre homme pousse un soupir qui en dit long sur ce qu'il pense des Françaises déguisées en Moser.

- « Chi, non, telefono publico..." suit une phrase complète que, bien sûr, nous ne comprenons pas et que, par conséquent, je ne peux reproduire... getoni... alimentari... publico... »

La plaisanterie commence à nous paraître saumâtre. Si j'étais un homme, je dirais qu'il commence à nous les... avec son telefono publico. Mais je suis femme, et polie, et qui se veut ambassadrice courtoise d'un pays civilisé où les postes ont des téléphones et les postiers un minimum d'obligeance. Je prends donc une profonde inspiration et, avec ce qui me reste de sourire.

- « Mon cher monsieur, lui dis-je et aussi vite que lui, j'ai très bien compris qu'il est vain de vouloir téléphoner d'une poste italienne et qu'une cabine extérieure est prévue à cet effet. Mais comment voulez-vous que nous appelions chez nous si nous n'avons pas de "getoni" et si vous ne voulez pas nous en vendre, sapristi de bon sang de bon soir... »

L'énervement commence à gagner de part et d'autre. Vous connaissez les dialogues de sourds ? Voilà que l'autre recommence :

- « Telefono publico... ti... ta... to, getoni... pi... pa... po, alimentari... bi... ba... bo... strada »

Ah ? Une lueur tout à coup ! Voilà plusieurs fois que j'entends "alimentari" alimentation ? Strada, c'est la rue. Se pourrait-il que l'on vende les jetons de téléphone dans l'épicerie de cette rue ? Ca nous paraît plus que bizarre, mais, au point où nous en sommes ! Je prends énergiquement mon Italien par la main et je l'oblige à quitter son comptoir et à me suivre dehors :

- « Bene, telefono publico, chi, (je lui montre la cabine), comprare getoni alimentari, dove ? »
- « Non, non, telefono publico, non chi, (il rejette la cabine d'un geste sans appel), telefono publico, getoni, alimentari... strada... »

Non, mais dites - moi que je rêve ! Il y a une poste, il y a une cabine, et on doit téléphoner d'une épicerie !!! Ils sont fous, ces Italiens ! Mais nous ne rêvons pas. L'homme fait quelques pas de plus et nous désigne une épicerie, une cinquantaine de mètres plus loin en nous faisant comprendre que c'est là, et nulle part ailleurs, que nous trouverons 'ge-to-ni-e-té-lé-fo-no-pu-bli-co'. De plus, il nous montre aussi, à moitié caché par la devanture, une espèce de gros cadran téléphonique jaune-orangé, symbole ô combien expressif, même aux yeux de Françaises débiles. Penaudes, mais guère convaincues, nous lâchons notre facteur et nous nous dirigeons vers le magasin.

- « Ca a l'air d'être là ; tu crois que c'est ça ? Alors, on va téléphoner comme on achète un yaourt ? Vouiii... Tu y vas ou j'y vais ?... »

Heureusement que le ridicule ne tue plus depuis longtemps, car, l'une poussant l'autre, nous nous sentons passablement bêtes à demander "getoni e telefonaré" entre deux tranches de mortadelle et une bouteille de Chianti. Mais ça marche ! Il était temps !

Les hommes, qui avaient largement eu le temps de faire les courses, nous récupèrent, tout étonnés, alors que nous attendons la note, fort convenable d'ailleurs. Nous leur racontons notre mésaventure et c'est en riant que nous retournons à nos vélos. Un regard rapide vers la poste :

- « Et si nous allions leur dire qu'on a réussi à téléphoner ? Ca leur ferait plaisir, non ? »

Mais nous avons assez perdu de temps comme ça, inutile d'en gaspiller encore.

- « Dès qu'on trouve un coin, on s'arrête pour manger. Ensuite, c'est le Stelvio. »

Depuis le temps que l'on y pense, que l'on en parle, le voilà devant nous ! Enfin, devant nous, c'est vite dit. Nous sommes arrêtés en fond de vallée à deux ou trois kilomètres après Valdidentro et tout autour de nous se dressent des massifs aussi imposants les uns que les autres. Nous ne savons toujours pas lequel est le Stelvio, mais n'importe, il est là et nous allons nous l'offrir en guise de digestif. Lucien a passé sa période 'traqueur silencieux' et entre dans la

phase 'agité fébrile' ; il piaffe d'impatience. Nous avons pitié de lui et nous partons. C'est ainsi que j'oublie sur la margelle de la fontaine près de laquelle nous avons pique-niqué, l'unique, le seul sachet de réglisse que nos hommes ont pu me trouver en Italie. Je ne m'en aperçois pas tout de suite mais lorsque la pénible réalité m'apparaîtra, j'en serai inconsolable. Certains se dopent à la glace à la vanille, moi, c'est à la réglisse et je sens que je vais être en manque...

Pour être au meilleur de leur forme dans cette confrontation dantesque entre l'homme et la montagne, Claude et Lucien s'arrêtent dans le premier bistrot venu pour leur petit noir habituel. Ils savent s'en passer quand ils ne peuvent pas faire autrement ; mais là, devant le Stelvio, dites, il faut bien être en possession de tous ses moyens ! Et comme le café, même noir, et même italien, n'est pas encore considéré comme un produit dopant (et pourtant), ils s'arrêtent donc en toute impunité, nous laissant filer, nous les purs ; Guy stoppe bientôt à son tour, en pleine nature ; certains se chargent, d'autres s'allègent... Je continue donc, solitaire mais première du groupe, savourant d'autant mieux la situation que je la sais tout à fait provisoire.

C'est bien d'aborder le Stelvio seule, avec les autres derrière. Si tout se passe bien, c'est moi qui mettrai la première mes roues sur ses flancs et c'est moi qui le quitterai, là-haut, la dernière. Somme toute, c'est moi qui en aurai le plus profité, non ? Cette pensée me ravit. Il ne m'en faut pas beaucoup, direz-vous ; certes oui, mais se réjouir de peu, n'est-ce pas là le début du bon, ma philosophie simpliste est soudain balayée par la vision de deux cyclo-campeurs qui arrivent face à moi. Chargés, surchargés, à l'avant, à l'arrière, sur les côtés, sur le dos, ils arrivent, le cheveu blond, la peau rouge écrevisse et l'allure pachydermique. Je me sens soudain ridiculement légère face à eux. On ralentit un peu de part et d'autre. Un grand "Bonjour" et deux "Hello" se croisent gaiement. A ma question, une réponse triomphante "Stelvio, ah, all right !" avec un geste ample vers leurs arrières. Comme mon anglais est pire que mon italien (puisque hors du creuset latin originel), je me demande si ça signifie 'tout droit derrière' ou alors 'très bien monté'. Je suis en train de conclure que la vraie traduction doit être une synthèse des deux, ce qui justifierait leur mine épanouie, lorsque Guy me rejoint au-dessus de Bormio, juste à l'embranchement du col.

- « Bon, eh bien, nous y sommes ! Il y aurait intérêt à se déshabiller car ça va être long et Mahomet cogne dur. »

En route, donc, pour l'une des plus prestigieuses ascensions alpines. Fidèle à ma tactique psychologique, je me garde bien d'évoquer Coppi et Hinault qui... que... Moi seule m'intéresse ; moi, mon vélo, mes jambes et mon souffle. Mon braquet ? Aucun intérêt. J'ai déjà passé mon avant-dernière couronne et je suis bien décidée à la tirer aussi longtemps que possible.

Il paraît que l'on voit fort bien la plaque indiquant le trente sixième virage. Moi, je la cherche encore, comme ses copines d'ailleurs. En montant, je n'en n'ai vu aucune. Ce que je lis très bien, en revanche, c'est la mention 5 km alors que je croyais en avoir déjà fait au moins 10. L'autosatisfaction, c'est bien, mais ça monte facilement à la tête. Fort heureusement, la réalité se charge souvent de ramener les grosses têtes à des proportions plus raisonnables. Bon, réendossons donc la carapace humble mais têtue de la courageuse petite tortue...

Un gros semi-remorque chargé de sable nous double, les uns après les autres, déversant ses entrailles en une dégoulinante et fumeuse traînée. Il monte péniblement, ne dépassant sûrement pas le 10 à l'heure. C'est dire à quelle allure nous, nous roulons.

Lulu a entamé son plat de résistance avec des canines d'ogre et un appétit apparemment intact. A croire que les 4 jours que nous venons de vivre ne lui ont servi que d'apéritif (j'en connais qui en

sont déjà au trou normand). Aspiré par le sommet, il s'envole, sans un regard pour la piétaille qui piétine à l'arrière. Le majestueux aigle martigalien a pris son essor pour s'en aller se griser aux cimes de l'épopée et rien ne peut lui résister. Guy essaie bien de prendre sa roue mais la détermination de Lucien est telle que mon cher époux abandonne vite sa tentative.

- « Pas envie, me dira-t-il par la suite ; mal à l'estomac (ben voyons !) ; et puis, Lulu a tellement envie de se le payer, SON STELVIO, que je ne pouvais décemment pas le prendre en premier ! »

Magnanime et généreux sur son vélo, Guy ? On m'a changé mon homme, ça cache quelque chose, ça !

La route, un moment enfermée entre des flancs resserrés, se dégage bientôt de l'ombre des massifs environnants et je vois enfin, là-haut, très loin, au bout d'innombrables lacets, tunnels et virages, des bâtiments que je baptise d'emblée Braulio, à 13 km du départ.

J'aime quand je vois où je vais. Comme j'aime savoir à l'avance, j'aime voir quand j'y suis. C'est peut-être loin, mais c'est là. On voit, petit à petit, grandir un mur, se dégager une maison, émerger une statue et on sait que derrière soi, le ruban s'allonge. Tandis que ces routes, perdues dans leurs forêts ou leurs rocailles, qui tournent autour des arbres ou des rochers sans jamais condescendre à dévoiler leur but, quelles enquiquineuses ! On scrute chaque dénivellation du terrain en se disant que, de là, peut-être, on pourra apercevoir et on est encore déçu. Il y a encore un bon kilomètre de chemin stupide avant de trouver une nouvelle trouée à travers laquelle, sans doute et puis d'un seul coup, alors qu'on pédale, résigné comme le bourricot à sa noria, paf ! on prend le sommet en pleine figure, et on y arrive en 100 mètres, sans avoir eu le temps de savourer cette approche silencieuse, lente mais inexorable, sans avoir eu le temps, après avoir jugé les forces en présence, de déguster, goutte à goutte la certitude de la victoire malgré les difficultés du moment.

Et bien, là, je suis gâtée ! Je vais avoir de quoi savourer et attention même à l'indigestion ! Sous un soleil de plomb et un ciel bleu paradisiaque, la montagne se laisse prendre par une route franche et audacieuse. Là, devant moi, je ne vois plus qu'elle, sortant d'un long tunnel, montant raide à l'assaut des maisons, puis se lovant en lacets voluptueux jusqu'au sommet où elle disparaît. Bien. L'ennemi est dur, mais à découvert ; j'y mettrai du temps, mais je l'aurai.

Les autres sont déjà hors de vue, qui dans un lacet, qui dans un tunnel. J'espère que Claude, malgré son peu de goût pour les tunnels, appréciera cependant ceux-ci. Moi, en tout cas, j'apprécie énormément. Bien sûr, le passage du grand soleil à l'obscurité, même relative, est gênant ; bien sûr, le revêtement est pratiquement inexistant, mais l'ombre et la fraîcheur n'ont pas de prix et j'en profite jusqu'au dernier centimètre. Pas toi, Claude ? Non ? Ah bon. Eh non, elle, elle n'a ressenti que les nids de poule surnois, elle n'a vu que les ténèbres inquiétantes, elle n'a senti que l'humidité malsaine et, sortie d'un tunnel, elle n'a qu'un espoir, qu'il soit le dernier ! Les hommes, eux, les passent, Lulu comme à la parade, attiré comme par un aimant par ce mamelon arrondi qui lui bouche l'horizon ; Guy, moins flambant, son estomac en bandoulière. Le camion de sable les regarde grimper, en reprenant des forces sur le bas-côté, capot ouvert et moteur fumant.

L'après-midi s'avance tout doucement, au rythme de mes coups de pédale et je m'interroge au sujet de ces maisons que je garde en point de mire. Est-ce vraiment le village de Braulio ? D'ailleurs Braulio, est-ce seulement un village ? un hameau ? un lieu-dit ? Ce sont de drôles de bâtiments, en tout cas et ce camion de matériaux qui y monte, et cette fumée de poussière qui s'en dégage n'ont rien de particulièrement rassurants. De plus, je suis assez surprise par le paysage : il est sec, râpé, ocreux, fumeux. Pas du tout ce à quoi je m'attendais. Mais la vie n'est-

elle pas faite de surprises ? Quoiqu'il en soit, j'ai la petite impression qu'il y en a une autre qui me guette, là, juste après le dernier tunnel, juste avant les fameuses maisons. Mon œil, exercé par la pratique de la montagne, a repéré une ligne droite qui m'a tout l'air de se redresser plus qu'il ne me convient. Et, effectivement, dès la sortie du tunnel, la pente se rebiffe. Dieu que c'est raide ! Comme j'ai mis tout à gauche depuis belle lurette, je n'ai plus aucun secours à attendre de ma roue libre. Comble de bonheur, les fameux bâtiments que j'atteins à la force de mes mollets ne sont que des hangars et des baraquements. De grands travaux sont en cours et expliquent le camion et la poussière. De toute évidence, ce n'est pas encore Braulio !

Me voilà enfin au pied des lacets que je commence à négocier avec soulagement. J'aime les lacets ; ils me permettent de grimper en douceur (du moins, d'en avoir l'impression) et d'apprécier immédiatement l'altitude atteinte. Voir des lacets, quand le paysage le permet, se dérouler sous moi, me donne un fantastique sentiment de puissance et provoque en moi une jubilation qui me surprend toujours, autant par son intensité que par sa naïveté. Tout cyclo qui se respecte se doit de garder un cœur d'enfant, moi, quand je grimpe en lacets, j'ai 10 ans !

A côté de ces lacets amicaux, dévalant avec impétuosité la pente que je gravis avec lenteur, une formidable cascade éclabousse d'écume les rochers et l'herbe rase. Dommage que je passe trop loin, j'aurais bien aimé être éclaboussée, moi aussi ; mais si ma peau ne connaît que la sueur de l'effort, mes oreilles et mes yeux y trouvent pleinement leur compte. Néanmoins, si mon ouïe n'a rien à redire au bruit tonitruant qui correspond tout à fait à l'importance de la chute, je trouve la vue à la fois grandiose, impressionnante mais aussi un peu décevante : d'un blanc immaculé dans la partie supérieure de la cascade, la mousse prend, dans la moitié inférieure une teinte grise qui la salit et qui me gêne. Sur quelle triste roche tombe donc cette dentelle liquide pour perdre à son contact son éclatante blancheur ?

Les lacets gravis sans trop de souffrances, du sommet, je peux voir une grande maison près de laquelle m'attendent mes amis. C'est une maison cantonnière et, à côté glougloute une petite source, mise ici exprès par le Bon Dieu des cyclos. Pendant que nous nous restaurons en vue de la deuxième mi-temps, le semi-remorque repasse, toujours aussi poussif. L'horizon est à nouveau, très large et la route se déroule sur deux temps. Premier temps, une montée sympathique, à travers champs, allant se perdre au bord du ciel, sur la gauche ; deuxième temps, une montée beaucoup moins sympathique, repartant carrément vers la droite, véritable rampe de lancement pour le Stelvio dont nous voyons la trouée quelques 3 km plus haut. Notre second souffle repris, nous repartons à l'assaut du géant. contrôle à l'Umbrailpass, où nous passons presque ensemble et Lulu démarre, des ailes à ses pédales, pour les 3 derniers kilomètres et la réalisation de son rêve.

Est-ce la proximité du sommet qui guérit soudain l'estomac de Guy et lui fait oublier ses généreuses dispositions de tout à l'heure ? Mystère, mais, après un temps de retard, le voilà qui prend son copain en chasse, nous laissant, nous les femmes, finir tranquillement à notre main (moi qui commençais à rêver à une arrivée groupée triomphale, c'est plutôt loupé !). Mais notre Lulu n'est pas né de la dernière pluie et tout en appuyant vigoureusement, il surveille Guy dans son petit rétroviseur, bien décidé à ne pas se laisser faire. Ah ! les hommes ! comme s'ils n'en avaient pas assez de se mesurer avec un sommet tel que le Stelvio ! Il leur faut, en plus, se mesurer entre eux et sans se faire de cadeaux ! Ils sont complètement 'fadas', les pôvres ! Remarquez, je crois que Lucien n'aurait peut-être pas demandé mieux que de se faire une petite violence, certes, mais solitaire, en toute sérénité... sans cet ostrogoth qui le course et lui reprend du terrain. Allons, Lulu, appuie plus fort, tu vas pas te laisser dépasser, tout de même ; et surtout pas par cet andouille qui a joué les malades exprès pour endormir ta méfiance, non ? Allez, encore un effort, tu y es presque, regarde le panneau 'Stelvio' n'est plus qu'à une centaine de mètres. Tu vas l'avoir... zut, voilà la roue avant de Guy qui se pointe ; un dernier coup de rein,

Guy est toujours à une roue derrière. Ca y est ! Tu as passé le panneau ! Tu es le plus fort ! Tu as gagné, viva ! Lucien, fier et heureux s'arrête devant le panneau, le cœur battant et le souffle un peu court ; mais c'est pour voir passer le vaincu devant lui comme une flèche criant :

- « C'est pas le bon panneau ; c'est pas encore le sommet ! »

Comment c'est pas encore le sommet ? Alors, non seulement l'ostrogoth se permet de lui faire la chasse dans le Stelvio, mais encore il lui conteste une victoire pourtant incontestable ? Furieux, Lulu repart de plus belle et, la rage aidant il reprend son léger retard. Courage Lulu, Guy faiblit, il vacille, il va craquer. Tu le remontes, tu le tiens, il est à ta merci ! Mais qu'est ce qu'il fait, ce c... ? Obstruction, il y a obstruction, M. l'arbitre, vous êtes témoin ! J'allais le doubler et il a fait un écart, exprès, bien sûr ; tenez il ricane, regardez-le ! Ah ! le saligaud ! Ca fait rien, il ne passera pas en tête tout seul ; j'y suis, j'y reste ! Et nos deux hommes passent le sommet ensemble, se surveillant du coin de l'œil, vainqueurs ex aequo, bon gré, mal gré. Les touristes n'en croient pas leurs yeux : un sprint aussi échevelé entre pachydermes, ce n'est pas si courant ! Deux autres pachydermes, de sexe féminin, mais beaucoup plus calmes, arrivent peu après et s'en vont rejoindre leurs congénères.

Ca y est ! On l'a eu, le Stelvio !

Quel bonheur !

Lulu, la fureur de la course passée, irradie de joie tranquille. A l'en croire, il n'a jamais douté de le passer comme à la parade. On en fait tout un plat, de ce Stelvio, pourtant, il n'est pas si difficile ! La preuve, nous sommes là tous les quatre (regard appuyé sur moi, bonne dernière comme il se doit) et en parfait état. A partir de maintenant, la randonnée est pratiquement terminée. Tiens, s'il s'écoutait, il rentrerait presque chez lui... Bon, d'après vous l'ivresse des sommets, ça se manifeste comment ? Parce que moi, j'en vois un qui m'a l'air particulièrement atteint ! Mais c'est vrai que nous sommes heureux. Tous les cyclotouristes ont connu ce moment privilégié où l'on réalise un rêve, où l'on s'extasie de l'avoir si facilement réalisé, où ce triomphe fait oublier les heures d'efforts et de souffrances. Il y a beaucoup de monde ici, mais je doute fort que, parmi tous ces touristes motorisés, il y en ait un seul aussi heureux que nous.

Nous allons nous installer à la terrasse d'un café pour reposer un peu nos jambes et profiter du paysage. Boissons fraîches, gâteaux (plus ou moins chers, plus ou moins gros, à la tête du client ; parlez-en à Guy, pour plus cher il en a eu moins que moi ! Mais c'est normal, il n'est pas gourmand, lui !), cartes postales à envoyer à la famille et surtout aux copains qui sont bêtement restés à tourner sur la corniche de Cévennes, incursions dans les magasins de souvenirs pour s'acheter le bel écusson, indispensable à notre petite vanité personnelle, séance de pose et de photo devant la stèle à Fausto Coppi en groupe (grâce à l'obligeance d'un cycliste arrivé de l'autre côté), en couple. Tout cela prend beaucoup de temps, surtout quand on fait tout pour ; au bout d'une heure et demie (il faut bien ça, disait Lucien, c'est pas demain qu'on reviendra ici) nous décidons quand même de reprendre la route.

Claude y va comme je vais, moi, chez le dentiste : à reculons. Il est vrai que la descente que nous allons faire déroule tous ses lacets sous nos yeux et que la vue est tout simplement fantastique. L'arrêt photo s'impose donc et c'est reparti, pour de bon cette fois. Guy et moi, nous dévalons la pente à notre bonne habitude, faisant couiner nos freins au maximum à chaque virage. Au bout de quelques minutes, je profite d'une ligne droite un peu plus longue que les autres pour jeter un regard en arrière et je suis ébahie de me trouver déjà si bas. Comme il paraît petit, là-haut, le col ! Alors, c'est vrai, le Stelvio fait déjà parti des souvenirs ! Que c'est bête, ce temps qui passe ! Mais

qu'elle est belle, cette descente ! Du soleil, le ciel bleu, des glaciers qui pointent leur longue langue grise et crevassée vers le fond de la vallée tapissée de verdure. Et au milieu, nous, accrochés à une pierre sèche, suspendus entre terre et ciel ; nous qui descendons très vite et pourtant si doucement. Je rejoins Guy qui m'attend au virage 21.

- « Tiens, me dit-il, tu le vois, cette fois, le numéro ? »

Bien sûr, je le vois ! Ecrit à la peinture blanche à même le parapet qui borde la route, il est bien visible. Oui, mais moi, allez savoir pourquoi, j'attendais une belle petite plaque vissée et pourquoi pas, dorée, avec le numéro bien en relief. Evidemment, la peinture blanche a un côté rustique qui va beaucoup mieux dans le décor, mais moi, je suis déçue ! Mon ascension vers la gloire méritait mieux que du vulgaire badigeon Ripolin pour en souligner les degrés, tout de même.

Claude, pour l'instant, a d'autres soucis : dès les premiers lacets, la panique l'a prise et, bien sagement, elle a mis pied à terre. Moi, je la soupçonne d'avoir voulu profiter encore un peu de ce merveilleux paysage. Tout le monde vous le dira, quand on veut faire deux choses à la fois, on se casse souvent la figure, au propre comme au figuré ; donc, elle marche, et ainsi elle peut continuer à admirer de tous ses yeux. Il est vrai que ces premiers lacets sont très serrés et très impressionnants. Un jour, il faudra que je l'amène faire la descente de St Martin du Canigou, tiens ! Ou elle revient vaccinée contre toutes les descentes possibles, ou elle s'offre la plus belle jaunisse qu'on ait vue de mémoire de cyclotourisme ! Lorsque les lacets s'évasent un peu, desserrant leurs griffes aux flancs de la montagne, courageusement, elle rehausse ses cale-pieds et se met en devoir de descendre, à peu près à la même vitesse que j'avais, moi, pour monter. Oui, d'accord, j'exagère. Mais, pour une fois où je peux triompher, autant que j'en profite, non ? Et puis, d'abord, c'est moi qui écris, ce n'est pas elle...

Moi, pendant ce temps, les jambes ballantes sur le 21 ripoliné, je me gave de glaciers, cherchant à suivre une crevasse, pensant à ces 'cyclos' (?) qui y crapahutent avec leur vélo sur l'épaule, et tombant en arrêt devant un toit rouge qui se détache, minuscule mais flamboyant, au bord même d'un énorme glacier. Ce ne peut être qu'un refuge, me dit Guy ; qui pourrait habiter là, grands Dieux ! Mais ces deux pentes rouges au milieu de toute cette glace blanche, striée de gris et crevassée de noir, je trouve ça superbe, imprévu mais superbe.

Le Stelvio est déjà très loin derrière nous et nous descendons encore. La pente s'est considérablement adoucie mais le coup de pédale n'est toujours pas nécessaire. Nous nous laissons glisser à travers les arbres, traversant des petits villages aux noms bizarres : Trafoi, Gomagoi ; les maisons ont un cachet tout à fait spécial. Sur les façades sont peintes des décorations en trompe-l'œil : colonnades autour des portes et des fenêtres ; chapiteaux au-dessus des linteaux ; feuilles d'acanthé au long des angles, guirlandes de fleurs un peu partout. C'est surprenant, mais pas laid du tout. Mais une chose m'inquiète : les noms des villas sont écrits avec une graphie gothique du plus bel effet. Sommes nous en Italie ou en Allemagne ? Non, ce n'est pas de l'allemand ; en Suisse allemande, l'autre jour, 'Ouvert' se disait autrement que ne l'indique cette station service. Et puis, on a beau, en bon Français, ignorer sa géographie, on sait quand même que l'Allemagne et l'Italie n'ont pas de frontières communes. Mais on n'en sait pas plus et on s'inquiète. Et si nous nous étions trompés de route ? Si nous avions pris une autre vallée ? Plusieurs fois, je pose la question à Guy.

- « Mais non, me rassure-t-il, ce n'est pas possible, c'est le seul chemin ».

Mais à Prad am Stillsejoch (appelé aussi Prato allo Stelvio) je m'arrête sur la petite place au milieu du village. Guy commence à déployer sa carte lorsque j'en aperçois une, fort bien faite et peinte à même un mur de façade. Non, nous ne nous sommes pas trompés. De là, en continuant

tout droit, nous longerions la frontière suisse et passerions la frontière autrichienne (voilà qui explique tout), mais, dans 2 ou 3 km, à Spondinig (Spondinia) nous tournerons à droite, plongeant enfin au cœur de l'Italie.

Le regroupement effectué, nous reprenons la route direction Lana où nous comptons coucher ce soir ; oui, mais nous n'y coucherons pas. Dans ce fond de vallée, nous sommes cueillis par un méchant vent de face qui éparpille vite la béatitude de la descente. Nous nous mettons en file mais notre progression n'est pas des plus rapides. Et puis, le jour s'avance (voilà où l'heure et demie de baguenaudage nous fait défaut ; mais nous ne le regrettons pas). Et puis Claude est un peu fatiguée ; et puis le Stelvio est encore dans nos têtes et après avoir gravi et dévalé ses vertigineux lacets, personne n'est bien chaud pour ramer dans un fond de vallée imbécile et venté. C'est donc décidé ; il ne manque pas de villages tout au long de cette grande route, à 1 ou 2 km à l'intérieur des terres, si nous en jugeons par le nombre de clochers que nous voyons pointer de ci, de là. Après Silandro, nous prenons une petite route qui doit nous mener à l'un de ces villages. Ce serait bien le diable si nous n'y trouvions pas au moins un hôtel convenable.

Il est plus que convenable, cet hôtel de Golden (Goldrano) : 2 étoiles, piscine intérieure, serveurs en costume noir et plastron blanc. Cela sent un peu trop le luxe pour nos sacoches poussiéreuses, nos tricots mouillés et notre porte-monnaie à élastique. Si le patron ne nous refoule pas dignement, pourrions-nous payer la note sans grever lourdement notre budget ? Eh bien, voyez comme les apparences sont trompeuses ! Nous sommes accueillis avec intérêt et gentillesse et la note est tout à fait correcte pour notre bourse. C'est donc sans aucun remords que nous allons profiter de ce grand hôtel, clair, moderne, luxueux et sympathique. Lulu clôturerait bien cette mémorable journée en piquant une tête dans la piscine, mais il craint que ses jambes ne le lui reprochent demain. Le pèse-personne, placé bien en évidence dans le couloir m'apprend que mon poids reste stationnaire. Cela amuse Claude mais moi je suis écœurée. C'est à vous déguster du sport intensif, tiens ! Heureusement que la perte de poids éventuelle n'a pas été un élément décisif pour me lancer dans l'aventure.

Bon repas ; toujours aussi bonne ambiance ; la journée fut rude mais belle. Nous n'avons pas terminé l'étape prévue ; il s'en faut d'une quarantaine de kilomètres et cela correspond tout à fait à notre halte stelvienne. Mais le moral est loin être entamé pour autant. D'abord, aucun regret : le Stelvio méritait bien l'hommage que nous lui avons rendu. Ensuite, le programme prévu sur 10 jours était, nous en sommes tous conscients, un programme théorique, idéal et 2 jours de battement étaient là, en bons jokers cyclotouristes, pour pallier tous les retards. Nous entamons donc aujourd'hui notre réserve temps, sans aucune inquiétude ; voilà 5 jours que nous roulons, nous sommes au beau milieu de la randonnée. Tout s'est merveilleusement bien passé jusqu'à présent ; il n'y a aucune raison pour que cela change. La vie est belle !

ET DE CINQ

DE GOLDRAIN A SIUSI 125 km 2315m de dénivelé

Attablés devant le petit déjeuner, nous n'en croyons pas nos yeux : en plus du café, du thé, et du lait traditionnels, en plus des brioches, des croissants et des tranches de pain grillées, en plus du beurre et de la confiture, nous avons aussi droit à une superbe assiette de charcuterie. En temps normal, le café-saucisson ne nous est pas un mets très familier, mais en l'occurrence, personne ne crache dessus et nous prenons la route l'estomac bien calé !

Une seule chose reste en travers de la gorge de Claude : le prix demandé pour 30 secondes de conversation téléphonique avec sa fille. Une méchante fée a du jeter un sort sur les téléphones italiens... Nous avons eu bien raison de nous arrêter plus tôt hier soir ; non pas que la route soit difficile, au contraire, c'est une route idéale pour une fin de journée ou un début de matinée, mais le vent ne souffle plus et notre vitesse est donc tout à fait satisfaisante pour des efforts bien moindres. Fond de vallée bien tranquille pour l'instant, émergeant tout doucement des brumes matinales, le paysage est paisible. De part et d'autre, les masses montagneuses déchirent la brume et s'accrochent aux nuages clairs ; il fait bon ; déjà la chaleur promet sa prochaine présence. Entre la route et les montagnes, à perte de vue, des vergers ; à droite, à gauche, se resserrant pour laisser passer la rivière, s'arrêtant juste pour ne pas gêner le développement d'un village, grimant à l'assaut des premières rampes, des pommiers, encore des pommiers, toujours des pommiers. Au milieu des arbres, des asperseurs dispensent déjà l'eau, élément indispensable à la bonne pousse de ces petites pommes jaunes rabougries et plutôt minables. Une plaque de fer, judicieusement placée devant le jet tournant, face à la route, empêche l'eau de se perdre et d'arroser les passants. Pour l'instant, nous apprécions ; quelques heures plus tard, sans doute l'aurions nous regretté. Rythmé par le "tch, tch, tch" des asperseurs, notre groupe avance, nez en l'air.

« Regardez, là-haut, s'exclame Claude, tout là-haut, c'est aussi un asperseur, non ? »

En effet, très haut dans la montagne, des canons à eau lancent leur fumée de pluie sur nous ne savons quoi. Il y en a partout, dans les endroits les plus imprévus et nous nous amusons à qui découvrira le plus élevé, le plus éloigné, le plus gros, le plus maigre. Les suppositions vont bon train : que peut-on bien cultiver qui ait besoin d'un tel arrosage, à une telle altitude ? Mystère. Nos yeux quittent les hauteurs et reviennent aux batteries d'asperseurs bien rangées entre les arbres ; au-dessus des branches tombent des éventails de gouttelettes, et sur ces éventails s'irisent, avec le soleil levant, des dizaines d'arc en ciel de toutes sortes : des orgueilleux, largement déployés sur plusieurs rangées, des timides, qui se cachent sous les feuilles, des francs, qui étalent leurs couleurs bien nettement, des surnois qui les mélangent sur une palette délavée, des nouveau-nés qui courent derrière un orange indécis, des moribonds qui s'évanouissent et se dissolvent à regret. Dire que c'est beau serait à la fois trop simple et trop faible, aussi n'en dirai-je rien de plus.

Les villages traversés ont, comme hier soir, le détail curieux de ces peintures décorant les façades, maquillant les portes et les fenêtres, mettant le moindre pan de mur sous la protection du crucifix ou d'une sainte locale ; une simple maison sort ainsi de l'anonymat et devient vite palais, parfois harmonieux, parfois somptueux, parfois aussi prétentieux. Les balcons ajoutent leurs touches de couleurs grâce aux jardinières débordant de géraniums abondamment fleuris. Quand je pense aux malheureux qui végètent sur ma terrasse, et que je trouvais beaux, j'en ai peine pour eux !

Aujourd'hui, nous aimerions pouvoir arriver à Siusi, ce qui nous ferait une étape de 125 km, sans rien de bien difficile : le Passo del Palade à 1512 m, le Passo de la Mendola à 1363 m et la grimpée à Siusi. Ce sera sans doute une journée tranquille.

A Lana, les hommes, maintenant bien rodés, font les courses pendant que les femmes s'avancent. Il serait bon que nous mangions au sommet du Palade et il y a 18 km de grimpette (tout de même !). La route s'élève rapidement au-dessus de la vallée de l'Adige, mais, malheureusement, nous n'en verrons pas grand chose, cachée comme elle l'est par un épais rideau vert qui nous bouche la vue. Il recommence à faire chaud et les arbres, s'ils nous cachent le paysage, ne nous protègent guère des ardeurs du soleil. Tout le monde m'a doublée depuis longtemps et je mouline mélancoliquement sans savoir où je suis et sans voir où je vais. Arbres à droite, à gauche, devant limitant ma vue à 100 mètres, derrière se refermant sur moi ; je ne suis pas tellement à mon aise, dans cette prison de chlorophylle. Il n'y a rien pour alimenter ma vue, rien pour chatouiller mon imagination, rien pour attiser mon amour-propre. Il n'y a que moi et mes sacoches, rouges, le ciel et mon vélo, bleus, et tout le reste, vert... Décidément, ce n'est pas la joie. Si nous allions faire un tour plus haut pour voir ce qui s'y passe ?

Lucien a rattrapé un cycliste italien et, pour tromper la monotonie de la grimpée, il soutient avec lui une longue et captivante conversation. Guy, qui roule une cinquantaine de mètres devant eux, s'amuse comme un petit fou.

- « Si tu avais entendu Lulu parler avec l'Italien, me dira-t-il à l'arrêt suivant en riant encore, c'était à se tordre ! (le borgne qui se moque de l'aveugle !!). Moi, tu comprends, je ne voulais pas me mêler à la conversation (et pour cause !) mais je ne voulais rien en rater non plus, alors je me suis arrangé pour rester à distance. et c'était pas triste ! Ils ont commencé par se dire très sérieusement que Lulu ne parlait pas italien et que l'Italien ne parlait pas français. Là-dessus, ils ont parlé de tout ! »

'Tout' étant, pour des cyclos, tout ce qui a trait au vélo, bien sûr ! Et on encense Hinault, et on monte Moser au pinacle, et le Tour de France, et le Giro d'Italia, et Maria Canins, et Jeannie Longo, et Thonon - Trieste et, plus prosaïquement, le nombre de fontaines que l'on peut trouver dans cet enfer vert. Il n'y a pas de soucis à se faire, car, d'après le Moser des vendredi, il n'en manque pas tout au long de la route.

Claude suit son chemin, sans excès mais sans faiblesse. Son genou la gêne toujours un peu mais elle s'habitue plus ou moins à ce petit tiraillement. Son séant a le bon goût de trouver sa selle un peu moins dure ; le moral est bon, même si le col est long.

Un restaurant, quelques voitures sagement rangées et une fontaine coulant dans un vaste abreuvoir. Guy m'y attend après avoir rempli ses bidons. Malgré les affirmations du cycliste italien, il a préféré tenir que courir. Sage précepte que je mets aussitôt en application ; cela me reposera un peu. Je descends de vélo et me décontracte les jambes. Non, vraiment, ça ne va pas fort, aujourd'hui.

- « Ce n'est pas grave, me reconforte Guy, récupère un peu et tu continueras tout doucement. Ne t'inquiète pas, nous t'attendrons en haut. Allez, courage ! »

Il repart sur un sourire et je reste là, à manger, boire et m'asperger. J'y serais sans doute encore si un grand effort de volonté ne m'avait directement propulsée sur mon vélo, m'arrachant sans ménagement aux délices du farniente. Pour être tout à fait franche, je me dois d'ajouter que la sortie du restaurant d'un groupe d'Italiens B.C.B.G., à qui je ne voulais pas imposer le spectacle

de ma décrépitude, n'a pas été étrangère à ce sursaut de volonté dont je ne faisais honneur. Mais enfin, qu'importe la cause puisque le résultat est là : je pédale à nouveau... Toujours des arbres, autour de moi, je ne les regarde même pas mais je pense à la remarque de Jacques Lazmann grand marcheur devant l'Éternel, interrogé sur RMC peu avant notre départ :

« Même quand je ne regarde pas vraiment le paysage, il est en moi, je le sens »

J'avais, dans la tranquillité de mon foyer, trouvé cette remarque très vraie. C'est le moment de la vérifier maintenant et en effet, ces arbres que je ne regarde pas m'obsèdent. J'aime beaucoup les forêts, d'habitude, mais aujourd'hui elles me 'niflent', là ! J'essaie alors d'imaginer la vallée, d'anticiper sur le sommet, je compte mes coups de pédale, je chantonne des airs de Nana Mouskouri, je rêve à la descente qui va suivre, bref, je m'occupe comme je peux. Soudain, devant moi, une trouée dans cette masse verdoyante, à combien ? à 500 m peut-être, ça m'a tout l'air d'être le sommet du col. Mais pourquoi la route part-elle vers la gauche ? Enfin, il y a tout de même une lueur d'espoir : lorsque je serai sur ce pont dont j'ai vaguement aperçu les soubassements, je ne serai pas loin du but.

Guy a retrouvé, après m'avoir quittée, notre cycliste italien qui montait à pied. Ralentissant à sa hauteur, il lui laisse le temps de rechausser ses pédales et ils font tous deux un brin de chemin ensemble. Ce qu'ils se sont raconté et comment ils l'ont fait, relève du mystère. Si prolix lorsqu'il s'agissait de décrire Lucien parlant italien, Guy me semble particulièrement discret en ce qui concerne sa propre prestation. Mais, après que l'Italien lui ait dit qu'il ne restait plus que 2 km, voilà que celui-ci décide de redescendre, trop fatigué, paraît-il, pour continuer jusqu'au sommet. Moi, j'ai plutôt l'impression qu'il n'a pas pu supporter l'idée d'entendre Guy écorcher la douce langue de Roméo pendant encore 2 km.

D'ailleurs, ce brave homme n'était pas monté jusque là pour le seul plaisir de la grimpe. Lucien nous a raconté qu'il faisait une sorte de pèlerinage, un de ses amis, cycliste comme lui, étant décédé il y a quelques années lors de cette montée. Aujourd'hui, il venait lui rendre hommage et se recueillir devant la plaque déposée à l'endroit de son décès.

Moi, les copains, si vous me faites mourir à la tâche, je veux que vous plantiez, là où j'aurai déraillé pour la dernière fois, des plants de fraises des bois et de myrtilles ; chaque été, je veux que vous y veniez pique-niquer en arrosant mon tertre de Beaujolais-Village. Emus, vous raconterez aux passants mes exploits et ma modestie ; puis vous me quitterez après avoir chanté, des sanglots dans la voix, en vous tenant la main : "Ca vaut mieux que d'attraper la scarlatine." Rien que d'imaginer ce bouleversant tableau, des larmes me perlent aux paupières...

Guy est en train de se demander comment on dit '2' en italien. Car les 2 km annoncés se transforment allègrement en 3 et bientôt en 4. Aurait-il mal compris ? La trouée, bien caractéristique des hauts de col, était pourtant bien proche. Mais la route est partie baguenauder Dieu sait où pour venir prendre le sommet par surprise. Heureusement, la pente est nettement moins raide.

Nous ne tardons pas à nous arrêter, 2 ou 3 km après le col (où Claude, arrivée la première, m'a attendue 3 bons quarts d'heure !!). L'heure du repas est largement dépassée et certains estomacs sont au bord de la mutinerie. De grands arbres coupés nous offrent leurs troncs élagués en guise de sièges. Je m'y laisse tomber, à plat ventre, bras et jambes ballants. Pas très confortable comme lit, mais ça fera l'affaire. Pour une fois, je ferai ma sieste avant le repas ! Les autres s'affairent pendant ce temps : Claude étale au soleil les maillots, pour les sécher et les hommes procèdent à une révision sommaire des mécaniques. Au milieu de la randonnée, c'est une précaution qui s'impose et ils y sacrifient avec beaucoup de sérieux...

Pendant que nous déchirons à pleines dents notre tranche de jambon, deux cyclos passent comme des fusées. Juste le temps d'un grand geste de la main et de 4 "Bonjour" remplis de miettes et de salive, et les voilà déjà hors de vue.

- « Ils font Thonon - Trieste, eux aussi, j'ai vu leurs plaques. » s'exclame Lulu.

Bizarre qu'on ne les voie que maintenant ; nous avons du partir le même jour, ils étaient si près derrière nous ! Nous regrettons qu'ils ne se soient pas arrêtés car nous aurions pris plaisir à confronter nos impressions de mi-parcours. Oui, mais ensuite ? Nous aurions peut-être été gênés, les uns et les autres, de devoir faire route commune. Il est vrai que, tous les quatre, nous avons pris notre allure de croisière. Nous avons appris à bien nous connaître (soi-même d'abord, les uns les autres ensuite), à prévoir nos réactions, à minimiser les accrochages, à réparer nos bévues, un formidable 'consensus' est établi (le mot est à la mode et, pour une fois qu'il représente une réalité vraie, profitons en...) et rend la randonnée heureuse et presque facile. Alors, l'irruption de deux étrangers dans cette équipe si soudée ? Deux étrangers qui, sans doute, tiennent exactement le même raisonnement ! Vous avez bien fait de passer tout droit, les gars, bonne route et peut-être à Trieste !

Nous les retrouvons cependant beaucoup plus vite que prévu, car, alors qu'à notre tour, le repas achevé, nous commençons la magnifique descente sur Fondo, nous les voyons arrêtés sur le talus, mordant dans de gros sandwiches, à peine 1 km plus bas. Cela prouve bien qu'ils ne tenaient pas plus que nous à faire équipe. Re-saluts (mais cette fois-ci les miettes sont de l'autre côté) et nous plongeons. Si le repas et le repos m'ont un peu requinquée, la descente est pour moi un véritable dessert. Guy et Lucien se régalaient aussi et Claude arrive à apprivoiser sa peur sur une belle route où, maintenant, les arbres me font une haie triomphale.

Au bout de 14 km de descente, il faut bien penser à remonter un peu : il paraît qu'on est venu pour ça ! Et pour remonter, ça remonte ! A Belvédère, encore décoiffés par la vitesse, nous nous plantons dans un rampillon à 10%. Après une dizaine de bornes de grand plateau et de roue libre, croyez-moi, ça fait mal. Mais ça passe. Ensuite, nous roulons sur une belle route qui déroule gentiment ses quelques 3% au milieu d'une magnifique forêt. Décidément, c'est le jour des arbres ! Mais, à présent, ils sont amicaux, attentionnés ; ils nous protègent agréablement d'une chaleur excessive ; au lieu de nous emprisonner dans l'étau gris de leurs troncs, ils nous font une plaisante escorte. Lucien et moi, nous roulons de concert en soupirant :

- « Ah ! Si tous les cols ressemblaient à celui-là ! »

La grimpée est donc des plus agréables mais à Mendola, la chaleur nous assomme à nouveau et nous nous asseyons sur les marches d'un haut trottoir en attendant les pointages. La spécialité de ce col semble être le travail du cuivre et les antiquités car, sur tous les trottoirs, dans tous les magasins, ce ne sont que casseroles et marmites, de toutes tailles et formes. Avec Claude, nous en choisissons une ou deux qui iraient fort bien dans nos cuisines, mais, même en guise de chapeau, elles seraient difficilement transportables. C'est là que se fait regretter la voiture suiveuse ! A aucun moment nous n'y avons songé, pour nous mêmes. Les sacoches font maintenant partie intégrante du vélo et nous avons perdu le réflexe d'attendre la voiture pour poser le blouson, mettre les jambières ou remplir les bidons. Pourtant, en cet instant précis, devant la beauté de ce travail du cuivre, que ne donnerais-je donc pas pour pouvoir dire :

- « Dîtes, cette casserole, là, dans la vitrine, vous voyez ? Ca ne vous ennuerait pas de la prendre dans la voiture pour moi ? »

Juste le temps de pousser un gros soupir : la liberté, ça se paye ! Et revoilà une superbe descente pour nous faire oublier nos cuivres : tournicotante à souhait, surplombant une profonde vallée au fond de laquelle se prélassent les eaux bleutées d'un lac, à flanc de montagne, route taillée en équilibre entre la roche et le vide. Je ne me lasse jamais de ce genre de descente, même si, parfois, un virage, arrivant trop vite sur moi provoque panique et suee froide. Dans ce cas-là, je comprends Claude ; mais le virage et la frayeur passés... Qui a dit que l'être humain est le seul animal à qui l'expérience ne profite jamais ? Il avait bien raison. Ou alors, il faut que ce soit la sacrée bonne expérience, celle qui lui laisse entrevoir un bout d'éternité. Alors là, peut-être...

L'agréable fraîcheur de la descente est depuis longtemps oubliée et nous roulons en fond de vallée, à l'approche de Bolzano. Les arbres ont laissé la place aux vignes qui nous accompagnent du haut de leur feuillage. Elles n'ont rien de comparable à nos vignes méditerranéennes, solidement campées sur un cep court et noueux. Celles-ci sont, au contraire, montées en tonnelles et cela fait, de la route, des centaines de petites arches vertes ouvrant sur de longues et bruisantes galeries. Guy est surpris et s'arrête prendre une photo. Moi, plus basement matérialiste, j'aurais bien aimé pouvoir goûter de ce raisin haut suspendu. Mais il est beaucoup trop vert, et, cette fois, c'est bien vrai !

Dieu qu'il fait chaud ! Dieu que cette grande route est désagréable, que cette ville est bruyante ! Tous ces moteurs, soudain, ces fumées, ces feux rouges ; ça va, ça vient, ça vrombit, ça pétarade, ça frôle, ça queue-de-poissonne... Et nous, là-dedans, la tête encore dans la fraîche solitude des sommets, ballottés, assourdis, nous n'avons qu'une envie, qu'un désir : sortir de là, quitter cet enfer ! Malheureusement, la carte ne nous offre aucune échappatoire, aucune petite route secondaire qui sauterait négligemment ce que l'on appelle "le monde moderne". Il nous faut en passer par là et le plus vite sera le mieux. Guy replie la carte qui, pour une fois, ne nous a pas été d'un grand secours et nous repartons stoïquement.

Presque à chaque carrefour de cette interminable traversée (Bolzano s'étale sur 7 km) des petits stands bien sympathiques offrent aux passants de superbes tranches de pastèques rouges constamment rafraîchies par de petits jets d'eau. Qui a eu l'idée géniale d'en acheter et de faire une petite pause ? Je ne m'en souviens pas mais qu'il soit béni ! Comme nous sommes quatre et que nous avons chacun soif pour deux, il est vite décidé de prendre une pastèque entière. Juste de l'autre côté de la rue, il y a un grand parc, bien ombragé, avec une fontaine et des bancs publics. Cher Brassens, paix à votre âme. Ces bancs publics ne vont pas accueillir des amoureux qui s'bécottent mais je crois que vous n'auriez rien trouvé à redire à l'installation de ces quatre cyclotouristes qui provoquent eux-aussi bien des regards obliques ! Suivant Guy qui porte son énorme pastèque comme un enfant de chœur porte le Saint-Sacrement, nous nous affalons sur le premier banc trouvé et nous le regardons en salivant trancher dans le vif du sujet de larges tranches sanglantes.

Comment décrire ce qui se passe ensuite sans trahir le climat tout à fait spécial de la scène ? Vous souvenez-vous de "Sur le banc", feuilleton radiophonique qui a fait les délices de nos parents avant les "Dallas" et autres "Dynastie", avec Jane Sourza et Raymond Souplex ? Bien sûr, aujourd'hui, il n'y a ni litron ni calendos (encore que cela arrive plus souvent qu'on ne croie), mais l'esprit, c'est un peu ça. Pour l'instant, nous communions en silence dans la bouffe. Tous les quatre, coude à coude sur la même planche, les Martingaux genoux ouverts, les Melgoriens genoux rentrés (je me suis laissé dire que les attitudes corporelles n'étaient que le reflet des attitudes mentales. Quid de celles-ci ?) jouent de l'harmonica avec béatitude, ne relevant le nez que pour respirer un bon coup et cracher les pépites noires indigestes. Et on s'étouffe, et on renifle, et on s'escagne, et on aspire, et on crache, et on mastique, et ça fait de grands "ssleurps"... Quand la première tranche est réduite à une large écorce verte dont les deux bouts pointus viennent nous récurer les oreilles, nous nous appuyons enfin au dossier en poussant un grand

soupir de bien-être. Les autres tranches sont mangées plus calmement et plus proprement. L'énervement passé et la soif apaisée, nous prenons enfin le temps de savourer notre goûter et de rire ensemble de notre fièvre.

Près de notre banc se dresse un cèdre très sombre. Cette ombre bizarre n'est pas provoquée par l'abondance du feuillage mais par des dizaines et des dizaines de pigeons qui nous ont regardé nous installer avec la plus totale indifférence. Ils ont maintenant l'air de plus en plus intéressés par les graines que nous jetons à terre avec un sans-gêne difficilement excusable. Un premier se hasarde et vient picorer devant notre banc, bientôt suivi par ses collègues, mis en confiance par notre générosité tranquille. Et ils sont tous autour de nous, devant, derrière, sous le banc même, sautillant en rangs serrés, picorant à petits coups saccadés, nous surveillant du coin de leur œil rond pour prévoir la chute de la prochaine graine.

En France, nous avons des panneaux 'Prière de laisser cet endroit aussi propre que vous désiriez le trouver en entrant' (cela m'a toujours interloquée : alors, si l'endroit est sale, suis-je tenue de le nettoyer entièrement avant de partir ?). En Italie, il y a les pigeons ; c'est nettement plus plaisant, mais sans doute tout aussi inefficace : les injonctions des panneaux français restent toujours lettres mortes et les déjections des pigeons italiens souillent aussitôt ce qu'ils viennent de nettoyer. Quoiqu'il en soit, pour l'instant, les pigeons nettoient de fort bon cœur le sol de notre salle à manger et nous chercherons vainement une seule pépite à terre avant de repartir.

L'estomac quelque peu distendu par cette absorption massive d'eau sucrée (à quel volume d'eau correspond une pastèque de 6 kg mûre à point ?), dès les premières rampes du Prato dell'Isarco, nous cherchons un coin discret pour nous soulager. C'est très facile pour nos hommes : ils tournent au monde un dos impassible et se laissent aller à leurs débordements sans la moindre gêne. Parfois, même, ils se permettent un sourire largement fendu vers l'arrière alors qu'ils vidangent vers l'avant. Un homme qui urine, bien campé sur ses deux jambes écartées, flamberge au vent, quoi de plus naturel, quoi de plus viril ? Pour nous, les femmes, rien de pareil ! Notre conformation naturelle voulant que nous nous accroupissions, tout devient aussitôt honteux, scabreux, obscène. Allez vous cacher, Mesdames, pour satisfaire à cette basse besogne ! Monsieur, surpris en pleine action, aura le bon goût de rire benoîtement en secouant la dernière goutte. Madame, elle, dans les mêmes circonstances, essaiera de se faire encore plus petite derrière son brin d'herbe, son envie brusquement coupée pour un bon bout de temps et le rouge de la honte montant vitesse 'V' jusqu'à la pointe extrême de ses cheveux...

Pour l'instant, donc, ces messieurs, légers et guillerets, pédalent en tête tandis que Claude et moi, à la traîne, cherchons désespérément un coin propice. Depuis le temps que je me promets de me fabriquer un robinet artificiel avec un embout arrondi de bouteille plastique et un tuyau de caoutchouc pour pouvoir faire debout, il faudrait tout de même que je passe à la réalisation du projet ! Au bout de 3 ou 4 km interminables, sur un bas-côté largement débroussaillé à l'approche d'un pont, une grosse poubelle sur roulettes me semble être un paravent idéal. Je la pousse un peu de façon à me glisser derrière et larguez les amarres.

- « Dépêche-toi, me dit soudain Claude qui, arrivée avant moi, avait déjà fait un tour sous le petit pont, voilà un car qui arrive et j'ai l'impression qu'il va s'arrêter juste là parce qu'il clignote, vite, vite, le voilà, il s'arrête ! »

C'est, bien sûr, l'explication de ce terre plein bien net ! Le car stoppe ; évidemment, il est bondé et un jeune-homme en descend. Tout le monde regarde cette cycliste blonde qui tripote son

guidon d'un air gêné pendant qu'une autre cycliste sort de derrière une poubelle verte. Elle en sort naturellement ; voilà ; c'est le mot : je sors de ma cachette, 'na-tu-rel-le-ment', priant le ciel pour que personne n'aperçoive le petit ruisseau qui commence à s'écouler devant les roues du car. Honteuse d'avoir été surprise ; furieuse de me sentir honteuse et au bord du fou-rire devant une telle situation

Le jeune homme descendu du car, au lieu de prendre la route vers les premières maisons du village, s'engage résolument sous le pont et en revient en poussant une mobylette. Un coup de démarreur et il s'envole dans une pétarade. Nous nous amusons à penser qu'il est venu en train jusqu'à Bolzano ; en car, donc, jusqu'ici ; dans 2 km, il pourrait troquer sa mobylette pour un vélo caché dans une meule de foin ; ensuite, il prendrait une trottinette, puis des patins à roulettes, pourquoi pas ?

Nous roulons, à présent, dans un paysage de moyenne montagne, très verte, aux mamelons arrondis, aux petits villages se lovant dans le creux des vallées. La fin de l'après-midi est agréable, la pente pas trop raide. Tout va bien et notre équipe en profite pour rester groupée, ce qui n'a pas été si fréquent depuis le départ. Une petite chapelle montre ses murs abîmés un peu en contrebas, derrière un bosquet d'arbres et nous en voyons sortir un cyclocampeur traînant son vélo.

- « Ca ! C'est un Français ! déclare Lucien catégoriquement. Vous avez vu l'équipement qu'il a ? Il n'y a qu'un Français pour avoir des sacoches surbaissées à l'avant et à l'arrière ! »

Il le hèle et nous nous arrêtons pour lui permettre de venir nous rejoindre. Lulu a bien raison : c'est un Français et, pour une fois, la conversation n'est pas difficile. Franc-comtois, décontracté et barbu, ce jeune homme a voulu passer par la montagne tandis que l'ami qui l'accompagne est passé, lui, par la vallée. Ils se sont donné rendez-vous ce soir à Lana (même en passant par le bas, il n'est pas encore rendu !) et il vient de se remettre en route après une bonne sieste à l'ombre de la chapelle. Je suis bien contente d'entendre ça ! Il n'y a pas que moi qui aime dormir... Nous qui sommes pratiquement arrivés à l'étape du soir (nous voyons déjà poindre le clocher de Siusi derrière une colline), nous resterions bien à blaguer mais, pensant à tout ce qu'il doit encore faire, lui, avant de retrouver son ami, nous prenons assez rapidement congé.

Il est à peine plus de 18 heures lorsque nous arrivons à Siusi. C'est un charmant petit village et nous sommes très agréablement surpris d'y voir des femmes portant le costume local, larges jupes bleues, chemisiers blancs brodés et petits gilets serrés à la taille. C'est pittoresque sans être tape à l'œil ; c'est discret tout en étant élégant. En un mot, c'est beau.

Le premier hôtel où nous nous arrêtons est complet. Guy ressort d'une pension de famille en compagnie d'une jeune femme désolée : elle n'a que 2 lits à 1 place à nous proposer ; non, quand même pas ! Une seule chambre, d'accord, mais au moins 2 grands lits. Diable, allons-nous trouver à nous loger ce soir ? Claude et Guy repèrent un autre hôtel, ils en reviennent, gros jeans comme devant : ils en ont fait le tour sans trouver âme qui vive. Bon, ça se complique ; redescendant vers le début du village, nous remarquons une pizzeria, qui sait, si comme à Livigno, elle ne fait pas aussi hôtel ? C'est le cas ! Bingo...

Les poissons dans le grand aquarium de l'entrée nous regardent passer en lâchant leurs bulles. Nous avons gravi le grand escalier de façade le vélo sur l'épaule et les hommes vont les ranger au sous-sol, dans la chaufferie. Ils y seront bien au chaud pour la nuit.

Ablutions, repos, bon repas terminent paisiblement la journée. Ma gourmandise naturelle reprend le dessus lorsque je vois passer de superbes coupes de glaces aux diverses couleurs, surmontées de chantilly neigeuse. Pour ne pas me donner mauvaise conscience, les trois autres suivent ma commande et c'est ainsi que le prix du repas a été carrément doublé à cause du dessert. Pour des gens aussi radins que nous, la surprise fut amère... Mais elles étaient si belles, ces glaces, si bonnes, si grosses...

ET DE SIX !

DE SIUSI A SAN CASSIANO 74 km 2130m de dénivelé

Décidément, nous sommes gâtés ces jours-ci, question petit déjeuner. Celui-ci est le cousin germain de celui d'hier et nous sommes tous ravis. Pour ne pas laisser rassir une tranche de jambon dédaignée, Guy se prépare un sandwich comme en-cas pour la journée. Un journal d'hier qui traîne sur une table accroche nos regards par une immense photo à la une. Nous apprenons qu'un glissement de terrain a eu lieu dans le Nord de l'Italie, ensevelissant tout un village. Il nous est difficile de situer correctement le lieu de la catastrophe et personne n'arrive à bien nous renseigner. Claude et Guy me regardent et la même idée nous traverse l'esprit :

- « Aïe, aïe, aïe, si la famille apprend ça par les journaux ou la télé, ils vont se faire un sacré mauvais sang. Si on trouve un téléphone, il faudra les rassurer. »

La matinée est magnifique. Je ne parlerai plus de la splendeur de ces paysages de montagne au soleil levant ; chacun en garde une impression bien personnelle et trop vouloir la faire partager serait sans doute la trahir. La pente est très raide, dès la sortie de Siusi mais le Passo del Pinei se passe néanmoins sans problème. Au sommet, des bûcherons abattent des arbres et ont placé des triangles de signalisation sur le bord de la chaussée (des fois qu'on recevrait un arbre sur la tête !). Tout comme la montée, la descente est tranquille. Avant d'aborder les Dolomites et leurs difficultés, le programme de la randonnée nous propose un peu de répit. Des montées, certes, mais correctes ; des descentes, bien sûr, mais honnêtes. Aussi ai-je un peu l'impression de jouer les arrêts de jeu avant l'explication décisive des prolongations.

Que se passe-t-il donc dans cette vallée ? Nous sommes tout près de Selva di Gardena et nous rencontrons des "carabinieri" mitrailleuse au poing, appareil radio en bandoulière. Stop ! Nous ne sommes que d'inoffensifs touristes à pédales. Il n'y a aucune bombe dans nos sacs, promis-juré ! Mais ils doivent traquer un bien gros gibier car ils ne nous accordent qu'un regard distrait. Tant mieux !

A Selva di Gardena, nous tombons en arrêt devant des sculptures de bois. Il n'y a que ça dans les boutiques, comme les cuivres, hier, à Mendola. Cela va de la statuette de la vierge peinte d'une vingtaine de centimètres à l'énorme racine d'arbre travaillée en tête de vieillard ou de Gorgone. C'est proprement fantastique et nous admirons sans nous faire prier.

A partir d'ici, nous pénétrons dans les Dolomites et nous allons avoir aujourd'hui deux grands cols à passer : le Passo di Sella, à 2213 m, et le Passo Pordoï, à 2239 m. J'ai beau avoir acquis de l'expérience et relégué ma panique du départ au rayon souvenirs, je ne peux m'empêcher de ressentir un petit pincement au cœur. Les Dolomites, dites, ce n'est pas rien ! Les copains du club, qui y sont allés l'an dernier, en sont revenus éblouis. Comment vais-je m'en sortir ? Hier, la journée a été bonne mais j'ai pris une belle petite giflette dans le Palade. Est-ce la défaillance classique et sans lendemain ou est-ce le début de la fin ? Je me sens plutôt bien pour l'instant mais il faut reconnaître que le début de la journée a été assez roulant. Bah ! Qui vivra verra !

Il est magnifique, ce col, et parfois aussi raide que beau. Enfin, c'est Guy qui me l'affirme car mes souvenirs en sont plus que maigres. Je vois sur la carte étalée devant moi (comme je travaille sans aucune note, elle me sert de support comme la boule de verre pour Mme Irma) de

nombreux doubles chevrons sur cette route bordée de vert. J'ai sûrement dû y souffrir quelque part mais cela ne m'a pas marquée, preuve que ma souffrance devait être très supportable. Cependant me souffle encore aux oreilles le sifflement du vent qui m'accueille en haut. Les autres se sont dépêchés de s'habiller pour m'attendre : il n'est pas question de prendre froid et de tomber malade ! Pendant que je m'habille à mon tour en vitesse, deux motards débouchent au sommet et viennent se garer près de moi dans un grondement de tonnerre. Les touristes qui, de près ou de loin, donnaient leurs impressions sur mes braquets, mes mollets et mon chargement se détournent aussitôt et vont, comme un seul homme, admirer les superbes engins. A quoi tient donc la gloire ! Moi qui commençais à me rengorger avec une simplicité de bon aloi... Il faut cependant reconnaître que mon vélo et moi nous ne faisons pas le poids (ni au propre ni au figuré) à côté de ce motard tout de cuir vêtu qui d'un geste définitif, coupe le grondement de sa machine, la bascule d'un coup de rein puissant sur sa béquille et retire d'un geste désinvolte un casque, noir lui aussi, libérant une épaisse chevelure auburn. C'est une femme ! Les Italiens murmurent leur admiration. Pfff ! Public versatile et naïf ; tout ce qui brille n'est pas d'or, l'habit ne fait pas le moine et il ne faut pas se fier aux apparences ; fi donc. Heureusement, la vue du paysage est là pour mettre un baume apaisant sur ma vanité blessée.

- « Alors, me disent mes amis, ça y est, nous y sommes, dans les Dolomites ! Tu as vu si c'est beau ? »

Oh que oui, c'est beau ! Ces grandes parois rocheuses, nues et raides, qui montent droit à l'assaut du ciel ; ces murailles verticales qui s'enfoncent en terre et dont les cimes épineuses se perdent dans les nuages. Pourquoi me font-elles immédiatement penser à de gigantesques cathédrales ? Si les unes sont naturelles et les autres non, l'élan est bien le même vers l'infini. Enfin, c'est une impression toute personnelle que partagent sans doute avec moi les alpinistes dont nous voyons les couleurs collées aux parois. C'est beau ; c'est impressionnant, c'est écrasant. Cela donne envie de courir à perdre haleine et de prendre appel de toutes ses forces pour s'envoler vers ailleurs ; en même temps, cela fait rentrer la tête dans les épaules et se sentir petit, si petit... Comment peut-on concilier ces deux sensations si différentes ? Décidément, je ne suis pas simple, moi, ce matin !

- « Bah ! me dirait mon époux d'un ton apaisant, c'est parce que tu penses trop ; mais ne t'inquiète pas, ça va passer ! »

Un peu comme je dis à Joël et Magali qui se plaignent d'avoir mal partout.

- « C'est parce que vous grandissez, mes chéris, c'est normal, ça va passer ! »
Grandirai-je jamais vraiment ? non, sûrement pas !

- « Claude, viens voir, là dans la vitrine ; tu as vu comme c'est mignon ? »

Des amoureux de Peynet, l'un portant l'une sur le cadre d'une bicyclette dont les roues sont des cœurs ; le tout monté sur un socle de bois. Un amour de petit vélo ; un symbole d'amour conjugal et vélocipédique ! Nos petits cœurs de midinettes attardées ne font qu'un bond sous nos tricots mouillés. Nous appelons nos hommes d'une seule voix.

Quand Guy entend son nom prononcé avec des trémolos (et des trémolos sur une seule syllabe, croyez-moi, il faut savoir y faire pour ne pas être carrément ridicule) et qu'il me voit ces yeux de chien battu mais confiant, (ça aussi, je commence à bien savoir, mais hélas, plus le temps passe, mieux j'y arrive et moins ça marche. Trouvez ça normal, vous ?), il sait alors que les choses sont graves. Il comprend tout de suite que je vais lui exposer un point de vue essentiellement féminin auquel il va devoir obligatoirement réagir de façon inversement proportionnelle à sa première et

virile réaction. C'est à dire que plus il me trouvera débile, plus il devra paraître intéressé. Sous peine de scène de ménage style.

- « Et de toutes façon, vous les hommes, avec votre égoïsme et votre matérialisme bien connus, vous n'avez jamais rien compris à notre sensibilité féminine »

Ces amoureux de Peynet, si mièvres, si invraisemblables, soudain, je ne vois qu'eux. S'il ne comprend pas à quel point j'en ai envie, j'en ai besoin, s'il se contente de rire en disant, la tête ailleurs. "Ah ouais, pas mal !" alors ce sera un grand trou noir et une tristesse sans fond. Mais est-ce le charme de ce premier sommet des Dolomites ? Est-ce un rapide calcul - "Après tout, elles l'ont bien mérité, et après ça, elles nous f... la paix." ? (fi ! la vilaine hypothèse). Est-ce plutôt l'envie de nous faire plaisir, la joie de trouver 'le' symbole de notre amour, de cette merveilleuse aventure que nous vivons ensemble, que ce soit dans la vie quotidienne, que ce soit aujourd'hui et ici ? Toujours est-il que Guy appelle Lucien

- « Eh, Lulu, viens voir un peu par ici ! ».

Et ils entrent tous les deux dans le magasin, et ils se font sciemment gruger comme tous les touristes et ils en ressortent en nous tendant un paquet à chacune en disant d'un air dégagé :

- « Vous avez de la chance, vous savez, c'étaient les deux derniers ! »

J'ai envie de chanter et de danser ; à chaque fois que je regarde ce que nous avons appelé notre 'Trophée de Thonon - Trieste', à chaque fois, je ressens une grande chaleur et une même joie irradier en moi. Je le sais, je suis d'une bêtise achevée, d'un ridicule fini, d'une sensibilité qui confine à la sensiblerie, d'une sentimentalité Margot-Guimauve ; oui, c'est vrai ; et puis après ? N'est-ce pas attendrissant ? C'est en tout cas, ce que prétend Guy quand il est dans ses bons jours (pardis ça le valorise ; c'est lui, l'homme fort, solide, le 'macho', devant cette petite chose fragile tout en sourire tremblé et en parpelègement de paupières). Dans le cas contraire, c'est franchement exaspérant et ça donne invariablement "Et quand on pense que "ça" demande l'égalité à cor et à cris !". Grâce au ciel, j'ai le bon goût d'en user et celui surtout de ne pas en abuser de sorte que bah ! Tout ça, c'est de la blague. Tout est si simple quand on s'aime et que l'on se respecte, n'est ce pas, mon chéri ? Quand tu auras fini la vaisselle et lavé le carrelage, tu viendras faire un gros mimi à ta petite femme qui s'esquinte les méninges à te faire un beau compte-rendu, n'est ce pas ?

Je crois que je me suis quelque peu égarée dans les méandres de la psychologie féminine... Nous voici à présent tous les quatre, bien confortablement installés dans l'herbe verte et fleurie au pied d'une immense muraille en à-pic, pour satisfaire notre solide appétit de sportifs, midinettes y comprises. Un groupe de jeunes Français pique-nique à nos côtés et nous blaguons ensemble un bon moment ; des Belges, arrivés en voiture, nous questionnent aussi et s'ébahissent de nos réponses. Du coup, ils ne savent plus qui admirer : ces cyclos qui font tant de kilomètres sur des routes aussi pentues ? ou ces alpinistes, petites taches multicolores qui grimpent à flanc de rochers ? Nous sommes, nous aussi, en admiration devant ces araignées, collées aux parois verticales qui progressent avec une lente efficacité. A peine discerne-t-on sur la grisaille de la roche nimbée de soleil la couleur de leur tenue. Ce ne sont pas des êtres humains, ce sont des taches rouges, ou bleues, ou vertes ; et l'on admire, et l'on frissonne : et s'ils lâchaient prise ? Ah mon Dieu, quelle chute horrible ! Et l'admiration est d'autant plus vive que l'angoisse est plus grande. Et si je devais le faire, moi ? Santa Madona ! plutôt dix Thonon - Trieste qu'une escalade ! quelle horreur !

- « Ben non, murmure Lucien en se lissant pensivement les moustaches, les yeux fixés sur la montagne, c'est pas que ça me déplairait, non ; mais je ne me sens pas tellement de dispositions pour ...»

Ah ! Qu'en termes galants, ces choses là ...

Claude, qui était partie satisfaire un petit besoin naturel derrière les pins sombres qui poussent entre les rochers, revient toute rouge et riant toute seule :

- « Je me suis bien cachée, nous dit-elle, j'ai fait ce que j'avais à faire et quand je me suis relevée, je me suis aperçue qu'il y avait trois personnes juste derrière moi ! Heureusement, elles avaient le nez en l'air et regardaient les alpinistes, sinon, elles auraient vu la lune au ras des pâquerettes ! »

Pendant que nous savourons notre délicieux tomate-jambon-yaourt quotidien, un cycliste s'arrête près de nous, freinant pile en apercevant nos montures délicatement couchées dans l'herbe. C'est un cyclo, oui, puisqu'il fait lui aussi Thonon - Trieste ; sa plaque de cadre en fait foi ; mais quelles différences entre lui et nous ! Le vélo d'abord, léger, sans garde-boue, sans sacoche, serait-elle de guidon ; l'homme ensuite, grand, sec, maillot léger à manches courtes.

- « Vous n'auriez pas vu une voiture immatriculée dans les Landes (40), avec une femme au volant ? C'est ma femme et ma voiture, et pas moyen de les retrouver ! »

Eh non, hélas, nous n'avons vu personne et nous sommes navrés pour ce pauvre homme qui avoue avoir bien faim et être bien fatigué. Il refuse un sandwich précisant qu'il a de l'argent (ah ! quand même !) et qu'il va s'arrêter manger quelque part. Enfin, en tous cas, si nous voyons une voiture des Landes conduite par une femme à l'air inquiet, nous serions bien gentils de lui dire. Nous promettons en chœur de faire la commission, secrètement ravis de sa mésaventure. Sommes-nous méchants tout de même ! Et si ça lui plaît, à lui, de rouler vite et fort, de se faire suivre par sa femme et de la retrouver aux étapes ? Evidemment, il n'a pas la chance d'avoir une épouse qui pédale, lui ; il lui faut bien composer avec ! Regards entendus vers nos maris qui font semblant de ne rien comprendre. Enfin, un peu de tolérance, que diable ! Chacun est libre de trouver son bonheur où et comment bon lui semble. Encore heureux que sa femme accepte de le laisser cycliser et de l'assister !

Descente paresseuse, le nez en l'air, à l'affût des alpinistes collés à la roche, des marcheurs suspendus sur des chemins impossibles, des bulles jaunes des téléphériques qui montent les paresseux amoureux de la nature et du moindre effort. Mais 6 km de descente, c'est tellement vite passé ! Il nous faut déjà remonter pour franchir le Paso Pordoï, petit frère du précédent. L'air de famille est bien là, pente raide mais régulière, immenses geysers pétrifiés à l'assaut du ciel, de quelque côté que l'on se tourne ; prairies à la Walt Disney, petites fleurs et papillons ; marcheurs aux gros souliers, aux larges sourires et aux solides cannes cloutées. Je ne serais guère étonnée de rencontrer Heidi donnant un quignon de pain à Bambi au détour d'une cabane de berger.

Au sommet, qui voyons nous descendre d'une voiture italienne ? Mais non, pas Zorro, vous vous trompez d'histoire ; c'est notre ami, le cyclo léger qui n'a toujours pas retrouvé sa femme et que nous ne pouvons pas davantage rassurer. Il est à la fois inquiet, furieux et fatigué car, parti un jour après nous, il a fait de bien plus grosses étapes.

Que de monde devant ces quelques magasins de souvenirs ! De braves pères, descendus de leurs automobiles, s'esclaffent devant nos vélos et nos bonnes mines. Très volubile et excessivement familier, l'un d'eux me palpe les biceps et m'envoie une vigoureuse gifle sur le gras de la cuisse, me pliant en deux de douleur ; d'après ses rires sonores et sa totale désinvolture, il ressort que je dois être une sacrée solide bonne femme et que mes muscles ne sont pas en coton ! Bien que ravie d'une telle admiration à mon égard, je n'en suis pas moins furieuse d'être manipulée comme une vache sur le marché aux bestiaux et ma cuisse endolorie

ne m'incite pas à l'indulgence. J'ai beaucoup de peine à me libérer de ces propos véhéments et de ces mains baladeuses tandis que Claude protégée par son apparente fragilité, s'amuse bien à me voir ainsi congratulée.

Une grande quantité de voitures garées de part et d'autre du col laisse préjuger d'un nombre important de marcheurs. Il est vrai que la montagne est si belle ! Quand Ferrat la chante si joliment, c'est toujours aux Cévennes que je pensais jusqu'à présent ! A partir d'aujourd'hui, les Plantiers et la Lusette vont se pousser un peu pour faire une petite place au Sella et au Pordoï, même si c'est dans un autre registre, en toute complicité.

Pas besoin de chercher beaucoup pour trouver le tampon. Devant un magasin, une table ; sur la table, un tampon et un encreur. Chacun se sert à sa guise : randonneur pédestre, muni lui aussi de sa carte de route ; cyclo (touriste, campeur ou léger) ; touriste-simplex apposent sur la carte postale qu'ils envoient aux copains, le sceau original des Dolomites. C'est facile et rapide ; il suffisait d'y penser.

En prenant un pot dans le petit bistrot, nous repérons plus facilement sur un journal abandonné l'endroit du glissement de terrain ; le village enseveli est situé dans une vallée à une cinquantaine de kilomètres de notre parcours. Comme la famille a la liste des étapes, elle verra bien que nous ne risquons rien. Du moins, espérons-le.

Pendant que Guy et Lucien vont remplir nos cartes de route de coups de tampon vainqueurs, Claude et moi nous faisons du lèche-vitrines. Moi qui aime m'endormir en caressant un mouchoir de fin tissu (sans commentaire, s'il vous plaît !) je me laisse tenter par un grand mouchoir écarlate marqué Pordoï, bien sûr. Il me permettra de rêver à mon épopée du creux de mon lit familial. Claude, elle, tombe en arrêt devant deux petits oiseaux finement sculptés dans du bois et peints de façon ravissante.

- « Oh, regarde, ça plairait bien à mes filles, ça, ... on entre ? »

J'aimerais bien, d'autant que j'ai repéré un superbe châle brodé et frangé qui irait très bien à Magali...

- « Allez, les filles, on y va ? Vous en trouverez partout, de ces 'couillandres'-là, pas la peine de se charger dès maintenant ! »

Un dernier regard lourd de regrets et nous partons. Est-il bien utile de préciser que nous n'avons revu nulle part ailleurs ni ravissants petits oiseaux, ni châles brodés ?

Dans la descente, rapide et sinueuse qui nous mène à Arraba, Guy fait la course avec un autobus et n'a de cesse de l'avoir doublé. Il s'aperçoit alors que le paysage est si beau qu'il lui faut absolument prendre une photo. En effet, contrairement à la première impression, les masses blanchâtres que l'on voit descendre des sommets ne sont pas des glaciers ou simplement de la neige mais des tonnes de cailloux. Surprenant, en vérité. Guy s'arrête donc et photographie ; l'autobus repasse ; Guy repart, redouble le car et s'arrête à nouveau ; et ainsi de suite jusqu'au village, le car et Guy ont joué à saute mouton. Guy s'est bien amusé ; je n'en dirai sans doute pas de même du conducteur...

A Arraba, où nous nous regroupons pour nous déshabiller, nous trouvons sur une balustrade une veste verte et noire marquée RHO sur la poitrine. Ca alors, quelle coïncidence ! C'est que les cyclos de Rhô sont de vieilles connaissances pour Guy et moi. Enfin, à vrai dire, surtout pour moi ! Lors de ma première Semaine Fédérale, à Narbonne, j'ai fait ami-ami avec 2 ou 3 d'entre eux, qui étaient venus mêler leurs pneus aux nôtres. Depuis, presque chaque année, nous nous

retrouvons sur un circuit de la Semaine Fédérale ou dans le hall de la permanence, sans s'être concertés avec la même surprise contente et amusée. Ah ! Si je n'étais pas si chargée, je la récupérerais bien, cette veste, rien que pour le plaisir de la rendre à "mon" Italien de Rhô, dans 15 jours à St Ouen l'Aumône. Mais si je n'ai pas pu m'alourdir d'un châle en rayonne pour fillette de 10 ans, alors, pensez, une veste de cyclo pour gaillard de 40 ! Et la veste est restée sur la balustrade (pas de regrets, toutefois, je n'ai rencontré aucun Italien à Tsoin-Tsoin les Bonbonnes, comme disait notre ami Gilbert).

Guy profite de l'arrêt pour faire un sort au sandwich préparé au petit déjeuner et c'est reparti pour les 4,5 km du Campolongo. Nous commençons à avoir une sacrée forme car ce col passe sans problème malgré un petit rampillon plutôt sévère dès le départ. Les sacoches, que l'on sent si lourdes lorsqu'il faut relever le vélo ou le hisser à bout de bras, sont totalement oubliées dès que l'on roule. Cette discrétion des sacoches sera l'une de mes plus grandes surprises de la randonnée, sans doute directement proportionnelle au souci qu'elles m'avaient donné !

Après une très belle descente de 11 km, nous nous arrêtons à La Villa où nous sommes accueillis par de larges banderoles à la gloire de Maria Canins. Nous apprenons de la bouche de l'employé du Syndicat d'Initiative qu'elle est l'enfant du pays et que le pays pavoise pour la recevoir demain après sa magnifique victoire au Tour de France féminin. Cet homme parle très bien français, ce qui simplifie bigrement les échanges d'idées.

- « Ah bon ! Elle a fini par gagner ? »
- « Evidemment, la Longo, pffuitt... loin derrière ! »

Bon d'accord ! (C'est énervant, chez les autres, cet esprit de clocher tout de même) n'insistons pas ! L'Italien a trop envie de nous étaler "sa" victoire sous le nez ! Nous lui demandons s'il y a des hôtels et si même, par chance, il y aurait, à La Villa, patrie d'une championne cycliste internationale, un vélociste qui pourrait réparer le cale-pied que Guy a cassé dans la descente. Ben non ! y-a pas ! Une championne, oui, un réparateur, non ! Je résiste à l'envie de lui dire que chez nous, nous avons et les uns et les autres car, très gentiment, il se propose pour téléphoner à un sien ami hôtelier de son état et cycliste à ses heures qui pourrait peut-être nous aider. Guy et Lucien se rendent donc chez ce brave homme qui n'a aucune chambre de libre, un vélo pendu dans son garage, absolument rien pour réparer et une convivialité de porte de prison. Voilà où ça mène de ne pas savoir dire non aux copains qui demandent un service ! On en arrive à recevoir dans son garage, en essayant de leur faire bonne figure, des Français à vélo, suants et poussiéreux, qui n'ont même pas le tact de parler votre langue, réclament des objets inconnus et vous retiennent là alors que le service de l'hôtel vous réclame d'urgence aux cuisines ! Nos deux amis n'ont guère besoin d'un dessin pour comprendre qu'ils gênent et prennent rapidement congé. Furieux de ce contretemps, ils réparent eux-mêmes avec deux rondelles trouvées au fond de la trousse à outils charriée par Lucien. Comment ont-ils fait ? Ca, vous m'en demandez trop ! Mais ce fut très efficace car cette réparation de fortune a tenu jusqu'à Trieste.

Il est un peu trop tôt pour s'arrêter à La Villa ; d'ailleurs, d'après notre ami du Syndicat d'Initiative, qui ne ménage pas ses coups de téléphone tous azimuts, tous les hôtels sont complets. Nous trouvons cela bien bizarre (c'est la première fois que cela nous arrive et La Villa est loin d'être un hameau !) mais tant pis ; nous allons continuer encore pendant quelques kilomètres. Sur la route du Valparola, nous trouverons bien notre bonheur.

- « Biennn sour, nous assure notre si complaisant interlocuteur, là, vous trouverez ségourement »

Je me demande encore pourquoi il tenait tant à nous voir partir dès ce soir. Peut-être jugeait-il que la présence de quatre compatriotes de 'la Longo' ternirait le triomphe de leur 'Maria', le lendemain matin ?

Quoi qu'il en soit, nous revoilà sur nos vélos, un tantinet inquiets tout à coup. Pendant notre long arrêt au Syndicat d'Initiative, le ciel s'est progressivement obscurci et de lourds nuages montrent à présent le bout de leurs museaux menaçants. D'après la carte, à part San Cassiano, à 4 km, nous ne trouverons plus aucune halte possible avant un éventuel refuge en haut du col à 14 km. Et nous n'avons pas l'impression que les nuages soient disposés à attendre que nous ayons trouvé un lit douillet.

Dès la sortie de La Villa, nous nous arrêtons devant un bel hôtel restaurant où je pars aux renseignements. Un jeune garçon d'une douzaine d'années me reçoit très poliment et me demande d'attendre un peu que ses parents arrivent pour me donner une réponse. Attendre un peu, moi, je veux bien ; mais que signifie 'un peu' quand l'orage menace, et que la route est longue ? Au bout de 10 minutes, je lui demande combien de temps me faudra-t-il encore attendre, et comme il me répond d'un air plutôt indécis - "Une petite demi heure" je lui fais ma plus belle révérence et le laisse à sa bande dessinée.

A San Cassiano, nous repérons beaucoup de chalets où s'écrivent en grosses lettres 'Zimmer-Camere' et nous nous arrêtons sans plus tergiverser. Ces annonces de chambres pour touristes fleurissent sur presque toutes les maisons bordant la route et nous n'avons vraiment que l'embarras du choix. Pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre ? Je n'en sais rien mais il y a des chambres libres et nous entrons. C'est alors une surprise : je m'attendais à un intérieur privé, à une salle à manger où nous aurions pris place au bout d'une grande table d'hôtes pour manger la soupe familiale avant d'aller rejoindre deux pièces aménagées dans les combles. Pas du tout, nous sommes dans un hôtel-bar-restaurant impersonnel et banal, ni plus ni moins. Ce n'est pas encore ce soir que nous percerons le mur de la vie privée des Italiens du nord. La salle, meublée de petites tables carrées est vide de clients ; au mur de l'entrée, le tableau des chambres est plein de clés ; derrière un comptoir de bar, un homme adipeux traîne son ventre et son ennui d'un verre à l'autre ; la serveuse nous expédie, poliment mais sans amabilité excessive. Nous avalons notre repas dans une ambiance réfrigérante mais qui ne nous atteint absolument pas et ne nous coupe surtout pas l'appétit. Dehors, il pleut des cordes : tombez, eaux du ciel, vous avez toute la nuit pour faire des claquettes sur les toits ! Nous, nous sommes au sec, au chaud, au repos...

ET DE SEPT !

DE SAN CASSIANO A MISURINA 75 km 2612m de dénivelé

Voilà 8 jours tout juste, nous partions à l'aventure. Jour pour jour, heure pour heure, nous posions tous les huit (nos vélos et nous) sous le panneau Thonon, l'air réjoui mais l'âme un peu inquiète (au fait, les vélos ont-ils une âme ?) ; et voici que nous avons déjà fait 800 km ; les deux tiers de notre expédition sont déjà derrière nous. Et nous ne nous en rendons même pas compte ! Oh, bien sûr, en dépliant nos cartes de route (dont j'ai la responsabilité et que je garde bien précieusement dans ma sacoche de guidon) nous voyons bien que nous approchons du but ; mais il y a encore tellement de pics pointus entre nous et ce but qu'il nous paraît être toujours au bout du monde. A chaque pic gravi, nous soufflons un bon coup et nous sautons au pic suivant. Nous ne regardons pratiquement jamais en arrière, ou alors très vite, juste pour se faire un rapide plaisir, tellement tendus que nous sommes vers la prochaine grimpée. Ce qu'il reste à faire nous occulte complètement le bonheur de ce que nous avons fait. Il faudrait pouvoir refaire la randonnée, exactement dans les mêmes conditions (eh oui, je rêve ; je sais bien que c'est impossible, mais laissez-moi rêver...). Alors là, croyez-moi, je regarderais en arrière ; je savourerais chaque kilomètre gravi ; je me pénétrerais de chaque glacier, de chaque forêt, de chaque rocher, de chaque fleur ; je graverais dans ma mémoire chaque plaisanterie de Lucien, chaque sourire de Claude, chaque clin d'œil de Guy ; je mettrais à chaque instant à l'abri au fond de mon cœur cette complicité formidable, traduite par un regard partagé, par une pensée échangée et comprise, par une couronne passée mine de rien, par un éclat de rire général ou par une mauvaise humeur vite étouffée ; je me ferais la liste de tous les villages traversés que je me réciterais comme une poésie de Prévert. Et pourtant, oui, j'ai bien tout regardé, j'ai bien tout écouté, j'ai bien tout... mais comme j'aurais bien mieux tout... si seulement j'avais pu réaliser quels moments exceptionnels je vivais ! Gros soupir de regrets, n'est ce pas, Lulu ?

Bon, ça c'est ce que je pense maintenant que j'écris (et que j'ai un mal de chien à retrouver mes souvenirs...), mais à quoi puis-je bien penser en ce dimanche matin où je monte les premières pentes du Passo di Valparola ? Je pense que le ciel, après avoir consciencieusement lavé la campagne une bonne partie de la nuit, a pris des allures de barbe à papa et que j'aimerais bien, soit qu'elle soit vraie, bien sucrée et bien 'pégouse' comme celle des fêtes foraines, soit qu'elle se déchire et qu'elle laisse enfin apercevoir le paysage et passer le soleil. Mais cette brume épaisse, blanche et tenace ne s'éclaircit qu'avec réticence ; mieux, elle nous enveloppe comme une écharpe de laine et, pour bien nous tenir froid, monte avec nous, tandis que, par-dessous, le fond de vallée se dégage peu à peu. Comme le col n'est pas trop raide, nous avons du mal à nous réchauffer. Sapristi, ai-je changé à ce point que je regrette de ne pas avoir à forcer ?

Au refuge de Valparola, Claude et Guy arrivent alors que le soleil a réussi à disperser la brume et qu'un magnifique ciel bleu couronne les neiges éternelles. Il ne fait pas chaud pour autant et Claude se couvre vite en frissonnant. Guy n'est pas sûr du tout que le sommet du col soit là.

- « Je vais voir un peu plus loin, lui dit-il, s'il n'y a pas un panneau »

Effectivement, le col véritable est à un kilomètre du refuge mais Guy revient vers Claude car la photo sera plus jolie prise de là. Hélas, pendant son pourtant rapide aller-retour, le brouillard a lancé une nouvelle offensive et Guy ne voit plus du superbe paysage qu'il tenait tant à photographier que le nez de Claude qui rougit à vue d'œil. Le vent se lève ; il fait très froid ; le panorama se dégage et se couvre au gré des rafales ; Guy prend en vitesse une photo entre deux

nuages et chacun le mieux couvert possible (j'ai même mis le bonnet de ski de Guy) nous repartons tout de suite. Le col de Falzarego n'est qu'à 2 km d'ici et nous y arrivons très vite, en faux plat descente. En voilà un qui ne devrait pas compter pour les 100 cols ! De ces deux cols si froids et si rapidement passés, nous garderons un souvenir concret puisque, profitant d'un arrêt entre deux énormes rochers, Guy a ramassé un petit caillou de ces chaotiques Dolomites ; petit caillou, grand souvenir placé bien en évidence dans la vitrine du bahut familial.

A Falzarego, 2 ou 3 magasins-bazars-souvenirs ; sur ce mamelon rasé et balayé par le vent, un homme a installé des tréteaux sur lesquels il a disposé des pipes en bois, de toutes tailles, de toutes couleurs, richement sculptées.

Lulu, qui ne fume pas, qui n'a même, à ma connaissance, jamais fumé, fulmine tout seul, le nez dans son appareil photo.

« Bien sûr, qui c'est l'andouille qui photographie sans arrêt et ne sera jamais sur les photos ? Cherchez pas, c'est Lulu, le brave Lulu... Croyez peut-être que Guy me tirera au moins une fois le portrait ? Pensez-vous ! Sa femme ? Oui ! La mienne ? Bien sûr ! Le paysage ? N'en parlons pas ! Mais moi ? Quelle idée saugrenue, voyons !! »

Guy a pitié de lui et l'immortalise au pied du panneau Passo di Falzarego, 2105m, tout seul, auréolé de sa gloire tranquille. Aujourd'hui, il prétend que la photo s'est imposée à Guy tellement il faisait corps avec le paysage. Ma foi, s'il lui plaît de le croire, il y a des illusions qu'il vaut mieux ne pas détruire...

Dans la descente, nous avons le plaisir de renseigner et de remettre sur le droit chemin les occupants d'une voiture italienne, complètement perdus et dépourvus de la moindre carte. Comme quoi, on a toujours besoin d'un plus petit que soi !

Au Colle Santa Lucia, il fait un peu moins frais mais nos pull-overs ne sont pas de trop. Alors que nous grimpons tranquillement une gentille route en corniche, nous voyons passer une voiture beige, immatriculée 40, avec une femme au volant. Tiens ! Mais c'est madame Cyclo Léger ! Elle nous fait signe de la main en nous doublant, bientôt suivie de son mari, qui a l'air beaucoup plus heureux qu'hier. Rassuré par la présence de sa femme, requinqué par une bonne nuit de sommeil, il a l'air en super forme et personne n'essaie de le suivre.

Tandis que Guy et Lucien s'arrêtent à Pian pour faire les courses, Claude et moi nous continuons vers le Passo di Giau. Jusqu'à présent le Valparola, le Santa Lucia, ce n'était que pour nous mettre en jambes. Juste avant la pause du repas, nous allons devoir avaler "l'OS" de la journée : 10 km à plus de 9% de moyenne ! Quand on sait à quoi on s'expose en parlant de "moyenne", il y a de quoi s'inquiéter ! Et nous ne nous en privons pas surtout en voyant l'état de la route qui conduit au sommet du Giau : un peu de terre ; beaucoup de graviers ; énormément de caillasses..

Je ne cite que pour mémoire, bien sûr, les trous, tout bêtes, qui sont autant de tapeculs ; les entonnoirs et les cuvettes sur les bords desquels les pneus glissent et dérapent ; les fondrières, qui font partir la roue avant vers la droite tandis que la roue arrière refuse obstinément de quitter sa trajectoire de gauche ; je ne rappelle que pour le plaisir de parler l'ébahissement de ce brave homme qui s'évertue à répéter à Claude :

- « Con la bicicletta, impossibile, impossibile ! »

Ce à quoi Claude s'évertue à répéter - "Impossible n'est pas français, cher Monsieur !" en tentant de remettre ces saletés de cochonneries de cale-pieds de zut (et je suis polie...). C'est vraiment pour remplir des pages (et pourtant je ne suis pas à la ligne !) que je parlerai de cette nuée de

motos et de voitures qui est partie à l'assaut du col juste après nous. Comme si l'état de ce qui sert de chaussée n'était pas suffisant à notre bonheur ! Et ils lancent les moteurs, et ils pétaradent, et ils rétrogradent furieusement en voyant ces minables sur leurs petits vélos, et ils doublent en criant de grands "bravo" et "forza" que nous devinons à peine (à moins que ce ne soit autre chose...) et ils nous envoient dans les rayons des cailloux arrachés, et ils nous envoient dans les bronches des fumées pétrolées ; et quand une moto est passée, c'est une voiture qui arrive et tout recommence ! Guy et Lucien n'en croient pas leurs yeux en voyant passer une Ferrari. Une Ferrari, ici !!! Ils en sont estomaqués et nous sommes, Claude et moi, estomaquées de leur étonnement. Ben quoi une Ferrari ? Nous y sommes bien, ici, nous !!! Alors pourquoi pas une Ferrari !

Le grondement des engins à moteur est donc, hélas, indissociable pour moi de cette montée du Giau. J'ai presque l'impression d'être une cagaroulette sur la route de St Roman de Codière le jour du Rallye des Cévennes. Et, croyez-moi, j'ai connu des moments plus tranquilles ! Parce que, en plus, rappelez-vous, il y a environ 10% de pente ! Parce que, en plus, il est presque midi : le soleil a définitivement gagné sa bataille contre les nuages et il triomphe sans aucune modestie !! Enfin, regardons tout de même le côté positif de la chose : il ne pleut pas ! Heureusement ! Telle quelle la situation est épique ; s'il avait plu ou s'il pleuvait, elle serait carrément apocalyptique. Alors, vive l'épopée !

Lucien et Guy, qui compensent la fragilité du cyclo par un culot à toute épreuve, roulent au milieu de la route, choisissant leur tracé en fonction de la 'qualité' de la chaussée et non pas de la place qu'un deux roues est censé tenir sur cette même chaussée. Les voitures n'ont qu'à attendre qu'ils puissent se rabattre en toute sécurité ; quant aux motos, elles ne s'embarrassent, elles non plus, d'aucun préjugé et doublent gaillardement, aussi bien à droite qu'à gauche.

Claude et moi, moins hardies ou plus influençables, nous tentons de conserver à la fois notre droite et notre équilibre ; double souci, double peine et le résultat tient de la haute voltige. Dans la chaleur, le bruit et la poussière, nous progressons par à-coups successifs, sautant d'une bosse dans un trou, dérapant sur un caillou trop lisse, raccrochées au vol par une saillie de boue durcie. Avec une telle pente, faire un peu de danseuse serait appréciable mais une seule tentative irréfléchie m'en démontre bien vite le danger ; les mâchoires sont serrées, les cale-pieds relâchés, les vertèbres jouent aux osselets et le coccyx à "enfoncez vous bien ça dans le ..." le souffle est court et les jurons volent bas. Par chance, me fait remarquer Guy, qui lit toujours derrière mon dos, le poids de nos sacoches nous a empêché de trop rebondir. Dieu ! Que je suis contente d'apprendre ça ! Dire que sans nos sacoches, nous aurions tous joués aux haricots sauteurs !

Claude, qui n'a guère envie de trop contrarier son genou et qui hait positivement ce genre d'amusement marche un petit peu. Guy olympien, semble avoir une tête chercheuse à l'avant et se faufile avec une maestria de cyclocrossman professionnel (je le soigne bien car c'est bientôt Noël...). Lucien, fataliste, va son chemin : il n'aime ni ne déteste et, du moment qu'il peut encore rouler, pour lui, ça baigne ; moi, je rouspète, je râle, je grogne, je pousse des cris de frayeur, je ris, jaune, je chante, faux, bref ! à moi seule, je fais un bruit pas possible mais je passe. Ce n'est pas pour rien qu'un copain m'a un jour baptisée "Diesel". C'était il y a 5 ans. Il faut bien reconnaître que, depuis, les moteurs et moi, nous nous sommes améliorés ensemble !

Les seuls moments de répit sont les passages sur les ponts enjambants le torrent. Là, il y a du ciment et c'est presque plat. Un vrai rêve ! Nous avons ainsi 3 fois 10 mètres de correct pour 7,5 km d'infect... On a trouvé mieux, il me semble.

1 km, ça va, 3 km, bonjour les dégâts ! Au bout de 6 km, je crois rêver en voyant tout mon petit monde à l'arrêt près d'une fontaine. Ce n'est pourtant pas la fin de l'abomination puisque, après la fontaine, la route continue exactement dans le même état lamentable.

- « Ca suffit, me disent-ils, arrêt repas. On verra bien après ! Avec l'estomac calé, les quatre derniers kilomètres passeront sûrement mieux. »

Mais vais-je seulement savoir descendre de vélo sans me casser la figure après tant d'efforts pour pouvoir rester dessus ?

Repas, sieste allongée sur une plaque de ciment gorgée de soleil et chocolat en guise de dessert. Chocolat au lait acheté par les hommes pour faire une petite gâterie à leurs charmantes épouses. Dommage qu'il ait plutôt mal supporté le voyage et que sa fuite éperdue dans les plis du papier aluminium me laisse un petit goût métallique entre les dents. Mais l'intention vaut que l'on apprécie sans réserves. Il ne faut jamais décourager un homme quand il fait preuve d'autant de gentillesse !

Pendant que nous faisons nos libations à Rho, Bacchus et Lucullus, un cycliste arrive, descendant la route, les pieds à côté des pédales. Il commence à être fatigué de marcher et quand nous lui apprenons que le chemin va rester le même jusqu'en bas, il a un geste qui débute en colère et finit en résignation. C'est fou ce que le vélo peut vous dresser son homme ! Nous, en revanche, nous sommes ravis d'apprendre qu'il ne nous reste qu'un kilomètre et demi avant de retrouver une chaussée goudronnée.

Après 3/4 d'heure d'arrêt, nous n'avons guère envie, Claude et moi, de reprendre le collier. Pour faciliter notre digestion, nous partons donc à pied, sans aucun complexe, attendant la bonne route pour cyclo à nouveau ; pousser le vélo n'a rien de particulièrement réjouissant mais c'est beaucoup plus supportable. Les costauds qui sont partis à l'arraché, finissent au sprint en haut du col. Décidément, ils sont incorrigibles ! De là, en nous attendant, ils vont pouvoir jouir d'un panorama exceptionnel que Guy mitraille avec beaucoup d'application. Il y a beaucoup de monde ici aussi, mais mises à part les voitures et les motos qui nous ont doublés, pratiquement tous les touristes sont arrivés de l'autre côté. C'est aussi de ce même côté qu'arrivent les skieurs en hiver pour aller jusqu'au refuge, à 2,5 km en contrebas sur notre route. Chose étrange, c'est juste devant ce refuge que la route cesse d'être goudronnée vers la descente. Après tout, puisque les skieurs s'arrêtent là, pourquoi goudronner encore 7 km qui ne servent presque jamais ? C'est logique, non ? Logique peut-être, italien sûrement !

La descente sur Cortina d'Ampezzo est rapide et agréable. A bien y regarder, Thonon - Trieste, c'est peut-être 600 km de montées plus ou moins difficiles, mais c'est aussi 600 km de descentes... même si elles ne sont pas toujours faciles, c'est toujours de la roue libre ! D'accord, des compliqués comme Claude vous diront que ce n'est pas la joie, mais les gens simples comme moi y trouvent parfaitement leur compte. Bizarrement, cependant, je m'aperçois que si mon temps de montée a toujours été calculé trop large sur mes fiches, mon temps de descente, bien que compté sur la modique vitesse de 30 km/h est souvent dépassé ! Je gagne du temps en montée et j'en perds en descente ! Moi !! C'est le monde à l'envers et j'en aurais bien ri, il y a seulement une semaine.

A Cortina d'Ampezzo, nous tournons un peu en rond et, bien sûr, nous finissons par prendre la mauvaise direction. Il nous faut aller vers Dobbiaco par le Passo Tre Croci, un peu moins long et un peu moins raide que le Giau, mais les panneaux directionnels ne sont pas très clairs et nous ne trouvons la bonne route qu'après avoir interrogé un indigène complaisant et attentif. En

traversant pour la xième fois un grand carrefour abondamment fleuri, nous tombons guidon à guidon, sur le cycloléger qui, toujours flanqué de sa voiture, suivait gaiement nos traces et partait se perdre Dieu sait où ; nous lui indiquons la bonne direction et le temps d'un signe de la main, nous le perdons de vue. Définitivement, cette fois ; jamais plus nous ne le reverrons.

Il fait chaud. Cela commence à devenir un vrai leitmotiv mais je ne peux vraiment rien écrire d'autre. Nous n'avons pas la mauvaise grâce de nous en plaindre mais il n'en est pas moins vrai que nous faisons la course aux fontaines et que nous rasons les bas-côtés pour profiter de la moindre petite ombre. Après le Giau, trouver une chaussée bien bitumée et des arbres presque tout le long, cela tient du miracle et les vélos grimpent presque tout seuls. Claude, Lucien et Guy, arrivés au sommet, décident d'aller se désaltérer dans le bistrot situé au sous-sol d'un grand bâtiment. Pour pouvoir mieux les surveiller, ils descendent leurs vélos devant la porte du bar. Moi, pendant ce temps, je mouline tranquillement dans les dernières rampes à deux chevrons. Une fois au col, je suis très surprise de n'y trouver aucun cyclo-guetteur ; aucun vélo-repère ne m'indique non plus que mes compagnons soient là.

- « Ca alors ; ils sont descendus sans faire l'arrêt au sommet ? Sans m'attendre ? C'est bizarre et ça ne leur ressemble guère ! »

Pourtant, je ne vois personne, de quelque côté que je me tourne. Et maintenant que vais-je faire ? Ah ! sur ma droite, je vois une église avec trois croix (sans doute celles qui ont donné son nom au col). A tous les coups, ils sont là-bas ; ils doivent visiter l'église en m'attendant. J'y vais, je fais le tour de l'église, je ne vois ni cyclo ni vélo et je commence à me faire un fier souci ! Bon, eh bien, tant pis. Je vais m'habiller pour descendre et j'espère bien les trouver un peu plus bas sur la route.

Au même moment, Guy s'arrache aux délices de sa boisson fraîche après avoir consulté sa montre.

- « Bon, elle ne va pas tarder à arriver, maintenant ; je monte surveiller... »

Et il m'attrape juste au vol alors que je prenais mon élan pour la descente.

- « Tu es déjà là ? me dit-il, tout surpris, eh bien, tu es montée vite ; on te croyait plus loin ! »
Quand il apprend que, non seulement, je suis déjà là, mais qu'en plus, cela fait bien 10mn que je tourne entre l'église, les trois croix et le parking, son étonnement se mue en stupéfaction admirative. J'ai bien envie de lui dire que j'ai même eu le temps de me confesser et de réciter mes prières, mais, franchement, je crois que ce serait jeter le bouchon un peu loin ; je me contente alors de masquer ma profonde satisfaction par une saine colère :

- « Vous auriez pu laisser un vélo en vue tout de même ! Et si tu t'étais levé de table 1mn plus tard, qu'est-ce qui se serait passé, hein ? »

- « Eh bien, me répond-il laconiquement, on aurait été dans la m... »

Attablés autour d'un diabolo-menthe et d'une bouteille d'eau minérale qui a vu arriver les touristes, nous parlons de la dernière partie de la journée : irons-nous ou pas "faire" Longères ? Nous offrirons-nous les Trois Cimes du Lavaredo après avoir gravi les Trois Croix du Pomagagnon ? (c'est presque aussi beau que Titicaca). Comptée en kilomètres, la distance n'est pas très grande. Nous pourrions laisser nos sacoches à l'hôtel, à Misurina par exemple, à une dizaine de kilomètres d'ici, monter Longères, 8 km, à vide et revenir coucher à Misurina. Nous pourrions. Mais pour les 4 km difficiles des Trois Cimes, j'ai une moyenne de 13,4% de pente. D'après tous les récits que nous en avons lu, il y a même du 18 ou du 20%. En fin de journée, et après le Giau, ça risque de faire mal.

Près du lac tranquille de Misurina, nous regardons en direction du refuge d'Auronzo d'un air entre deux airs. Comme les vautours du Livre de la Jungle, en ringuette sur leur branche, nous nous regardons en répétant.

- « Qu'est-ce qu'on fait ? »

Personne ne veut prendre la décision de monter. Après tout, il est déjà 18 heures. Personne ne veut non plus prendre celle de s'arrêter. Après tout, il est à peine 18 heures ! Et si on cherchait d'abord un hôtel pour poser nos bagages, ce ne serait pas plus bête. Nous en passons plusieurs, complets, avant d'en trouver un qui puisse nous héberger. Et puis, une fois les chambres prises, vous savez ce que c'est : on enlève ses gants, on essaie le lit, on fait couler le bain. Bref, Longères et ses 20%, ce sera pour demain.

La salle de restaurant est fermée à clef et n'ouvre qu'à l'heure des repas. Nous devons attendre, devant la télévision, l'estomac dans les talons. Notre table est réservée, numérotée. Pouvons nous nous asseoir sans attendre le coup de sifflet ? Désireux de monter à Auronzo avant la trop grosse chaleur, nous demandons au patron si nous pouvons déjeuner le lendemain à 7 heures. Il fait la grimace. 7h 1/4 ? Il accepte du bout des lèvres. Nous insistons et il promet : le petit déjeuner sera prêt dans la salle du bar et le 'garage à vélos' sera ouvert. C'est parfait ; nous partons vite nous coucher. Nous n'avons fait aujourd'hui que 75 km mais 2612m de dénivelée (dont 962 dans le Giau). Nous avons besoin de recharger les batteries.

ET DE HUIT !

DE MISURINA AU CIAMPIGOTTO 100 km et 2340m de dénivelé

Il est 7h 1/4. La nuit a été fort bonne mais le petit déjeuner se fait attendre. Nous ne savons même pas où nous le prendrons. La salle de restaurant ? Fermée. La salle du bar contiguë ? Fermée elle aussi. Le cagibi aux patates où ont dormi nos vélos ? Fermé ! Aucune odeur de chocolat ni de brioche ; personne dans les couloirs, que 4 cyclos chargés de sacs ventrues. Le temps passe et nous faisons les cents pas dans le hall de l'hôtel et sur le trottoir. Il fait très beau. Dans peu de temps, il fera chaud et nous sommes toujours coincés à la case départ. Mais qui va venir nous donner le double-six ?

Près de l'hôtel, nous remarquons avec amusement une petite maison toute simple marquée 'Carabinieri' ; à notre humble avis, c'est donc une gendarmerie ; mais alors, pourquoi tous ces barbelés autour et ces pancartes 'Vietato el paso' (ou quelque chose d'approchant) qui fleurissent dans le jardin et sur la clôture ? Chez nous, les gendarmes et la gendarmerie, sans être, hélas, une panacée à nos problèmes, sont au moins largement ouverts au simple citoyen. En avons-nous assez fait tamponner, des cartes B.P.F. dans d'accueillantes gendarmeries fleurant bon le terroir, l'encaustique et le tabac froid ! Il faut croire qu'en Italie, ce n'est pas le cas ! Ou alors 'Carabinieri' ne veut pas dire 'Gendarmes'. Nous épilignons un peu sur le thème mais ça ne remplit pas les estomacs.

Vers 8 heures, un employé arrive, encore tout enfariné, qui, bien sûr, n'est au courant de rien, n'a pas la clef du bar, ne peut pas nous préparer le petit déjeuner parce qu'il n'est pas serveur et ne sait pas non plus où se trouve la clef du cagibi aux patates. Du calme, les enfants, cool. Quand le bar ouvre enfin, 1/4 d'heure plus tard, nous nous faisons jeter car on n'y sert pas les petits déjeuners. Nous devons presque nous fâcher pour pouvoir avaler un breuvage insipide et deux morceaux de pain rassis, les fesses entre deux chaises, les pieds balayés par la serpillière de la serveuse. Ah ! Nous sommes loin des petits déjeuners pantagruéliques de naguère ! Bon, puisqu'on gêne, on s'en va. Il serait d'ailleurs plus que temps, car le soleil monte sur le lac de Misurina et fait miroiter ses eaux au-dessus des massifs neigeux qui s'y reflètent. Nous avons l'impression, au moment du départ, sur ce bord de lac, être des pièces rapportées dans un décor de carte postale. Entre Misurina et le carrefour pour Longères, nous trouvons plusieurs hôtels qui nous paraissent beaucoup plus sympathiques que celui d'où nous sortons. Si nous avions su, hier soir...

Nous voici à l'attaque de 'l'OS' de la journée : 7 km dont certains à 18 ou 20%. Un rapide regret : si nous l'avions fait hier au soir, d'abord nous l'aurions fait sans sacs, ensuite ce serait déjà fait... Oui, mais, ce matin, les Trois Cimes sont devant nous (d'ailleurs, nous n'en voyons que deux) et nos sacs sont toujours accrochés aux vélos comme des arapètes à leur rocher. Allons, cela n'a aucune importance : nous sommes-nous pas frais et pleins de courage ? Guy, surtout, qui veut son Longères avec autant de forces que Lucien voulait son Stelvio. L'attaque donne le ton d'emblée : un petit 13% à se mettre sous les dents, et ce n'est pas la partie difficile ! En effet, la route qui s'amuse au milieu d'une forêt de pins redescend nonchalamment jusqu'à un péage et nous savons que c'est à partir de là, et seulement de là, que les choses vont se corser.

Le péage est gratuit pour les vélos (il ne manquerait plus que nous soyons obligés de payer pour souffrir, tiens ! Le masochisme a des limites, tout de même !) et nous faisons la nique aux

quelques voitures qui passent déjà moyennant finances. Jusqu'à Casa di Ribianco, où a lieu le premier regroupement, bonne surprise, ça va tout seul. Maintenant, rendez-vous au sommet, chacun pour soi et Dieu pour tous. C'est le moment de prier Notre-Dame des Cyclistes de nous aider de sa grâce. Selon le bon proverbe qui dit "Aide-toi, le ciel t'aidera", nous commençons par nous déshabiller et par nous désaltérer ; puis, après avoir mis tout à gauche, à Dieu vat, nous larguons les amarres. Les survivants ont rendez-vous au sommet.

Les deux hommes, bien décidés à avaler ces 4 petits kilomètres d'une seule goulée, jaillissent de leurs starting-blocks comme des lanceurs de poids partis pour un 100 mètres. Nous, les femmes, toujours plus pondérées, prenons nos marques et ménageons cœur, souffle et jambes. La côte est tellement raide, à présent que je ne peux plus avancer qu'en danseuse ; il fait si chaud que les gouttes de sueur tombent de mon visage comme d'une pomme d'arrosoir. Je fais ainsi de l'auto-hydratation car la plus grande partie de cette précipitation est récupérée par mes bras et mes cuisses. Le reste tombe en gouttes serrées sur ma sacoche de guidon et je ne peux plus rien lire des précieux renseignements donnés par ma fiche sous le plastique. Les yeux brûlés par la sueur et la vue brouillée par cet écran de pluie, je ne peux guère admirer le paysage et n'en ai d'ailleurs, aucune envie. Pour l'instant, je ne veux qu'une chose : aller encore un peu plus loin sur mon vélo ; encore 20 mètres, et puis 15 mètres de plus. A chaque échéance, je gagne le droit de remettre ma victoire en jeu. Des encouragements sympathiques nous arrivent des voitures, qui montent, elles aussi, au ralenti. J'essaie de prendre l'air dégagé de qui fait ça facilement, mais, entre nous, je ne crois pas être douée pour les rôles de composition. Je suis quand même assez heureuse pour conserver un soupçon de féminité, car les Italiens, en me doublant, deviennent débordants d'enthousiasme.

- « Una done, eh, é una done... »

D'autres, jugeant immédiatement qu'il n'y a que des Français pour faire de telles expéditions, nous gratifient de vibrants "Forza Hinault !". Ce n'est pas que je sois bêtement cocardière, mais ça fait toujours plaisir. Arrive bientôt une ligne, droite, longue, interminable. Je compte mes étapes de 5 en 5 mètres ; je double Claude qui a mis pied à terre en râlant. Je m'accroche, j'arrache, je tangué d'un côté de la route à l'autre sans savoir si cela relève du calcul de recherche de la plus faible pente, ou si cela tient de l'impossibilité à garder la ligne droite (en fait, je sais très bien que je ne suis pratiquement plus maître de mon engin, mais il est des vérités qu'il vaut mieux ne pas trop toucher du doigt) et je finis par m'arrêter, le souffle court, plutôt contente, tout compte fait, d'avoir pu rouler jusque là.

Le genou de Claude commence à donner des signes de fatigue et la légère gêne ressentie au début devient douleur petit à petit. Attention, la prudence s'impose : à 2 jours de la fin de la randonnée, ce serait trop bête que cette articulation capricieuse nous lâche maintenant. Claude monte donc à pied, raisonnable mais pas résignée, car, croyez-moi, si son genou flanche, elle, elle a une pêche du tonnerre et Longères ne lui faisait pas peur.

Lucien et Guy se sont arrêtés au bout de cette interminable ligne droite pour procéder à un dernier déshabillage. Il était temps car la soupape a failli sauter ; (eux aussi possèdent leur microclimat personnel !) Guy fonce vers le sommet comme si sa vie en dépendait. Montant en danseuse bien balancée, il arrose consciencieusement de sa sueur chaque sacoche à son tour : une goutte à droite, une goutte à gauche. Il a tant entendu parler de Longères, soit par les articles de la revue, soit par les récits des copains du club qui l'on fait l'an dernier, qu'il bout d'impatience (et on sait quelle énergie cachent les couvercles de machines à vapeur...) de tester lui-même cet impertinent pourcentage. Lucien, moins motivé, le laisse s'envoler mais sa pédalée énergique ne s'en laisse pas imposer pour autant. Ainsi, l'un derrière l'autre, ils montent tous

deux vers un triomphe véritable : Guy se voit déjà en train de raconter aux Séguy, Fabre, Fournier et autres Ferraton :

- « Les trois Cimes ?? Bof!! 18% de pente, un peu dur, bien sûr, surtout avec 9 kilos de bagages, mais ça se monte très bien... »

Très bien, très bien ; ça dépend pour qui ! Moi qui n'ai que 6 kilos de bagages, je rends à la montagne les honneurs du pied (il paraît qu'il n'y a pas de honte à ça : avec un 26/26, on ne peut pas dire que j'ai péché par excès de prétention !) je marche pendant une centaine de mètres et, un petit démon m'asticotant, je me dis que, peut-être, si j'essayais, là, ça a l'air un peu moins dur, je pourrais, tout doucement, arriver jusqu'en haut sur mon vélo ? Que diable, j'ai déjà fait au moins la moitié du chemin. Je remonte donc sur ma selle, mais hélas, trois fois hélas, le charme est rompu, le rythme brisé, l'élan coupé j'arrête à nouveau peu après et je recommence à pousser mon engin devant Claude qui arrive bien tranquillement.

A l'aplomb de l'avant dernier lacet, j'aperçois Guy qui gesticule en criant. Au bout d'un moment, je comprends qu'il y a là une photo super à faire et qu'il faut absolument que je termine à vélo. Je réenfourche donc "Placide", ma monture et, à la va comme je te pousse, nous finissons enfin, moi sur elle, pour notre plus grande satisfaction commune et pour la plus grande fierté de Guy qui prend sa photo et se retient de crier à tous les touristes admiratifs :

- « C'est ma femme, c'est ma femme ! »

La modestie sied toujours aux triomphateurs...

Et voilà, un de plus, et celui-là, avec le Stelvio et le Giau, il comptera dans nos annales ! Avec Claude qui nous rejoint très vite (elle va presque aussi vite à pied que moi à vélo, c'est un monde !) nous allons nous rafraîchir et nous reposer tout en nous imprégnant de ce merveilleux paysage. Mais quelque chose me gêne : les Trois Cimes, c'est bien beau ; mais moi, d'en haut comme d'en bas, je n'en vois toujours que deux. C'est parce que nous sommes mal situés, nous explique la serveuse du bar en nous montrant une carte postale bien détaillée. Pour voir la troisième, il nous faut aller à la petite chapelle que l'on aperçoit là-bas, au bout de ce chemin de terre envahi par des promeneurs en mocassins et des marcheurs en pataugas. Aller jusque là-bas ? Ben, à franchement parler, l'idée ne soulève pas l'enthousiasme général et nous restons les fesses collées à la moleskine des fauteuils. Nous avons perdu trop de temps, ce matin pour le petit déjeuner ; nous nous sommes assez faits remarquer en montant à vélo ; on ne va pas continuer en allant à la chapelle ! D'ailleurs, avec le monde qui se promène sur ce chemin, la balade tiendrait davantage de jeu de quilles que de la randonnée. Nous avons tort, bien sûr, et nos arguments sont vraiment ineptes. Mais quand on n'a pas envie, hein ? ?

Les prairies vertes alentour sont toutes parsemées de taches blanches. En y regardant de plus près, nous nous apercevons qu'il s'agit de prénoms d'amoureux et de dates de passage, écrits avec de gros cailloux. Cela donne des champs verts et blancs avec une lecture plaisante pour les longues grimées difficiles. Nous apprenons ainsi que "Pietro-Ornella" sont passés ici une semaine avant nous et que "Maria" a trouvé "Sandro" "super" (à moins que ce ne soit Longères ?). Il paraît que les ânes écrivent leur nom partout. Moi, j'irais bien chercher quelques pierres rondes et blanches pour écrire dans l'herbe que Josie est drôlement heureuse d'avoir écouté ses amis et être venue jusqu'ici mais les amis en questions ne veulent rien entendre.

- « Oh, crie Lucien, on dit à Molinári de venir ou on y va ? »

Alors là... j'ai beaucoup hésité avant de traiter le délicat sujet de Molinári ; mais tant pis, je prends mes responsabilités car on doit (ou on devrait) tout pouvoir dire même quand c'est

difficile. Alors, Molinâri ? Je pourrais dire "c'est quelqu'un" mais ça n'irait pas, disons plutôt "c'est quelque chose !". Qu'est-ce donc que Molinâri, en effet ???

Eh bien, Molinâri (prononcez à la marseillaise : le A comme une ronde et toutes les autres lettres comme des noires, en ouvrant bien la bouche, et je ne mets plus le chapeau sur le A, merci).

Molinâri, dis-je, c'est celui que Lucien ne veut jamais voir arriver sous peine des pires catastrophes. - "Bon, eh, dites donc, on attend Molinari ou quoi ?"

Molinari, c'est celui qui arrive dans la roue quand on commence à lever le pied - "Eh ! Tu vas pas te laisser passer par Molinari, quand même, non ?"

Molinari, c'est ce à quoi il ne faut en aucun cas ressembler si on tient à l'estime et à l'amitié de Lucien - "Eh, Oh, vise un peu ! T'as vu Molinari qui passe ?"

Molinari, ce n'est même pas l'alter ego invisible de Lucien, non, puisque Lucien permet à Molinari tout ce qu'il s'interdit à lui-même ; c'est plutôt un sien complément, une sorte de prolongement ectoplasmique dont les prestations sont toujours imprévues. Ce qui est grave, dans ce cas précis, docteur, c'est que le pauvre Lucien, sans s'en rendre compte, hélas, se fait peu à peu 'bouffer' la personnalité par ce Molinari. Essayez un jour, dans une foule cyclotouriste, d'appeler à la cantonade - "Eh ! Molinari ! !". Ils seront peut-être deux à répondre si un pauvre diable porte bien ce nom ; en tout cas, Lucien, lui, se retournera à tous les coups, l'œil interrogateur - "Ya quelqu'un qui m'appelle ?". Triste... Triste ; surtout pour la famille.

Avant de redescendre, Guy nous montre, au fond de la vallée, une vague tâche claire.

- « Regardez, là-bas, c'est Auronzo di Cadore. Nous allons faire le tour des Trois Cimes par derrière, en longeant la frontière autrichienne et cet après-midi, nous arriverons à Auronzo. Bon, on n'est pas encore rendu ! En avant ! »

Claude s'habille soigneusement, non seulement son genou la chatouille mais, en plus, sa gorge la gratouille. Pardi, lorsqu'on est mince et fragile et qu'on arrive toujours avant les autres aux sommets frais et ventés, on prend facilement froid...

Les arrêts photos sont plus faciles en descente qu'en montée : quand on reprend le vélo, on n'a plus qu'à se laisser glisser... Mais la glisse est très rapide et la pente n'en apparaît que plus impressionnante ; j'en suis doublement ravie ; d'une part par la beauté et la vitesse de cette descente vertigineuse ; d'autre part par la conscience que j'en acquiers de ce qu'a été la montée. Pendant que je forçais, je ne savais pas qu'elle était si belle !

Au col Sant' Angelo, nous retrouvons la route du début de la matinée, beaucoup plus fréquentée à présent et, dans ce sens, beaucoup moins pentue. Nous nous laissons glisser, heureux et tranquilles, dans une large vallée quand une escouade de 4x4 Land Rover nous double à grand bruit ; elles sont remplies de soldats qui oublient un moment la réserve de leur uniforme pour nous faire de joyeux saluts. Près du Lago di Landro, nous nous arrêtons encore pour prendre des photos. C'est tellement beau, ces eaux claires et ces sommets blancs. Des cars de tourisme sont garés et déversent leurs fournées de voyageurs ankylosés qui admirent le paysage en s'étirant. Ceux-là sont Français et plusieurs viennent tourner autour de nous : les grands lacs et les hauts sommets, ils doivent commencer à trouver ça lassant. En revanche quatre zigotos à vélo qui viennent de bien plus loin qu'eux et qui vont encore plus loin, ça, au moins, c'est original !

Guy me raconte que nous avons vu quelques cimetières militaires datant des tueries de 14-18. Dont acte. Mais je dois avouer qu'après les avoir vus, je me suis empressée de les oublier. Non pas que je sois insensible au souvenir de tous ces morts (c'est sans doute grâce à leur sacrifice que je peux vivre aujourd'hui en toute liberté) mais il y a temps pour tout et, pendant cette randonnée, je refuse les pensées tristes.

La route est maintenant plate et n'a pratiquement aucun intérêt. La vallée s'est excessivement élargie et nous sommes au nord des Trois Cimes du Lavaredo que nous essayons de deviner au milieu de tous ces sommets déchiquetés. A Dobbiaco, les hommes nous laissent partir avec moult recommandations : il nous faut monter le Monte Croce di Comelico, mais attention de ne pas nous égarer. La carte est incomplète sur une quarantaine de kilomètres, alors prudence. Nous les laissons à leurs achats et nous suivons tranquillement la grande route papotant à notre féminine habitude de choses et d'autres. Après Dobbiaco, nous prenons à droite, continuant notre mouvement contournant le massif du Lavaredo.

- « Attention, me dit Claude, voilà San Candido ; il va falloir à nouveau tourner à droite. »

Oui, mais quand ? A ce carrefour ? A part "Centre ville", nous ne voyons aucune autre indication. Ce ne doit pas être ça ; continuons encore, nous trouverons certainement un autre croisement. Eh bien non, justement, et nous commençons à nous inquiéter : la route que nous suivons semble vouloir continuer tout droit en s'élevant doucement vers les premières rampes de ce massif qui nous barre le paysage ; par contre, le Lavaredo que nous sommes censées contourner, s'éloigne vers la droite, derrière la vallée, derrière le village.

Nous nous arrêtons sur le parking d'un grand magasin de souvenirs devant lequel un car immatriculé en France déverse son contenu de touristes. J'interroge l'un d'eux qui, ne sachant même pas où il est, me renvoie à leur guide. Celui-ci, tout sourire, sort sa carte, s'aperçoit que cette portion de territoire n'y figure pas (évidemment, Monsieur, sinon je ne vous aurais rien demandé !) nous assure cependant que si nous continuons tout droit, nous entrerons en Autriche, et me renvoie à son tour au patron du magasin.

- « Lui, il est du pays, il vous dira mieux que moi ! »

Le patron est plongé dans ses bibelots, ses papiers d'emballage et sa caisse enregistreuse. De toute évidence, je le dérange. Claude est restée sur le parking à faire la causette avec les voyageurs (certains ne doutent de rien : « C'est bien ce que vous faites. Et quand vous avez fini, vous revenez à vélo aussi, bien sûr ! ? ») en tenant les vélos. Je patiente un moment et repose ma question à plusieurs reprises. Evidemment, si j'achetais un âne bleu qui donne le temps avec la couleur de sa queue (j'ai vu le même à Montpellier, à Paris et à Strasbourg...) j'aurais ma réponse sur le champ. Elle vient, finalement, lancée d'un ton exaspéré avec un vague geste du bras :

- « Demi-tour ; gauche ; traverser le village ; tout droit »

Merci, Monsieur, je n'en demandais pas plus. En rebroussant chemin, nous nous demandons si Guy et Lucien sont devant nous ou encore derrière. Puisqu'ils sont des hommes, ils sont donc intelligents et ne se trompent pas de route comme nous, pauvres femmes sans cervelle ! Il y a donc des risques pour qu'ils soient devant nous. Surpris de ne pas nous trouver dans les premiers kilomètres du col, ils vont appuyer sur les pédales et nous, à l'arrière, nous allons ramer comme des galériennes après le casse-croûte de midi ! Mais, deuxième hypothèse, les achats ont duré longtemps et ils ne sont pas passés pendant notre presque incursion autrichienne. Dans ce cas, nous ne tarderons pas à les voir arriver. Au fameux carrefour où nous avons fait erreur, nous revoyons un jeune auto stoppeur à l'air rêveur, planté sur le bas-côté dans la même position qu'à l'aller.

- « Je vais lui demander s'il ne les a pas vus, dis-je à Claude, de là, il ne pouvait pas les rater s'ils sont déjà passés. »

Le damoiseau me regarde d'un œil mort pendant que je fais tourner mon alliance en parlant de "marido a bicicletta". Il prend un air concentré pour marmonner qu'il n'a rien vu du tout mais d'un ton si peu convaincant que j'hésite à le croire ; il dort debout, ce jeune garçon, comment

aurait-il pu remarquer quoi que ce soit. Je ne sais pas s'il compte aller loin en auto-stop, mais moi, à sa place...

En plein cœur de la petite ville, un agent de ville, uniforme, couvre chef et gants blancs, surveille le monde qui gravite sur cette place empierrée. Je pose encore une fois ma question et reçois la même réponse négative mais cette fois sur un ton catégorique qui m'incite à la confiance. Nous repartons donc beaucoup plus tranquilles : nous sommes sur la bonne route et nos hommes sont derrière. Vu le temps que nous avons perdu, ils ne tarderont pas à nous rejoindre.

Dès la sortie de la ville, cependant, nouvelles hésitations : la route se divise en Y. Quelle branche devons-nous prendre ? Il n'y a aucun panneau pour nous renseigner ; je m'avance un peu, pour dépasser le premier virage à gauche, au cas où... mais je reviens vers Claude bredouille : pas le moindre panneau, pas la plus petite borne pour nous dire de quel côté est le Comelico. Que pouvons nous faire ? Nous attendons un moment, pensant voir surgir nos époux à chaque instant. Mais non, voilà cinq minutes que nous plantons là et nous finissons par nous demander : et s'ils étaient, malgré tout, déjà passés ? Nous attendrions en bas du col alors qu'eux y seraient en train de flinguer pour nous retrouver ! Plus le temps passe et plus nous pensons que l'agent de ville a pu tourner la tête un moment. En désespoir de cause, nous arrêtons une voiture dont les occupants nous confirment que le Monte Croce di Comelico est bien sur notre gauche et qu'ils n'y ont vu aucun cycliste, avec ou sans sacoches.

- « "Bon, me dit Claude, il faut qu'on y aille. Puisque maintenant, on connaît le chemin, et qu'on est sûre qu'il sont derrière ; tu vas voir la tête qu'ils vont nous faire s'ils nous trouvent à peine là ! On a intérêt à s'avancer, et vite ! »

La route est plaisante et pas trop pentue. Il y a presque 15 km avant le sommet et il n'est pas loin de midi. Nous montons tranquillement ensemble, sans trop forcer. Après Longères, une petite pente gentille comme celle-là est vraiment très agréable. A peu près à mi-chemin, alors que nous nous étions retournées une douzaine de fois chacune pour voir si nos cyclos ne pointaient pas le bout de leur nez, les voilà qui arrivent enfin, mano à mano ; on dirait presque le duo Poulidor et Anquetil dans la montée du Puy de Dôme (sauf qu'ici ils sont bruns tous les deux !). On décide de s'arrêter très vite pour le repas de midi. Au bord d'une piste cyclable, un banc de bois nous tend les bras et Guy et Lucien s'y laissent tomber avec un profond soupir. Depuis le pied du col (donc 7 km) ils roulent comme des canuts pour nous retrouver au plus vite.

- « Mais vous en avez mis du temps, leur dit-on ; on vous a attendus, pendant, combien ? au moins une demi heure, ensuite on est monté vraiment tranquillettes et on a même levé le pied sur la fin. Qu'est ce qu'il vous est donc arrivé ? »
- « C'est à dire... on s'est trompé... on a failli passer la frontière autrichienne. Heureusement, on a demandé la route à une pin-up (avec un décolleté aussi vertigineux que la descente du Splügen, précise Guy) dans un bazar à souvenirs. Alors, bien sûr, comme on n'était déjà pas en avance vu qu'il nous a fallu faire la queue pour les courses dans les magasins, on a perdu beaucoup de temps. »

Tiens donc ! Eux aussi, ils se sont trompés ! Autrement dit, ou ils sont aussi manches que nous, ou nous sommes aussi bonnes qu'eux ! Et qu'on ne viennent plus nous parler de la prétendue supériorité masculine...

- « Au fait, demande alors Lucien, et vous ? »

Il faut bien avouer que, nous aussi, ma foi... De la conversation qui s'en suit, il ressort que nous nous sommes fait les mêmes réflexions, aux mêmes endroits ; que nous nous sommes arrêtés dans le même magasin et que nous sommes passés deux fois devant le même auto-stoppeur ahuri. Qui a dit que nous n'étions pas faits pour pédaler ensemble !? Ils sont même eu droit à un

coup de sifflet strident qui a figé Lulu sur place. C'était l'agent de ville qui les a gentiment avertis que deux femmes à vélo étaient passées 20 mn plus tôt. Sympa, cet agent de ville.

Bien installés sur notre banc, nous mordons à pleines dents dans notre succulent repas (devinez ? eh oui, tomates, rôti, yaourt...). Tout en commentant le paysage. Ici, plus de grands pics sauvages, déchiquetés et encapuchonnés de blanc. Non ; devant nous, une petite rivière dont nous remontons le cours ; après cette vallée, un flanc de montagne arrondi, recouvert de riants alpages (avez-vous remarqué comme les alpages sont toujours riants ?) et parsemé, de-ci, de-là, de ravissants petits chalets. Nous nous attendons presque à voir débouler Sissi, tenant ses vastes jupes à pleines mains, les cheveux piqués de fleurettes... Ah ! Ce qu'on est bien ! Mais il nous faut bientôt songer à repartir (vivement que ce compte-rendu soit fini ; je commence à fatiguer d'écrire toujours les mêmes choses !...).

Dans la chaleur du début d'après-midi, les vélos semblent bien lourds et les jambes bien molles... c'est surtout du fait qu'après une pente, je l'ai dit fort gentille, la route se rebiffe soudain et nous sert un 10% en guise de digestif. Moi, ça me reste plutôt sur l'estomac ; dans ces cas-là, je préfère nettement une crème de cacao avec un glaçon ! Ah ! Etre une vache parmi celles qui ruminent paisiblement à l'ombre des sapins !

Bien sûr, les trois autres se sont envolés me laissant savourer seule les délices de la grimpette. Ils doivent même être déjà loin devant ; mais ça ne fait rien le moral est bon. J'enroule un braquet fort convenable car la route est redevenue moins farouche ; les forêts environnantes me dispensent une ombre bienvenue et bienfaisante et je réponds poliment aux joyeux saluts des nombreux pique-niqueurs éparpillés sur de l'herbe aussi belle qu'un gazon anglais. Soudain, je n'en crois pas mes yeux : qui vois-je disparaître dans un virage environ à 400 m devant moi ? Mes trois lascars que je croyais déjà arrivés et que sans le vouloir, j'ai réussi à rattraper ! Ce n'est pas possible ! Je me pince pour être sûre de ne pas rêver et, du coup, j'accélère le rythme. Comment ai-je fait ? Un éclair de lucidité traverse mon instant de triomphe et y met vite fin : ils se sont sûrement arrêtés un moment, voilà l'explication ! Quelle douche froide ! Mais ma détermination ne s'en ressent pas : puisque, pour une raison ou une autre, je les ai de nouveau en point de mire, je vais essayer de les rejoindre ou, du moins de ne plus les perdre de vue. Et j'appuie de toutes mes forces, et je me sens contente d'appuyer, et tout tourne rond, et je grignote petit à petit mon retard. Après 2 ou 3 km, le sommet se présente et j'y arrive pratiquement dans leurs roues, sans m'être fait remarquer. Quelle va être leur surprise en me voyant là quand ils s'apprêtent à m'attendre ! Je savoure déjà, très fière de moi, les compliments chaleureux qu'ils ne manqueront pas de me prodiguer. Eh bien oui, tintin, peau de balle et variétés, comme dirait mon papa. J'attends encore le moindre mot de félicitation, le plus discret signe d'étonnement. Rien, rien du tout vous dis-je. Pris par leur conversation, leur habillage, leur grignotage, ils ne font pas plus cas de ma précoce et incroyable arrivée que de leur première pompe à vélo. C'est à vous dégoûter être bonne, tiens ! Vous pensez bien que je ne suis pas allée mendier des compliments dont ils ne voyaient ni l'opportunité ni l'utilité. Tout juste ai-je demandé, l'air de rien, si l'un d'eux avait crevé ou s'ils s'étaient arrêtés en route. Je reste de marbre devant leur réponse négative et leur étonnement : -"Pourquoi tu nous demandes ça ?" mais je n'en pense pas moins. Je suis plus que ravie de ma performance mais à quoi bon une performance si on ne peut en recevoir de lauriers ? Nous n'irons plus au bois... je me drape donc dans ma dignité offensée et je plonge vers Padola.

En 10,5 km, nous descendons ce que nous avons monté en 15. C'est dire que nous allons vite et que je me régale. Les autres ? Je ne m'en occupe pas.

Un petit arrêt dans un bistrot pour permettre à nos Martiguais de s'humecter le gosier avec un petit noir bien corsé et à tous de récupérer un tampon de plus et nous voici déjà dans les deux chevrons du Passo del Zovo. Jolie route, où je paye un peu mes efforts inconsidérés (dans tous les sens du terme) de tout à l'heure. Mais tout va bien. En arrivant en haut je les trouve en grande conversation avec une famille hollandaise bien sympathique. Sans être vraiment cyclotouristes, en bons hollandais, la bicyclette, ils connaissent. S'aidant les uns les autres à trouver le mot juste en français, ils nous posent des questions amicales et pertinentes. La mère de famille rejoint Claude dans sa phobie des descentes, le père fait des comparaisons avec la marche, son sport préféré et tous examinent nos braquets et nos sacoches, s'intéressant même à nos vêtements. Et ce sont de grands rires, des apartés rapides en hollandais, des phrases hésitantes en français. Guy essaierait bien deux ou trois mots d'anglais, mais à quoi bon ! On se débrouille si bien dans un charabia franco néerlandais germanico hispano italien que la conversation n'a vraiment pas besoin d'une langue supplémentaire. Et puis, oh !, les enfants ! On n'a pas que ça à faire !

Nous ressortons nos cartes pour chercher une fois de plus notre direction. Nous avons le choix entre deux routes qui, de toutes façons se rejoignent un peu plus loin. Nous sommes ici au Passo San Antonio, non indiqué sur la carte de route mais écrit en toutes lettres au fronton du restaurant devant lequel nous sommes arrêtés, et le Zovo est sur cette route qui part à gauche. Je propose de descendre directement sur Santa Caterina par cette belle plongée si tentante plutôt que d'aller bêtement à la recherche d'un zouave facétieux qui se cache dans les fourrés à 2 km environ. Mais je me fais vertement rabrouer : nous sommes là pour faire Thonon - Trieste tel qu'il est sur la carte de route ; puisque la carte dit qu'il faut passer par le Zovo, il faut y passer, un point c'est tout. Hou-là ! Mais c'est qu'il vous mordrait ! Claude et moi partons vers le Zovo sans plus discuter. Perdues sur ce sommet plein d'arbres et de verdure, nous ne savons pas très bien où aller quand une voiture arrive à point nommé pour nous donner la direction. Nous retrouvons un moment après la grande route sans avoir vu le moindre zouave se profiler à l'horizon mais la conscience tranquille. Et c'est la descente : une comme j'aime, rapide, avec de beaux virages et une vue plongeante sur une belle vallée.

A l'entrée de Santa Caterina, alors que je suis Guy lancé comme un boulet de canon, je le vois soudain freiner et s'arrêter sur le bas côté. Je m'arrête aussi :

- « Que se passe-t-il ? »
- « Tiens, regarde ! Là-haut, droit devant, tu vois ? C'est Longères et le refuge d'Auronzo où nous étions ce matin... »

Fantastique ! Vraiment, nous étions tout là-haut, ce matin ? Et nous sommes à présent dans ce fond de vallée que Guy nous avait indiqué ! Claude et Lucien s'émerveillent avec nous. Cela peut paraître bête, dit comme ça, mais cette conscience du chemin parcouru est quelque chose d'exaltant. Une sorte de preuve que notre contrat a été rempli. Tranquillement, sans flonflons ni tapage, nous allons notre chemin et ça nous donne un cœur gros comme ça !

Nous allons en avoir bien besoin d'ailleurs car le vent qui souffle dans cette vallée nous prend de face et je ne connais rien de plus exaspérant que de ramer dans le vent. Heureusement ce n'est pas très long et, au carrefour des Tre Ponti, nous commençons les 14 km d'ascension du Ciampigotto, le dernier grand col de la randonnée (1790 m). Guy n'est pas content car sur les trois ponts annoncés, il a beau chercher, il n'en voit que deux. Bah ! nous n'avons bien vu, ce matin que deux cimes du Lavaredo ! De quelque côté que nous nous soyons placés (et pourtant nous en avons fait le tour), nous n'avons jamais eu le plaisir de les voir toutes les trois ensemble. Cela semble donc logique de ne voir que deux ponts !

A Laggio di Cadore, nous pointons, nous buvons, nous mangeons, nous nous déshabillons et nous discutons. Où irons nous coucher ce soir ? A l'hôtel où Guy est allé pointer on lui a dit qu'avant l'autre versant il n'y avait rien pour nous héberger et qu'il vaudrait mieux que nous nous arrêtions ici. Venez, venez, petits clients chéris ! Oui, mais il est beaucoup trop tôt pour s'arrêter maintenant. Nous avons encore deux bonnes heures à rouler et nous savons qu'il y a un refuge au sommet du col. Au pire, nous pourrions toujours y dormir ; sinon, dans la descente, nous trouverons bien quelque chose. C'est dit, nous repartons direction le Ciampigotto. Un brave homme à sa fenêtre nous déconseille fermement de boire l'eau que nous venons de prendre à la fontaine. Plus loin il y en a une plus petite, au pied de l'escalier de l'église, où l'eau est meilleure. On a beau avoir bu à tous les robinets et se considérer comme vaccinés, on est prudent avant tout et on écoute bien poliment le monsieur.

La montée, bien qu'assez dure, commence agréablement, toujours dans les arbres. La route est bonne (nous avons appris à nous contenter de peu) le temps est chaud mais la fin d'après-midi en tempère un peu la lourdeur ; le moral est excellent. Claude est restée avec moi et nous blaguons tout en moulinant, ne nous arrêtant de parler que lorsque les jambes et la langue se trouvent en conflit direct. Cela n'arrive pas très souvent, ce qui prouve notre état de fraîcheur au terme de cette difficile journée. Guy vous dira que, question langue, je n'ai jamais eu de problèmes. Evidemment, il faut bien qu'il y en ait un qui parle dans un ménage ! Encore que, en 16 ans de mariage, j'en connais un qui a su profiter de mes généreuses leçons !

Les kilomètres défilent sur le compteur de Claude et nous attendons avec impatience l'endroit de l'éboulement. En effet, il y a quatre ans, la route a été complètement emportée par un glissement de terrain, à quatre kilomètres environ du sommet. Les Italiens l'ont rapetassée tant bien que mal (et, paraît-il, plutôt mal que bien) mais la circulation y est désormais possible. Nous sommes curieuses de voir ce qui nous attend, Claude vaguement inquiète, moi, dans une prudente expectative. Nous sommes cependant étonnées de ne pas avoir encore trouvé ce passage difficile car le compteur marque déjà 10 km de montée. A-t-il été réparé correctement depuis le dernier compte-rendu ? Le col est-il plus long qu'indiqué sur mes fiches ? Ou alors, l'éboulement n'est pas à 4 km du sommet. Nous montons, nous montons sans arrêt, la route est encore à peu près correcte et les kilomètres s'allongent. Bizarre ; j'ai pourtant préparé mes fiches bien sérieusement. Enfin ! Ca y est ! Nous y sommes : devant nous, un mur de pierres éclatées et un petit serpent qui déroule ses lacets de haut en bas. Bah ! Ca ne doit pas être bien terrible !

Une voiture est garée sur le côté droit, devant un panneau 'Circulation interdite'. Au volant, un homme attend et nous regarde passer, les yeux ronds. Nous le regardons aussi : que fait-il là ? S'il a rendez-vous, c'est un drôle d'endroit ! A chaque lacet, je jette un œil vers le bas et jusqu'au bout, je verrai la voiture arrêtée. Peut-être est-ce un garde forestier qui surveille ? Quoiqu'il en soit, nous avons d'autres soucis pour l'instant. D'accord, ce n'est pas le Giau, mais c'est sans aucun doute son petit frère ! Tout y est : pente raide, chaussée de pierres concassées, poussière et chaleur. Claude marche un peu ; moi aussi. Ce qui nous gêne surtout, c'est l'idée qu'il y a encore quatre kilomètres à faire alors que le compteur marque déjà les 14 km prévus pour la montée. bientôt, la route redevient meilleure, enfin, disons plutôt moins mauvaise... Claude a repris sa pédalée et me rejoint très vite.

- « D'après toi, il est où, le sommet ? »
- « D'après moi, je n'en sais rien ; d'après mon compteur, nous y sommes depuis longtemps ; et d'après la route, je crois que ce n'est pas pour tout de suite ! »
- « Tiens, regarde, il y a une maison blanche, là-haut dans les arbres. Tu crois qu'on va aller jusque là ? »

- « Là-haut ? Jamais de la vie ! Il ne faut pas exagérer, tout de même ! Il doit y avoir une trouée quelque part, mais avec les arbres, on n'y voit rien ! »

Claude s'excite un peu ; son genou tiraille, l'heure s'avance, la montée s'éternise ; elle prend son train et me décrochonne doucement. Je n'essaie pas de la suivre ; Guy m'a assez répété qu'en montagne, chacun doit rouler à sa main ! Comme jusqu'à présent, ça ne m'a pas trop mal réussi, je m'y tiens encore une fois. Et me voilà donc seule dans cet univers de pierres et d'arbres. La pente s'est un peu adoucie, le revêtement n'est pas pire que dans beaucoup d'autres cols mais la route est vraiment de celles que je n'aime pas et ce décalage de kilomètres n'est pas fait pour arranger les choses. En ricanant sous ma moustache de sueur, je passe bien au-dessus de la maison blanche : non seulement nous sommes arrivés à sa hauteur, bien que beaucoup plus à droite, mais, en plus nous l'avons dépassée ! Un coup d'œil à ma montre m'apprend qu'il est déjà 19 heures ! A part un miracle qui me ferait basculer au sommet juste après ce virage, je ne vois pas ce que je peux espérer. Oh que si ! Une pensée effrayante me traverse soudain l'esprit : et s'il n'y avait plus de chambres au refuge ? Ou s'il était fermé ? Oh mon Dieu, faites que le refuge soit ouvert, faites qu'il y ait encore des chambres, faites que lorsque j'y arriverai je voie trois vélos tout nus appuyés sur sa façade ! Tout en moulinant machinalement, je ne pense qu'à ça : trois vélos tout nus contre le mur du refuge !

A force, voilà que la route débouche sur un vaste plateau. Ouf ! Maintenant, au moins, c'est la fin... Eh bien non ! Je continue un moment encore à tournicoter sur une route en terre entre les arbres et les prairies avant de voir des murs qui ne sont que des murs et enfin, une barrière, une solide maison de pierres et, ô joie ineffable, trois vélos nus appuyés contre le mur. S'il n'y a plus les sacoches, c'est qu'il y a des chambres, c'est que c'est la fin de l'étape. Youpee !!! C'est la fin de l'étape mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises.

- « Viens vite, me dit Lucien, va te mettre au chaud, je m'occupe de ton vélo. »

Il est vrai qu'en arrêtant, il fait plutôt froid. La salle à manger du refuge est très rustique ; tous les meubles, les bancs, les lourdes tables, les lustres, sont en gros bois. La patronne, vêtue comme une paysanne, nous donne les clefs de nos chambres et nous ouvrons alors de grands yeux : imaginez une cellule de moine juste assez large pour y mettre deux lits superposés et laisser l'ouverture de la porte. Face à la porte, une fenêtre ; pas de coin lavabo, une toute petite armoire au pied du lit ; aucune prise ; c'est normal d'ailleurs : nous avons beau regarder, nous ne trouvons ni interrupteur, ni ampoule ni néon. La douche est à l'étage ; il faut payer mille liras supplémentaires pour avoir l'eau chaude. Eh bien, les clients ne doivent pas faire long feu ici !

Notre étonnement tourne à l'incrédulité lorsque, redescendus dans la salle à manger, nous regardons les cartes postales sur le présentoir du bar. Une photo représente le refuge en plein hiver. Sur la pente, juste en face, des remontées mécaniques véhiculent des centaines de skieurs et leur queue s'allonge en rangs serrés sur plusieurs dizaines de mètres. La patronne nous explique qu'à ce moment là, le refuge est archi-plein. Nous n'arrivons pas à y croire. Comment, après une journée de ski, comment rester dans une chambre minuscule, sans eau, sans lumière, sans chauffage ? Où ranger les salopettes et les blousons mouillés ? Où laver ses sous-vêtements ? Où les faire sécher ? Comment se raser, se sécher les cheveux ? J'ai beau me poser des questions, une chose est parfaitement sûre : je n'irai pas y chercher les réponses !

La soirée se passe bien, un peu surprenante toutefois. Nous mangeons à la lumière blafarde du jour tombant, écoutant et regardant par la fenêtre les bergers qui rassemblent leurs troupeaux ;

un vieux, derrière nous, lit son journal à la flamme vacillante d'une bougie ; le repas, que nos hommes attendaient avec impatience car la fringale les avait torturés pendant les quatre derniers kilomètres de la grimpée, est tout juste correct. Des spaghettis, inévitables en entrée ; un bifteck petit oiseau (c'est à dire cui-cui-cui) et solitaire (aucun légume, aucune salade). En cherchant bien, la patronne réussit à trouver une tranche de fromage du pays... Nous n'allons pas nous coucher affamés, non, mais enfin...

- « Eh ! Momento ! nous crie notre logeuse en nous voyant prendre le chemin de nos chambres, aspete un momento, la candella ! »

-

Et nous partons au lit, tenant avec précautions une petite poêle à frire sur laquelle est figée une bougie à la flamme fumeuse et tremblotante.

ET DE NEUF !

DU CIAMPIGOTTO A UDINE 133 km et 980m de dénivelé

J'ouvre un œil avec difficulté alors que Guy a déjà étalé tous mes vêtements sur mon lit (est-il prévenant cet homme !). Après une toilette sommaire et un petit déjeuner rapide, nous réglons une note qui nous paraît plus que salée. C'est plus cher ici que dans le deux étoiles de Goldrain ! Mais comme de toutes façons nous n'avions guère le choix autant le prendre avec le sourire. Petite vengeance tout de même, nous faisons refaire la facture, qui nous avait été présentée sur un bout de papier quelconque, dans les règles de l'art sur un imprimé officiel ce que n'a pas l'air d'apprécier la patronne.

La matinée promet d'être magnifique bien qu'un peu fraîche pour l'instant. Devant la porte, deux ânes se promènent et délestent Guy de ses derniers morceaux de pain. Bien couverts, nous entreprenons la longue descente qui va nous faire passer en 25 km de 1800 à 800m. La route est en pleine réfection ; ce n'est que terre et cailloux remués. Claude emmitouflée dans un bonnet de laine, rouspète :

- « La journée commence bien ; non seulement c'est de la descente, mais en plus c'est du muletier ! Tout pour me plaire... »

Guy et Lucien s'amuse à regarder le travail intense de deux ouvriers en train de coffrer un mur de soutènement. Le moins que l'on puisse en dire, c'est qu'ils n'y mettent pas une ardeur débordante. Pour un chantier pareil qui s'étale sur plusieurs kilomètres, on ne peut pas dire non plus qu'il y ait pléthore de travailleurs !

- « C'est drôle, dis-je soudain en slalomant entre les cailloux, avec toutes ces routes minables, personne n'a encore crevé. »
- « Tiens, c'est vrai, me répond-on, mais ne chantons pas trop vite ; la randonnée n'est pas finie. »

Cent mètres plus loin, devinez qui crève dans un chuintement misérable ? Moi, bien sûr ! Les autres pensent que je blague mais l'épaisseur de mon pneu avant ne prête à aucune confusion. J'aurais mieux fait de me taire ! Claude et Lucien s'avancent tandis que Guy choisit un sol un peu plus régulier pour démonter ma roue. Pour me rendre utile, je le prends en photo : le Paganini de la réparation mérite bien cet honneur. En deux temps, trois mouvements, tout est fait. A présent je ne crèverai plus. Depuis que je fais du vélo, je perce très régulièrement une fois par an. Je suis donc tranquille jusqu'à l'année prochaine !

Quand la pente et la chaussée le permettent, nous levons un œil rapide pour admirer le paysage superbe mais nous revenons bien vite à notre roue avant. Le chantier continue, toujours aussi désert. Tiens, là, une pelleteuse est en train d'agrandir la route et de charger la terre dans un camion. Ça fait un ouvrier aux commandes de la pelleteuse qui progresse au ralenti, un ouvrier au volant du camion, qui attend patiemment et un sur la route qui fait des signes en s'appuyant sur une pelle.

- « Eh ben, me dit Guy, au rythme où ils travaillent dans dix ans, ils auront peut être fini une première moitié ! »

Enfin nous retrouvons une chaussée goudronnée au bout de huit kilomètres de tape-cul. Claude pousse un énorme soupir de soulagement.

- « Heureusement qu'il y avait des chambres au refuge, hier soir, nous dit-elle. Je me vois mal descendre ça à huit heures du soir, surtout après la montée du Ciampigotto... »

Elle n'est sûrement pas la seule à penser de la sorte. La descente est maintenant fort agréable ; bonne route bien goudronnée, larges virages que Claude elle même apprécie, belles forêts, jolies prairies. Un vrai régal. Nous ne remarquons cependant qu'un seul hôtel sur plus de 20 km et il semble fermé. Nous avons eu une sacrée chance de trouver ouvert notre monastère d'hier soir.

A la sortie d'un petit village, juste au débouché d'un virage, nous tombons en arrêt devant une tour carrée qui n'a rien à envier à la tour de Pise. Lucien prend son avant-dernière photo tandis qu'une femme y pénètre par une petite porte style roman situé au dessous du niveau de la place et en ressort les bras chargés de bouteilles. Notre belle tour penchée que nous aurions aimée demeure historique n'est que la vulgaire cave à vin du bistrot voisin. Dommage... Il fait chaud maintenant, comme toujours dans les fonds de vallée. A Coméglians, pendant que nos braves ménagères font leurs courses quotidiennes, nous essayons de trouver un téléphone. A la poste, il n'en est évidemment pas question ; on nous envoie au bar situé deux étages au-dessous. Au bar, il y a bien un téléphone mais il ne dessert que l'Italie ; celui qui dessert les pays étrangers se trouve dans une boucherie... Oui, mais précise aussitôt un client à la trogne enluminée, la boucherie, enfin, vous savez qu'elle est fermée le mardi ! Mais non, mais si... alors peut-être à la pâtisserie. Ridicule, voyons, ils sont en congé pour tout le mois de juillet ! Ah oui, c'est vrai, ils sont partis en vacances... Claude et moi, nous ouvrons toutes grandes nos oreilles et nous nous apercevons avec joie que nous arrivons à pratiquer une traduction presque simultanée. L'italien commence à ne plus ressembler à de l'hébreu. C'est très encourageant mais pour l'instant, ça ne nous avance guère. Nous quittons le bar laissant les clients et les patrons en tête à tête avec leurs canons de rouge. Tant pis, nous téléphonerons plus tard... si nous le pouvons !

La Sella Valcalda, que nous grimpons maintenant ne nous offre que 7 km de côté. Une bagatelle pour des costauds comme nous ! D'autant que la chaussée est, cette fois, merveilleusement lisse et large. Un vrai plaisir ! Je monte en chantonnant passant les deux chevrons sans presque m'en rendre compte. Voilà le village de Valcalda. Par où dois-je donc aller ? Je ne me pose pas longtemps la question car, de l'autre côté du village, sur une route inondée de soleil, je vois passer trois vélos et je reconnais fort bien les cheveux blonds de Claude. Bon, ils sont là-haut, pas très loin devant moi, finalement ; eux sortent du village, moi j'y entre. Un panneau marqué 'Valcalda' indique le centre du bourg sur la gauche. Je m'y engage sans balancer, laissant la grande route continuer droit devant. Au bout de quelques 500m, je me retrouve perdue au milieu d'un lotissement. Voyons, le panneau indiquait bien Valcalda, tout comme ma feuille de route ; je les ai bien vus sur la route en surplomb au dessus du village ; la direction que j'ai prise est bien en accord avec ces différents éléments ; et pourtant je suis perdue. Me voilà belle ! et personne pour me renseigner. Ah si ! Au deuxième étage d'un petit immeuble coquet, une dame secoue un tapis.

- « Prego, senora... Valcalda, dove ? »

J'ai beau m'égosiller, la dame ne semble pas comprendre. Au bout de plusieurs essais infructueux, elle me fait signe de l'attendre et je la vois arriver bientôt, toute gentille et souriante. Elle regarde ma fiche ; elle épluche l'itinéraire ; elle contemple avec intérêt ma carte de route et me renvoie d'office d'où je viens. Je dois continuer tout droit sur la grande route. Zuglio est par là. Je n'y comprends plus rien ; moi, je les ai vus partant dans la direction opposée. Alors, que faire ? Mon Italienne est si catégorique que je décide de l'écouter et tout en la remerciant

chaleureusement, je fais demi-tour. Revoilà la grande voie. Je continue, pas très tranquille cependant, et 500m à peine plus loin, je trouve Lucien, Claude et Guy qui m'attendent avec inquiétude :

- « Enfin, te voilà ! Que s'est-il passé ? Tu as encore crevé ? Tu es fatiguée ? Tu étais juste derrière nous et ça fait presque demi-heure qu'on t'attend là. On se faisait drôlement de souci ! »
- « Mais enfin, et vous, qu'est ce que vous faites là ? Je vous ai vus passer sur la route, là-bas, tout à l'heure ; alors je vous ai suivis et je me suis perdue dans le village... »
- « C'est la meilleure ça ! Mais on est toujours resté sur cette route ! Ce n'est pas nous que tu as vus... »

C'était bien ma veine ! Il a fallu que trois cyclistes inconnus passent là, juste au moment où je cherchais les miens du regard et que l'un de ces cyclistes ait des cheveux blonds ! Enfin, il n'y a rien de dramatique et un retard de demi-heure n'est pas fait pour nous tourner les sangs. A nouveau réunis, nous nous laissons glisser vers Zuglio ; la descente est très longue mais, mis à part les premiers kilomètres c'est plutôt un faux plat par la suite. Nous longeons, à l'ombre, une petite rivière paresseuse. Nous sommes bien, il fait bon, les pentes s'adoucissent, les hauts sommets s'éloignent... La randonnée entre dans sa phase finale et, bien que nous n'osions pas encore nous le dire, nous nous démobiliions peu à peu. Toutes les difficultés sont maintenant derrière nous ; encore quelques rampettes de principe et nous cueillerons les fruits de la victoire... Nous arrivons à Zuglio en traversant le lit de la rivière à sec sur un grand pont de pierre. Nous achetons quelques bricoles dans un bar-épicerie et, voyant le cadran téléphonique contre le mur, nous nous hasardons à demander si, dès fois, il nous serait possible, sans déranger. Miracle ! Ça marche du premier coup ! Nous pouvons avoir, au même endroit et à la même minute, le téléphone, les jetons et la ligne ! Bien sûr, comme tout ne peut être parfait, ma communication est coupée très vite ; mais mon père a eu le temps de me dire qu'à Sète tout allait bien ; moi, j'ai eu le temps de lui dire qu'à Zuglio tout allait bien. Que demander de plus ?

Il est 11h1/2 ; nous traversons Zuglio à la recherche de la petite route qui doit nous monter à la Sella Marcilie, le dernier pic un peu pointu de cette coupe longitudinale qui m'avait tant effrayée, il n'y a pas si longtemps. Il ne fait que 4 km de long : nous n'allons en faire qu'une bouchée. Sur sa chaise, un vieux grand-père nous regarde arriver et nous crie au passage "Maximo raporte, maximo raporte". Le temps de lui faire un sourire en se demandant ce qu'il a bien voulu dire par là et nous ne nous demandons plus rien. Arc-boutés sur nos pédales, nous essayons de garder l'équilibre sur une route étroite, sinueuse, ravinée, caillouteuse, bordée d'herbes et de ronces sèches. Sous le soleil de plomb de midi le juste, une rampe à plus de 10% nous cueille comme un direct du droit, au plexus et au moral. Qu'est ce que c'est que cette horreur ? D'accord, c'est peut-être moins raide que Longères, mais pour Longères on s'était préparé, on savait ce qui nous attendait ! Mais ça, ça, c'est un coup de traître ! C'est déloyal de nous faire passer par ici alors que nous étions sûrs d'en avoir fini avec les rampes, rampillons et autres rampettes. Dieu que c'est dur ! A Sezza, petit village caché dans les herbes, un paysan nous crie avec un accent à couper au couteau "Allez les Français !" C'est qu'il doit en voir passer, des randonneurs de Thonon - Trieste à longueur d'été. Nous voyant à vélos et chargés, il a du en conclure d'office que nous ne pouvions être que Français. Cela nous fait sourire et la pensée que nos prédécesseurs sur ce raidillon infâme devaient être aussi scandalisés que nous, nous ravigote un peu. Le village s'accroche comme il peut au flanc de la montagne et ses ruelles sont aussi étroites que pentues. Soudain, nous voici, les uns après les autres, nez à nez avec un tracteur. J'ai juste le temps de me coller contre un mur pour le laisser passer et je n'en crois pas mes yeux en regardant son conducteur.

- « Tu as vu qui était sur le tracteur ?" demanderai-je au repas à mon époux »
- « Oui, me répondra-t-il, l'air hilare, Bertrand Labévue ! »

Je ne m'étais donc pas trompée en reconnaissant avec étonnement, le copain de Gaston Lagaffe en chair et en os. Dommage que je n'aie pas pu lui demander un autographe. Ca aurait fait bien dans un coin de ma carte de route ! Un peu plus loin, c'est un paysan qui descend, face à nous, retenant avec une corde une luge chargée de bois. Il passe avec prudence le bout de son nez, le rentre en catastrophe pour laisser passer une flèche nommée Guy, n'a pas le temps de le ressortir et voit passer Claude qui force d'autant plus que son genou lui fait plus mal et qu'elle a décidé qu'elle ne mettrait pas pied à terre, nom d'un petit bonhomme ! Quand passe Lucien, toujours serein dans l'adversité, le brave homme est sûrement en train de se demander de combien de membres se compose ce bizarre peloton.

- « Il n'y en a plus qu'un derrière, lui dit Lucien, compatissant. »

L'homme me laisse alors passer et s'engage enfin dans la descente. La question pour nous est de savoir comment il va faire pour s'arrêter en bas. Hélas, nous ne le saurons jamais et c'est une grave lacune dans notre étude de la vie montagnarde italienne et bûcheronne. Après ce village Guy et Claude nous attendent à l'ombre étriquée d'un arbuste rabougri.

- « Que fait-on ? Si on mangeait maintenant ? Ca nous reposerait et ça irait mieux ensuite ! »

Je ne suis pas du tout d'accord :

- « Il ne reste plus que 2 km de montée ; moi, je préférerais qu'on en termine et ensuite, on sera tranquille ! »

Mon avis l'emporte et nous voilà repartis sur ce petit chemin qui, en d'autres temps, a pu sentir la noisette. Quand nous jugeons que nous avons fait les 2 km de montée prévus et qu'effectivement, la pente nous permet de retrouver une position assise plus reposante, nous cherchons un coin pour pique-niquer. Il est vite trouvé : en face d'une ferme, de l'autre côté de la route, un arbre, de l'herbe et nous nous asseyons, épuisés. Je crois que cette Sella Marcilie, malgré ses 4 petits kilomètres, malgré sa dérisoire altitude de 776 m a été beaucoup plus difficile que la plupart des géants que nous venons de vaincre. Psychologiquement surtout : ce fut la mauvaise surprise. Enfin, pour Claude et moi seulement, car nos deux pilotes avaient repéré les trois chevrons sur la carte et ne nous avaient rien dit pour ne pas nous effrayer (!!!) Nous pensions en avoir fini avec ce genre de pente et nous tressions déjà nos lauriers quand elle est venue nous rappeler de façon imparable, que la randonnée serait gagnée devant le panneau Trieste, et pas avant ; le physique ayant suivi le moral, la pente ne nous en a paru que plus difficile à négocier. Mais enfin, c'est terminé : nous voilà au sommet et à partir de maintenant nous le savons en épluchant à notre tour la carte bien consciencieusement, nous allons descendre progressivement jusqu'au niveau de la mer. La Sella Marcilie, le chant du cygne de Thonon - Trieste...

J'essaie de dormir sur mon matelas d'herbes mais les mouches bourdonnent autour de moi et j'ai positivement horreur de ça. Soudain, jailli de la ferme voisine, un chien noir vient nous aboyer sous le nez. C'est que, perchée, comme elle l'est, la ferme ne doit pas voir passer grand monde ! Les aboiements permettent à une paysanne de venir voir à son tour quels sont ces curieux visiteurs. Comme le chien reste planté en hululant devant nous, elle vient le récupérer en s'excusant humblement de cette intrusion et en "engueulant" sa bête comme il n'est pas permis. Mais il ne nous dérangeait pas, nous, ce chien ! Nous lui aurions même donné avec plaisir le gras

de notre jambon ; après tout, il ne faisait que son travail de gardien. Mais allez donc faire entendre raison à une Colomba Marcilienne dérangée en pleine vaisselle !

Nous avons encore un petit coup de rein à donner avant de trouver la franche descente, mais ce n'est plus qu'une formalité. Dans cette descente, aussi étroite et sinueuse que la montée, j'ai une pensée pour la "Mouette" qui s'y est blessée à l'aile en chutant dans un virage. Ce n'était vraiment pas de chance, si près du but ! Du coup, je ralentis un peu, on ne sait jamais, ce genre d'incident n'arrive pas toujours qu'aux autres !

A Tolmezzo, nous retrouvons la plaine, la grosse chaleur, la grande ville et la circulation. Beurk ! Nous évitons autant que possible l'agglomération en suivant une route nouvellement construite, large et lisse et triste et bête... Pour un peu, nous regretterions la Marcilie ! Lucien et Claude prennent leur petit noir traditionnel dans le premier troquet venu. L'ambiance est un peu bizarre : la randonnée, pour chacun, est déjà finie et monte en nous comme un chant de triomphe qu'il nous faut pourtant réprimer parce que prématuré ; monte aussi, en même temps, comme une indicible nostalgie. Déjà, c'est déjà presque fini ! Malgré nous, nous anticipons à la fois, et sur la joie de la réussite et sur la tristesse des fins d'aventure. Alors, pour tenter de nous donner le change, nous plaisantons sur la difficulté des "cols" qu'il nous reste à franchir en nous demandant le plus sérieusement du monde si nous en aurons encore la force et nous regardons la montagne qui s'estompe derrière nous dans son écharpe de brume...

Le Mena est passé que nous le cherchons encore ; l'Interneppo n'a laissé aucune trace ni dans nos muscles ni dans nos têtes. Nous suivons un moment la rivière Tagliamento qui s'épuise à serpenter sur une grève caillouteuse et, comme aucune direction n'est donnée, nous nous trompons. Carte à l'appui, nous rebroussons chemin et franchissons un très long pont jusqu'à la Nationale 13 que nous quittons dès que cela nous est possible pour une route plus tranquille.

A Magnano, nous avons envie de recommencer notre séance 'pastèque' ; nous n'avons cependant pas tout à fait la même chance : la pastèque est nettement moins bonne et nettement moins fraîche. Enfin, telle quelle, elle nous désaltère et justifie cette petite pause que nous prenons à l'ombre d'une église en réfection. Un ouvrier est là qui, voyant nos plaques de cadre et nous entendant parler, nous adresse la parole en un excellent français. Il nous raconte qu'il a travaillé très longtemps en France avant de rentrer au pays et qu'il en garde un très bon souvenir.

Nous décidons d'aller coucher ce soir à Udine. Il ne nous restera pour demain que 80 petits kilomètres de plat, ce qui nous permettra d'arriver pour midi à Trieste. Trieste... Un ange passe...

Dans le Passo di Monte-Croce (2,5 km à 3%) j'ai l'impression être désormais incapable de grimper quoi que ce soit. Je devrais passer ce 'col' sans aucun problème et pourtant, je me traîne lamentablement. Oh ! Je suis encore présentable, les cris et les saluts d'un régiment de bidasses, transbahutés dans des camions qui me doublent, me le prouvent largement ; mais la pêche n'est plus là et si le moral est toujours parfaitement au point, les muscles ont de plus en plus de ressemblance avec ces spaghettis que nous ingurgitons soir après soir.

Jusqu'à Udine, nous roulons sur une route fort correcte, ponctuée d'une foule de petits villages. Nous nous retournons très souvent pour regarder les montagnes qui s'éloignent doucement. Regards incrédules, fiers, soulagés, satisfaits, nostalgiques... Tous ces sentiments nous envahissent à tour de rôle et nous ne savons lequel l'emporte sur les autres.

Guy a repris la tête de notre petit groupe pour nous piloter avec maestria dans la longue, très longue, trop longue traversée d'Udine. L'hôtel recommandé par l'organisateur se trouve à la sortie de la ville et il n'est pas facile du tout de s'y retrouver. Un passant interrogé nous met dans la bonne direction et le flair de Guy fait le reste. Bientôt, nous laissons Udine derrière nous et Papparotti, le quartier (ou le village ?) où se trouve l'hôtel n'est toujours pas en vue. Nous roulons à présent dans une zone industrielle bruyante, fumeuse, sale et laide, comme toutes les zones industrielles du monde. En cette fin d'après-midi, la circulation y est des plus intenses et nous ne nous sentons pas du tout à notre place. La ligne droite continue à s'allonger devant nous, impitoyablement. Nous surveillons attentivement les publicités qui fleurissent sur les panneaux pour ne pas risquer de manquer celle de notre hôtel. En plus, rien ne nous dit qu'il y aura des chambres disponibles lorsqu'enfin nous y arriverons. L'inquiétude règne sur fond de gaz d'échappement. Au bout de 5 interminables kilomètres pendant lesquels les personnes interrogées nous renvoient toujours plus loin, nous voyons enfin les cinq lettres du mot hôtel se découper sur le toit d'un haut bâtiment. Ouf ! Ces 5 km de route droite et plate m'ont semblé plus longs et plus durs que les 18 de la montée du Ciampigotto hier soir ! Je me sens complètement vidée et j'ai bien l'impression que c'est une sensation amplement partagée.

L'hôtel est très moderne, le personnel stylé. On met à notre disposition un garage pour y ranger nos vélos et des chambres magnifiques avec frigo, téléphone, baignoire et télévision pour nous remettre de nos fatigues.

Guy repart aussitôt pour essayer de trouver des pellicules car nos appareils n'ont plus aucun cliché à se mettre sous le petit oiseau. Il revient avec les deux dernières du magasin. Il eût été trop dommage de n'avoir aucune photo du dernier jour !

Devant la carte du restaurant, je suis perplexe. Fatiguée de l'excellent mais monotone jambon quotidien, je cherche ce qui pourrait me plaire tout en flattant mon palais de gourmande. Le melon-jambon cru choisi par les Castelneuvois manque par trop d'originalité. Je demande des explications au sujet d'un plat portant un nom bizarre. C'est très bon, me dit le serveur avec un large sourire ; c'est de la viande coupée très fin et séchée. Je me laisse tenter par cette viande spéciale et je suis l'objet de la risée générale lorsque le serveur dépose devant moi une assiette contenant six tranches de jambon cru, disposées en éventail et plus fines que du papier à cigarette.

ET DE DIX !

DE UDINE A TRIESTE 80 km 100m de dénivelé

Passons rapidement sur le fait que c'est aujourd'hui le dernier jour de la randonnée et mettons-nous vite en route. Nous aimerions bien être rendus à Trieste pour midi car le train pour Lausanne est à 19h38 et il nous faudra sans doute du temps pour faire enregistrer les vélos et visiter un peu la ville.

Trente kilomètres de nationale plate, et fort fréquentée, trente kilomètres dont treize d'absolument rectilignes, ça vous dit quelque chose ? Nous, ça nous dit 'Paparotti-Gorizia' et, franchement, ce n'est pas la joie. En dix jours de montagne, nous avons oublié tout ce qui rampe à ras de terre et les retrouvailles n'ont rien de réjouissant. Nous qui naviguions sur des routes toutes à nous, le front dans les nuages et les yeux sur les neiges éternelles, nous voici à présent en file indienne, bousculés par des déplacements d'air nauséabonds, les yeux sur des bâtiments tristounets et le nez dans les fumées de la vallée. Cruel changement d'autant plus qu'il est cette fois, sans espoir de retour. Les montagnes sont bel et bien derrière nous et la dernière descente n'a pas été le tremplin pour accéder au prochain sommet mais une voie de garage qui va nous échouer sur la grève adriatique. Bien sûr, cela veut dire que nous avons gagné. Mais qu'avons-nous gagné ? Le droit de nous réjouir ou celui de nous attrister ? Les deux sans doute et nous passons de Jean qui pleure à Jean qui rit avec une facilité déconcertante.

Près du village de Cormons, de grands panneaux publicitaires vantent le vin du pays. L'ennui c'est que nous ne voyons que très peu de vignes, presque toutes aux feuilles déchiquetées et dans un état lamentable : il a du grêler de bon cœur il n'y a pas longtemps ! Les noms des villages commencent à avoir des consonances bizarres et les publicités comportent un nombre impressionnant d'accents circonflexes à l'envers, de Z et de Y et un amalgame de consonnes impossibles à prononcer pour des gosiers normaux. La frontière italo-yougoslave traverse la ville de Gorizia et nous avons bien envie d'aller y faire un tour, pour le seul plaisir de fouler un instant le sol yougoslave.

Mais Gorizia, c'est vraiment la grande ville et la circulation déroule ses chapelets de véhicules sur un rythme accéléré. Claude et moi, reprises par nos démons féminins, aimerions bien faire un peu de lèche vitrines, histoire de ramener aux enfants quelques babioles exotiques. Mais, après que Lucien ait failli laisser quelques poils de sa moustache sous une voiture un peu trop pressée, nous décidons prudemment de rebrousser chemin et de reprendre illico la direction de Trieste. Adieu, jolis foulards...

Ouf ! Nous voilà enfin sortis de cette fourmilière et nous retrouvons avec plaisir une nationale plus raisonnable. Elle longe la frontière avec beaucoup de discrétion : si la carte ne nous avait pas renseignés, je ne sais pas si nous l'aurions remarquée ; mais, un homme averti en valant deux, nous en repérons facilement les bornes. C'est d'autant plus facile de la repérer maintenant que nous nous apercevons que l'herbe est rase côté italien et haute derrière les bornes... Que ça fait drôle de se dire que ce village là, à 200m est yougoslave ! Je ne sais quels sont les rapports entre les deux pays mais, intriguée par des panneaux dont la rigueur n'a rien de publicitaire et où le mot 'Vietato' revient un peu trop souvent, je finis par m'arrêter pour essayer de traduire. Et je reste bien surprise : figurez-vous que, dans cette région, il est absolument interdit de prendre une photo, de filmer encore plus, de s'arrêter trop longtemps, de prendre des croquis du

paysage... Pardon, Monsieur, si j'ai envie de faire pipi... ? Vietato ! Si j'ai l'âme romantique et que je veuille rêver, assise sur un rocher ? Vietato ! Si j'aime les plantes et que je veuille herboriser ? Vietato !... Ouhlàlà, dépêchons-nous de remonter sur le vélo, si je reste trop longtemps à déchiffrer ce sympathique message, peut-être serai-je passible des tribunaux ?

Tiens, une déviation nous fait tourner le dos à Trieste. Disciplinés (pas forcément par nature mais plutôt par obligation) nous suivons cette nouvelle direction.

- « On va sûrement retrouver la bonne route très vite ; on fait un détour pour éviter des travaux ; en tournant à gauche, là au fond, ça devrait être bon. »

Lucien est tranquille, nous aussi.

Au bout d'un quart d'heure, à force de suivre des flèches 'Trieste' qui semblent plantées à tout hasard au bord des routes, nous ne savons plus du tout où nous sommes. Lucien et Guy ont beau tourner la carte dans tous les sens, ils ne trouvent aucun point de repère. J'imagine un peu ce que peut ressentir une boule de billard qui, pour aller au trou situé à 10cm d'elle, se voit projetée avec effet sur toutes les bandes ! Nous n'avons d'autre solution que de nous laisser guider par ces flèches fantaisistes, et nous avons la désagréable impression de tourner en rond ; à deux ou trois reprises, même, nous pensons être en Yougoslavie, c'est dire !

Il devait avoir le cœur battant, le guetteur de Christophe Colomb lorsqu'il cria -"Terre ! Terre !" . Notre cri à nous, c'est -"Thalassa ! Thalassa !" En effet, nous apercevons la mer, tout près, bleue, infinie et miroitante, du haut de la toute dernière montée du parcours portant le nom pompeux de "Col". Pour nous, méditerranéens, c'est un peu le retour aux sources (bien sûr, Claude est bretonne, mais on ne va pas chicaner pour si peu !). L'influence de la mer se fait heureusement sentir dans la façon des marchands qui nous servent, quoi donc déjà ? Ah oui... (en chœur) tomates, jambon et yaourt... Pour faire un extra, nous achetons ensemble pour une fois, des melons, bien que Lucien les trouve moins beaux que ceux de Cavaillon. Claude et moi laissons les hommes acheter le pain et nous nous avançons pour trouver un coin pique-nique. Jusqu'à présent, les endroits furent faciles à trouver, aujourd'hui, c'est tout à fait différent et nous roulons sous un soleil de plomb sans trouver le moindre petit coin d'herbe ou le plus minable banc public. En désespoir de cause, nous choisissons un espace vaguement aménagé en parking, entouré d'arbustes poussiéreux et où un panneau nous met en garde contre 'Précipices et Mines'. Tant que nous resterons groupés autour de nos tomates, je ne crois pas que nous risquions grand' chose...

Nous pensions être à Trieste à midi et pourtant, il nous manque une petite vingtaine de kilomètres. Tant pis, nous y serons en début d'après midi et voilà tout. Il faut dire que nous avons perdu beaucoup de temps dans la traversée des villes et la fameuse déviation ! Ces 20 km qui restent à faire m'inquiètent beaucoup. Je connais en effet la route côtière qui va de Collioure à Cerbère. Et si c'était le même genre ? De plus, le soleil tape très, très fort et la proximité de la mer, si elle rafraîchit un peu l'air, n'atténue en rien la brûlure de ses rayons. Il nous faut vraiment nous secouer énergiquement pour reprendre les vélos. Mais quelle est donc cette torpeur paralysante ? C'est un peu comme si notre tête voulait déjà être à Trieste et que notre corps refuse, lui, de fournir le dernier petit effort pour y arriver...

La mer, la mer toujours recommencée... Le spectacle, au débouché sur l'Adriatique est un ravissement et, après tant de splendeurs alpines, il a le mérite du changement. Nous ne pouvons que nous arrêter pour admirer les flots battant les rochers une centaine de mètres sous nos

pieds, les voiliers, les parcs à moules, les nudistes... (que ne donneriez-vous, messieurs, pour avoir vous aussi comme ces Italiens négligemment appuyés à la balustrade, une bonne paire de jumelles !). Ah ! c'est bien vrai que la mer a, elle aussi, un charme bien particulier, n'est ce pas ?

Quelle agréable surprise que cette grande avenue tout au long de la mer ! Moi qui craignais une succession de montées et de descentes bien raides, je me laisse glisser avec volupté sur un faux-plat doucement descendant. Un véritable tapis roulant pour nous amener triomphalement au terme de notre équipée. Trieste, nous la découvrons au loin et elle se rapproche progressivement. Nous roulons sur une route en corniche, bordée de grands arbres à l'ombre bienfaisante ; la mer est en contrebas se cassant sur des rochers où se prélassent des baigneurs. Depuis plusieurs kilomètres déjà Trieste se devine ; Trieste s'approche, se dévoile petit à petit ; davantage de maisons ; davantage de véhicules garés un peu partout ; davantage de vacanciers qui déambulent sur le trottoir surplombant la mer ; et soudain ; Lucien s'arrête ; Claude s'arrête ; Guy s'arrête ; je m'arrête. Devant nous, un panneau qui s'épanouit au-dessus des toits des voitures et où je lis, plus avec ma tête qu'avec mes yeux car ils sont, allez savoir pourquoi, tout embués : 'TRIESTE' ! Je n'arrive pas à parler et j'ai du mal à déglutir ; mes amis sont aussi émus que moi et pour ne pas se laisser aller à des épanchements que nos cœurs trouveraient naturels mais qui choqueraient notre sens des convenances, nous nous agitons fébrilement sous le prétexte de prendre des photos d'arrivée. Coincés entre les voitures qui circulent et les voitures garées, nous ne pouvons guère prendre des poses sous le panneau.

- « Tant pis, nous trouverons bien un autre endroit pour nous photographier tous les quatre ! »

Nous sommes maintenant au niveau zéro mais où est la plage ? Sur les trottoirs où les chaises longues côtoient les tables de café se promènent des gens en maillot ; ensuite il y a des rochers et puis il y a la mer ; on chercherait en vain le moindre grain de sable.

Je passe sous silence notre traversée de Trieste à la recherche de la gare et j'en arrive à l'épisode "Gare de Trieste" qui justifierait à lui seul la réalisation de notre randonnée.

Il est environ 14h. Le train ne partant qu'à 19h38, nous avons largement le temps de vaquer à nos occupations ; la première d'entre elles concerne nos vélos et leur enregistrement. Nous cherchons un peu l'entrée adéquate car la gare de Trieste est un fort grand bâtiment et nous débouchons dans une vaste salle pratiquement vide au fond de laquelle se trouve un bureau vitré. Dans ce bureau, un homme assis sur une table s'amuse à balancer ses jambes dans le vide tout en discutant avec une jeune femme assise, elle, sur une chaise. Sans doute sont-ils plongés dans une importante conversation professionnelle car l'entrée de quatre cyclos et de quatre vélos ne leur fait même pas tourner la tête. Derrière un comptoir assez bas, un homme s'affaire à remuer des paquets.

Lui non plus ne semble ni nous voir, ni nous entendre. Nous faisons un peu de bruit en nous raclant la gorge et en tapant du pied ; rien ; nous entrons plus en avant dans la salle ; rien ; j'ai envie de crier à la cantonade :

- « Ya quelqu'un ? »

mais, saisie par la solennité du lieu, je n'ose pas. Guy prend le taureau par les cornes et va demander devant l'hygiaphone du bureau si quelqu'un aurait, par la plus grande des faveurs, l'obligeance de s'occuper de nous. Une fois qu'ils ont compris que nous voulions expédier nos vélos, cela va tout seul ; c'est à dire qu'ils nous demandent nos billets personnels et nous

renvoient aux guichets voyageurs car les vélos ne sont enregistrés que si les patrons le sont d'abord. A partir de là, notre après midi devient si frénétique que je vais vous la détailler par tranches de peur de ne plus m'y retrouver :

14h10 → Guichet voyageurs pour demander le prix du billet. Claude a des doutes sur nos possibilités et ses doutes sont amplement confirmés. Si nous voulons rentrer "at home" (en languedocien du nord), il nous faut nous réapprovisionner en Lires.

14h20 → Guichet Renseignements : Bien sûr qu'il y a une banque, et même deux, juste de l'autre côté de la place, une à chaque angle. Elles ouvrent à 14h45. Relax. En attendant l'ouverture, on traverse le marché installé sur la place ; Lucien et Guy essaient de trouver un magasin où acheter du papier crépon pour entourer et protéger les vélos. En vain.

14h45 → Claude entre, première cliente de la banque de droite et ressort aussitôt ; la banque n'accepte pas la Carte Bleue ; elle fonce dans l'autre ; même réponse. Il faut aller à la Banco di Roma, mais elle est en pleine ville ; vite, vite, elle ferme à 15h45 (1 heure d'ouverture !... et si on était arrivé à 15h30 à Trieste ?). On fonce.

15h15 → Après avoir un peu tourné et beaucoup vrillé, on a fini par trouver la banque et les sous. Ouf ! nous revoilà riches !

15h30 → Retour guichet de voyageurs. Claude et Guy font la queue pendant que Lulu garde les vélos dans un coin de l'immense hall et que j'essaie de trouver un tampon pour notre dernier pointage. Quand même, on l'a bien mérité, non ? Au S.I. il n'y a pas de tampon "Trieste". Retour au guichet renseignements où on me tamponne après beaucoup d'hésitation.

15h45 → Consternation rayon voyageurs : il n'y a plus de couchettes disponibles. Tant pis, nous tâcherons de monopoliser un compartiment et nous réservons nos places.

16h00 → Retour enregistrement bagages. La situation n'a absolument pas évolué : on y travaille toujours avec autant de frénésie. La conversation est très très vite difficile ; notre italien est toujours aussi primaire et nos interlocuteurs ne font aucun effort pour essayer de comprendre. Ils feraient même exprès de ne rien comprendre (après tout, nous ne sommes pas les premiers participants de Thonon - Trieste...) que cela ne nous étonnerait pas. Les sourires entendus et les tirades rapides voltigent au-dessus de nos têtes. Du calme les enfants, du calme. Nous savons, M. Roques me l'a écrit pour l'avoir vérifié par lui même, que le train que nous allons prendre accepte les vélos. Nous, nous le savons, les employés eux l'apprennent et se marrent : "Jamais ça ne s'est fait ! Nous avons été mal renseignés". La moutarde commence à monter dans certains nez pourtant peu susceptibles. Alors, si nos vélos ne voyagent pas avec nous, quand partiront-ils ? et surtout, quand arriveront-ils ? Alors là !!! ça touche au sublime, yeux au plafond, air plus que dubitatif ; quelle question nous leur posons là !!! De guerre lasse, nous décidons de préparer les vélos pour le voyage fatidique. Nous demandons des emballages vélos : y en a pas ! et pourtant, il y avait tout à l'heure, un emballage vélo de la SNCF sur le comptoir ; serait-ce abuser que de demander quelques cartons pour douillettement envelopper nos engins ? Des cartons ? Y a pas de cartons ici...

Décidément la coopération italienne est un modèle du genre !

- « Au marché, on trouverait sans doute des boîtes en cartons. Viens vite, on y va »
- « Dépêchez-vous les femmes ; on vous attend. Pendant ce temps on va démonter ce qui craint sur les vélos. »

Claude et moi nous nous précipitons pour faire les poubelles du marché en plein air. Par chance, nous trouvons très vite un grand carton, mais il nous en faut trois de plus, ça va être facile à porter ! Deux jeunes gens assis sur un banc nous regardent avec amusement :

- « Vous cherchez des cartons pour emballer vos vélos ? » nous demandent-ils dans un excellent français.

Apparemment, nous ne sommes pas les premiers à pratiquer la pêche aux cartons en poubelles.

Revenant en traînant nos cartons d'un air aussi naturel que possible, nous voyons Guy arriver vers nous en courant :

- « Dépêchez-vous ; il y a un train qui part à 16h30 et qui pourrait peut-être prendre les vélos s'ils sont prêts. C'est un gars un peu plus sympathique que les autres qui me l'a dit. Allons, vite. Impeccables, ces cartons ; ça ira très bien ! »

Les vélos gisent à même le sol ; sans pédales, sans pompe, sans bidons, ils ont un air lamentable qui serre le cœur. Devant les quatre employés très occupés à nous regarder nous habillons nos montures avec une fébrilité grandissante. Enfin, ils sont prêts au départ, caparaçonnés de carton et décorés de bandes de scotch rouge (emporté par Guy des fois que...). Les billets sont payés, tamponnés, les vélos appuyés contre la paroi du bureau dûment estampillés avec nos adresses, au cas où (il faut tout prévoir) ils se perdraient entre Trieste et Lausanne. On peut partir... oui, mais on ne part pas. On reste là, à regarder les vélos méconnaissables et les employés goguenards.

- « Ils vont quand même venir les prendre pour les amener sur le quai, non ? Ils ne vont pas les laisser ici ? »

Eh si ! apparemment personne n'éprouve la moindre envie de s'occuper de nos vélos.

- « Eh, si le train part à 16h30, il faudrait peut-être les y mettre dedans ! »

Eh bien, vous le croirez si vous voulez mais nous avons dû, nous mêmes, prendre les engins, les faire passer derrière le comptoir et faire mine de les amener sur le quai par le passage de service !! Alors là, tout de même, on nous les prend des mains pour les appuyer au mur. Peut-être cela ferait-il mauvais effet si on voyait les clients faire le travail des employés ?

Nous ne savons pas si nous devons laisser éclater notre colère ou les traiter par le mépris. En tout cas, nous sommes exaspérés et très inquiets sur le sort de nos fidèles compagnons. Quand les reverrons-nous ? Guy et moi sommes d'autant moins tranquilles que nous comptons bien aller à la Semaine Fédérale dans huit jours et qu'au train où sont parties les choses... Avant de partir, dans le langage international des mains, j'exprime aux employés ma façon de penser. C'est très court et ça a le mérite être très clair (rassurez-vous ce n'est pas vulgaire) et ça me soulage un peu. Mais je suis pratiquement sûre qu'ils ont du attraper un fou-rire homérique dès que la porte s'est refermée sur nous. Oui, d'accord, avec le recul, c'est vrai que nous devons être plutôt cocasses, mais sur le coup nous étions surtout furieux.

16h40 → Le train est parti ; les vélos ? On n'en sait rien. De toutes façons, il n'y a plus rien à faire, autant être optimistes et attendre demain à Lausanne pour s'inquiéter si besoin est. Nous allons déposer nos sacoques latérales à la consigne. Les miennes étant retenues par un pont comptent pour un seul paquet. Les autres indépendantes comptent pour deux.

- « Bof, nous fait comprendre l'employé, attachez-les ensemble et ça ira comme ça ! »

Ah ! voilà qui relève le niveau des employés de la gare de Trieste et nous requinque un peu.

- « Ne faites pas la queue maintenant Monsieur, dit un noir à Lucien qui s'installait dans la file, vous ne payerez qu'en reprenant vos paquets tout à l'heure. »
- « Ah, merci beaucoup, Monsieur » répond Lucien qui vient nous rejoindre et s'arrête soudain, frappé : « Mais il m'a parlé en français !... ça alors ! »

A la sortie nous rencontrons deux couples de cyclos et le couple vu au Palade. Nous leur souhaitons bonne chance pour leurs vélos, en les mettant en garde contre la désinvolture des employés et en leur recommandant de ne pas se laisser marcher sur les pneus.

16h50 → Déguisée en pseudo civil (j'ai mis mes talons et retroussé le bas de mon cuissard) je suis Guy, civil à part entière (espadrilles et pantalon de survêtement) et les Castelmartéguois, très à l'aise avec ou sans vélos grâce à leurs chaussures Patrick (publicité gratuite). Nous allons profiter du délai de 2 heures qui nous reste pour tâcher de téléphoner, visiter un peu la ville et faire quelques achats.

S'ensuivent deux heures abominables où nous déambulons dans une ville surchauffée, superbe, mais surchauffée. La fatigue nous tombe brusquement dessus. Lulu marmonne dans sa moustache : du vélo ? tant qu'on veut ; de la marche à pied ? quelle horreur ! Nous marchons pendant plus d'une heure avant de trouver le fameux CIP (si je me souviens bien...) officine spécialisée dans les appels téléphoniques et nous pouvons enfin prévenir nos cousins de notre arrivée matinale demain. Sur le chemin du retour nous faisons nos achats pour le repas du soir (pas de tomates et de jambon, mais des gâteaux, du chocolat et des fruits, ce sont les femmes qui ont choisi !)

19h00 → Nous sommes de retour à la gare ; Lucien traîne sa sacoche de guidon comme un boulet de forçat, moi, je marche pieds nus, mes souliers à la main ; Claude est pareille à elle même, même si son sourire trahit quelque lassitude ; quant à Guy, il m'épuise rien qu'à le regarder ; en ville comme en campagne, en plaine comme en montagne, à pied comme à vélo, il est devant et il cavale. Comme il est toujours plus rapide que moi, il est des moments où je finis par le trouver fatigant.

19h15 → Le train est annoncé. Nous récupérons nos sacs et installons tout notre barda sur le quai. Le laissant à la garde des hommes j'entraîne Claude pour un dernier tour de lèche vitrines dans le hall de la gare. A peine le temps d'acheter le seul journal français que nous trouvons et voilà Guy qui arrive au galop.

- « Vite, vite le train est en gare ! »

Nous arrivons en catastrophe sur le quai et après avoir remonté tout le train en cherchant notre compartiment nous nous apercevons qu'il n'y a là que la moitié du convoi. Celle où se trouve notre wagon n'est pas encore formée. Ah, on a l'air fin !

Lorsque le train est enfin complet nous trouvons nos places sans difficulté et décidons de garder dans la mesure du possible le compartiment pour nous seuls. Le wagon précédant le nôtre est le fourgon à bagages. Lucien et Guy vont y faire un tour dans l'espoir d'y voir nos vélos. Hélas il n'y a rien. Et quand je dis rien, ça veut vraiment dire 'Rien' ; c'est à dire que le fourgon à bagages est entièrement vide. Ah si nous tenions un des employés de tout à l'heure il passerait un mauvais quart d'heure.

19h38 → Le train s'ébranle doucement. Le nez à la fenêtre, nous disons adieu à Trieste et bonjour aux souvenirs. Pourtant dans le wagon, après la fébrilité de la journée, l'ambiance est au calme et surtout à la discrétion ; curieusement, nous ne parlons pas de Thonon - Trieste, ou très peu. Il faut laisser décanter. De même, étaler notre joie relèverait presque de l'impudeur. Alors nous regardons le paysage s'estomper peu à peu dans le crépuscule, nous lisons le journal, nous

attaquons les provisions, gestes et mots habituels et banals. Mais il flotte dans ce compartiment dont nous avons égoïstement tiré la porte sur nous, un air de bonheur et d'amitié que je n'avais encore jamais respiré. Alors à quoi bon les mots puisque nous sommes tous les quatre sur la même longueur d'onde ?

Après une nuit trop souvent interrompue par les douaniers et les contrôleurs italiens et suisses, nous nous retrouvons sur le quai de Lausanne à 5h30. Notre premier souci est d'aller voir si, par hasard, nos vélos seraient là aussi. Mais nous n'y croyons pas trop aussi ne sommes-nous pas trop déçus de ne pas les trouver au rayon bagages. Une seule chose nous inquiète maintenant : les cousins habitent sur les hauteurs de Lausanne et nous n'avons pas un fifrelin pour prendre un taxi. Persuadés de retrouver nos vélos à l'arrivée, nous n'avions pas cru bon nous fournir d'argent suisse.

Alors que nous sortons de la gare quelle n'est pas notre joie de voir venir à notre rencontre notre suisse préféré, le cousin Roger qui trouve tout naturel de s'être levé à 4h30 pour venir nous récupérer. Ah, croyez-moi, nous l'embrassons de bon cœur !

Joséphine nous attend dans son coquet appartement ; le petit déjeuner fume sur la table ; la douche nous dégrasse agréablement et le lit douillet nous tend les bras. Nous n'émergerons qu'à midi, reposés et reconnaissants.

A 15h00 avec une demi heure de retard, nous avons l'extrême joie de récupérer nos vélos, à peine fatigués et tout juste un peu égratignés. Revoici à nouveau l'équipe au complet ; on se regarde : et si on repartait ?.....

FIN

Le manuscrit original a été écrit par l'auteur sur cahiers Velin d'Angoulême, Majestic et Elve.

Le présent ouvrage a été entièrement conçu et réalisé dans nos ateliers de MAUGUIO sur un ordinateur personnel IBM.

L'imprimerie LJCG a, enfin, imprimé cet ouvrage le 30 décembre 1985

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays y compris la Papaousie intérieure, le Kata-Rinéta et la République de Cyclomanie supérieure.

COPIRITE LJCG 1985

Remerciements

à Guy ESTOPINA qui m'a donné son accord (par téléphone le 4 janvier 2010)

pour la diffusion de ce récit, via mon site www.gilbertjac.com

Gilbert Jacon